

Contes de Noël
11 Le condamné
de Noël

Perry, Anne

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM



ANNIE PERRY

LE CONDAMNÉ DE NOËL

GRANDS DÉTECTIVES

IZN

Copyrighted material

ANNE PERRY

LE CONDAMNÉ DE NOËL

Traduit de l'anglais
par Pascale Haas

10

18

Grands détectives

créé par Jean-Claude Zylberstein

À tous ceux qui portent la lumière.

Claudine Burroughs n'avait aucune envie d'aller à cette soirée. Le mois de novembre de l'année 1868 avait été d'un froid vif qui pénétrait les os et rendait tout douloureux. En ce début de décembre, la douceur était revenue et on prévoyait qu'elle allait durer. À Londres, sans doute ne verrait-on même pas la neige. Ce n'était absolument pas un temps de saison.

Elle s'observa dans le miroir, non pour admirer son visage, mais pour tâcher d'en tirer le meilleur parti. Elle n'avait jamais été jolie et, maintenant qu'elle était dans l'âge mûr, elle n'avait même plus l'éclat de la jeunesse. En revanche, elle avait de la force, une qualité pas toujours appréciée chez une femme, et du caractère, ce qui ne l'était pas forcément non plus. Elle avait aussi de beaux cheveux, épais et brillants, qui ondulaient de façon naturelle. Quand sa femme de chambre lui faisait une coiffure élégante, ils se prêtaient à merveille à la forme souhaitée. C'était le seul aspect de son apparence dont son mari lui avait fait savoir qu'il l'appréciait, bien qu'elle n'y accorde désormais plus aucune importance. Wallace désapprouvait trop sa singularité profonde, comme le fait qu'elle réponde sans détour si on l'interrogeait sur ses opinions politiques, lesquelles étaient il est vrai plus radicales que celles de leur entourage. Elle riait à des plaisanteries qu'une dame aurait eu la bienséance de ne pas comprendre. De surcroît, elle travaillait à la clinique d'Hester Monk, où elle s'occupait de prostituées malades ou blessées, à titre bénévole. Elle n'avait pas besoin d'argent, et ils n'en avaient pas assez pour en donner. Elle avait commencé à travailler là-bas parce qu'elle voulait consacrer son temps à quelque chose de mieux que les éternels et interminables comités de charité. La camaraderie et la variété des tâches lui plaisaient, mais, surtout, le sentiment d'accomplir quelque chose de réellement utile.

Décidant qu'elle ne pourrait pas faire mieux, Claudine se leva et

remercia sa femme de chambre, puis elle descendit au rez-de-chaussée en prenant soin de ne pas marcher sur sa robe longue d'un magnifique vert turquoise.

Wallace était planté au milieu du vestibule, son manteau sur le dos. Son mari était un homme imposant, plus gros que ne le laissaient deviner ses costumes onéreux coupés sur mesure. L'impatience qui crispait ses traits dépourvus de charme lui fit comprendre qu'elle l'avait fait attendre.

Sans lui adresser le moindre compliment sur sa tenue, il l'aïda à passer sa cape, puis fit un signe au valet de pied avant de franchir la porte derrière elle. Leur voiture était déjà avancée, prête à les emmener. Le cocher devait connaître l'adresse où ils se rendaient, car Wallace ne lui donna aucune indication.

Pendant le trajet, ils n'échangèrent pas un seul mot. Il y avait longtemps qu'ils avaient épuisé les sujets de conversation et ne se parlaient plus de leur vie ni de leurs sentiments. Elle imaginait que son mari n'avait pas davantage envie qu'elle de faire semblant. Ils devraient bien assez donner le change au cours de cette soirée. Les autres invités appartenaient tous à la haute société – c'était d'ailleurs pour cette raison précise qu'ils y allaient. Wallace était le conseiller financier très apprécié de plusieurs personnes d'une importance considérable, et Claudine admettait volontiers qu'il le méritait. Outre qu'il était doué, il travaillait d'arrache-pied en vue de cultiver les bonnes relations et ne se dérobaît jamais à ce qu'il considérait relever de son devoir. Ce dont il était incapable, c'était de rire et de s'amuser, de faire preuve de gentillesse ou d'imagination. Sans doute était-ce au-delà de ses capacités en même temps qu'inscrit dans sa nature. À de rares moments, Claudine espérait que son mari était plus heureux que lui n'avait su la rendre heureuse.

Et cependant, ne pas reconnaître qu'elle n'avait jamais manqué de rien eût été injuste. Elle n'avait jamais redouté la lettre ou la visite d'un huissier réclamant une somme qu'elle n'aurait pu payer. Et, autant qu'elle le sache, Wallace ne lui avait jamais menti, de même qu'il n'avait jamais trop bu, ne l'avait jamais mise dans l'embarras en public et ne lui avait probablement jamais été infidèle – ce qu'elle aurait pu comprendre, voire lui pardonner. C'eût été la preuve d'un tempérament passionné qu'il n'avait, hélas, jamais possédé. Loin de susciter son admiration, l'ordre et la rigueur de son mari la mettaient

en rage. Il pliait tout, jusqu'aux vieux journaux qu'il repliait avec un soin maniaque, et rangeait systématiquement chaque chose à sa place.

Mais c'était là des reproches aussi vains que dénués d'intérêt. Si son mari avait compris ce qu'étaient la passion et la solitude, le désir désespéré d'affection, elle aurait pu l'aimer. Et ce n'était pas faute d'avoir essayé.

Au moins pouvait-elle se comporter avec une certaine gratitude. Ce soir, elle accomplirait sa part, se montrerait aimable avec les Foxley, les Crostwick, les Halversgate et les Gifford, ainsi qu'avec tous ceux envers qui il le faudrait.

Ils descendirent à l'entrée de la somptueuse demeure des Gifford, qui avaient assez de fortune pour vivre sur un grand pied. Asseoir trente personnes à la table d'un dîner ne posait aucun problème à leur personnel.

Ils furent accueillis dans le vestibule, où on les débarrassa de leurs manteaux avant de les conduire dans la première des immenses salles de réception. Ils avaient calculé l'heure à la perfection : ils n'étaient pas les derniers, ce qui aurait paru grossier ou prétentieux, mais ils n'étaient pas non plus les premiers, ce qui aurait donné l'impression d'être trop empressés.

Oona Gifford était la seconde épouse de Forbes Gifford, dont la première femme était décédée il y a dix ans. Personne ne savait où elle avait vécu auparavant, et elle n'en parlait jamais – une omission intéressante. Oona était une femme splendide, pas loin d'être une vraie beauté. Elle s'avança vers Wallace et Claudine, ses cheveux bruns relevés en un chignon sophistiqué et vêtue d'une robe à la toute dernière mode. Les larges crinolines avaient été décrétées d'un seul coup désuètes. Aucune femme ayant la moindre prétention à l'élégance n'aurait osé en porter.

— C'est très aimable à vous d'être venus, leur dit Oona avec un sourire chaleureux. Merci infiniment. Malgré ce temps clément, Noël sera là avant même que nous nous en soyons rendu compte... Mieux vaut faire la fête tant qu'on peut !

— En effet, approuva Wallace, avec un enthousiasme que Claudine savait feint. Il n'existe pas de meilleure façon de commencer la saison des fêtes.

Il aperçut Nigel Halversgate et alla le rejoindre, ne reconnaissant que trop tard sa femme, Charlotte, dite Tolly, pour se raviser.

Oona le remarqua et jeta un regard amusé à Claudine, que sa franchise surprit.

— Il semblerait qu'il ait saisi l'esprit de Noël, observa Oona de façon sibylline.

— Une soirée comme celle-ci est l'endroit idéal pour le mettre en pratique, rétorqua Claudine d'un ton tout aussi équivoque.

Elle songeait à la discipline qu'elle allait devoir s'imposer pour se montrer affable avec des personnes qu'elle n'estimait pas particulièrement, mais il était hors de question qu'elle l'avoue.

— Que tous les hommes soient de bonne volonté ! Et les femmes ! murmura Oona dans un soupir.

Le menton légèrement redressé, elle s'éloigna d'un pas royal vers Euphemia Crostwick, une jolie blonde à l'œil très vif qui ne perdait pas une miette de ce qui se passait autour d'elle.

— Vous connaissez bien entendu Mrs. Burroughs, dit Oona, qui ne la lui présenta que pour être sûre qu'elles se parlent.

— Mais oui, répliqua Eppy Crostwick en souriant.

Elle détailla de haut en bas la robe ravissante de Claudine, jugeant toutefois qu'elle aurait écrasé sa silhouette menue et que la couleur aurait affadi l'éclat de sa peau.

— Il y a un temps fou que nous ne nous sommes pas vues ! ajouta-t-elle en laissant flotter le sous-entendu.

— C'est vrai, dit Claudine en penchant la tête, ses bonnes intentions déjà envolées. Il s'est passé tellement de choses... Mais être occupée est un des plaisirs de la vie.

Eppy arrondit tout grands les yeux.

— J'ignorais que vous étiez... occupée. Sans doute faites-vous allusion à vos œuvres de charité. Il faudra absolument que vous m'en disiez plus... un de ces jours !

— Volontiers. J'en serais ravie. Mais ce soir, nous sommes plus ici pour célébrer notre bonne fortune que pour nous apitoyer sur les malheurs des autres.

Eppy soupira de soulagement – un soupir à peine exagéré.

— Je suis sûre que vous aimeriez rencontrer certains des invités. Vous devez connaître Verena Foxley... Creighton est un beau garçon, n'est-ce pas ?

Claudine convenait que, à défaut de l'être autant qu'il le pensait, Creighton Foxley était assez beau, mais la question en fait n'en était

pas une. Elle qui n'avait pas eu d'enfant – une autre déception que lui avait signifiée Wallace – en profita pour dire que Cecil, le fils d'Eppy, était à sa manière tout aussi séduisant. En réalité, c'était un garçon on ne peut plus falot, seulement on ne disait pas ce genre de choses, d'autant que Cecil et Creighton étaient de bons amis. De temps en temps, Ernest Halversgate se joignait à eux, sans grand enthousiasme, mais hésitant à l'avouer de peur de se retrouver exclu de la bande.

Claudine reprit sa respiration.

— Il est très séduisant, dans son genre. Bien que d'autres jeunes gens soient un peu plus intéressants.

Elle sourit en laissant ce qu'insinuait sa remarque faire son effet.

Eppy semblait satisfaite.

— Je suis entièrement d'accord avec vous. Saviez-vous que Lady Lyall allait se remarier pour la... énième fois ? Cette femme est vraiment...

Elle chercha le mot adéquat.

— Extraordinaire, suggéra Claudine.

C'était un mot idéal pour marquer sa désapprobation sans qu'on puisse pour autant vous en vouloir. Le sens qu'on lui attribuait dépendait de l'expression du regard au moment où on le prononçait et de l'intonation qu'on mettait dans la voix.

La première partie de la soirée continua à se dérouler sur ce mode : une succession d'échanges de propos avec des gens que Claudine avait croisés en diverses occasions – un monde auquel elle appartenait, mais qui lui paraissait de plus en plus étranger depuis qu'elle travaillait à la clinique et avait entrevu une réalité différente. Avait-elle l'air aussi perdue et bizarre qu'elle se sentait ? L'idée lui vint que c'était peut-être ce qu'ils éprouvaient tous à leur manière, comme si chacun d'eux restait piégé dans sa propre petite bulle en se heurtant aux autres sans jamais en sortir.

Non, c'était absurde ! Il suffisait de voir Tolly Halversgate, toujours élégante et à la pointe de la mode dans une robe d'un rose fuchsia que personne d'autre n'aurait eu l'audace de porter. Elle était en train de faire des confidences à une femme âgée dont Claudine savait qu'elle avait un titre de noblesse, sans se rappeler très bien lequel – une comtesse ou une marquise d'elle ne savait plus trop où. Tolly, ardente royaliste, regardait toujours plus haut qu'elle.

Lambert Foxley discutait affaires avec deux hommes bedonnants

d'une dizaine d'années plus vieux que lui, et qui acquiesçaient avec enthousiasme à ce qu'il disait.

Deux jeunes filles rirent un peu trop fort, s'attirant un regard courroucé de leurs mères, en même temps que l'œil intéressé de plusieurs jeunes gens.

Tout dans la salle vibrait de couleurs et de bruits sous les lumières des lustres et dans les éclats de rire.

Au lieu de se mêler aux invités comme Wallace l'aurait souhaité, Claudine s'éloigna vers la serre. Elle ouvrit la porte-fenêtre qui donnait au fond sur une terrasse et sortit. L'endroit était extrêmement plaisant : une grande cour pavée s'étendait jusqu'au mur qui séparait la demeure de la rue. Il y avait des parterres de fleurs, où rien ne fleurissait en cette saison, mais qui devaient se remplir de jonquilles ou de jacinthes au printemps. Des jardinières en pierre de différentes hauteurs contenaient des plantes d'une variété très décorative, notamment plusieurs buissons de houx d'ornement. Le tout était encadré par les fenêtres des deux maisons voisines.

Ce ne fut qu'après avoir apprécié tout cela que Claudine réalisa dans un sursaut qu'elle n'était pas seule. À moitié dissimulé dans l'ombre, entre les fenêtres éclairées et la lueur blafarde des réverbères de la rue, un homme l'observait. L'espace d'une seconde, elle s'affola. Et dès qu'elle se fit la réflexion qu'il devait faire partie des invités puisqu'il n'y avait pas d'autre entrée, elle éprouva une légère contrariété.

— Bonsoir, monsieur, dit-elle avec froideur. Veuillez m'excuser si je vous ai dérangé, mais, dans la pénombre, je ne vous avais pas vu...

— Je ne souhaitais pas vraiment être vu...

Sa voix, profonde et un peu pâteuse, était si mélodieuse qu'elle avait insufflé du rythme à cette simple phrase.

— Il me faudrait dès lors être poli et participer à des conversations ineptes.

Claudine n'était d'humeur ni à la politesse ni aux inepties. Maintenant que ses yeux s'étaient accoutumés à la pénombre, elle le voyait plus distinctement. Il était de taille moyenne, c'est-à-dire d'à peine quatre ou cinq centimètres plus grand qu'elle. Et il était difficile de lui donner un âge. Bien que ses cheveux épais d'un noir intense ne grisonnent pas au niveau des tempes, une sorte de naufrage intérieur ravageait son visage. Ses yeux sombres étaient comme entourés de

bleus, et ses joues creuses parsemées de taches. Il avait des traits bien dessinés, une bouche généreuse, mais déjà la maladie, ou la boisson, l'avait détruit.

— C'est à cela que servent les soirées, observa-t-elle, toujours aussi glaciale. Aux conversations polies. Qu'espériez-vous ?

— Ne serait-ce que rencontrer une personne capable de contempler les étoiles, répondit-il sans paraître s'offusquer. Et on ne sait jamais où on la trouvera.

Cette fois, Claudine reconnut la musique dans sa voix. Cet homme venait du pays de Galles, dont il avait dû quitter les vallées depuis longtemps sans jamais les oublier complètement. S'entendre lui répondre en toute franchise l'étonna.

— Non, en effet, bien que ce soit plus probablement parmi celles qui les cherchent que parmi celles qui attraperaient un torticolis rien qu'en levant les yeux !

Aussitôt, elle regretta ses propos, les jugeant plus donneurs de leçon qu'elle n'en avait eu l'intention.

L'homme rit. Un son de pur plaisir.

— Voilà qui est bien tourné, Mrs... ? Mais qu'importe ! Vous méritez un plus beau nom que celui qui doit être le vôtre. Je vous appellerai Olwen¹...

Claudine allait protester lorsqu'elle se rendit compte qu'elle préférerait ce nom au sien.

Elle aurait voulu lui demander pourquoi il l'avait choisi et ce qu'il signifiait, sauf que cette question aurait trahi de sa part un trop grand intérêt.

— Très bien. Et comment dois-je vous appeler ?

— Dai Tregarron. Je dirais volontiers « à votre service », seulement, je ne sers pas à grand-chose. Je suis poète, philosophe et grand buveur de vie... et de bon whisky, les rares fois où j'en trouve ! Et un amoureux de la beauté, devrais-je ajouter, que ce soit dans la musique, un soleil couchant qui embrase le ciel ou chez une belle femme. La société me considère comme un blasphémateur, et les gens se réjouissent du frisson d'horreur qu'ils s'autorisent quand on prononce mon nom. Mais je suis en violent désaccord. À mes yeux, le seul véritable blasphème est l'ingratitude, penser que le monde magnifique qu'a créé le Tout-Puissant n'a aucune valeur. Il est pourtant d'une valeur infinie, si précieux qu'il vous brise le cœur, et si

fuyant que l'éternité n'est qu'un commencement.

Son regard direct exigeait une réponse.

— Ce sont là des paroles radicales, Mr. Tregarron, commenta Claudine, au lieu de les désapprouver comme elle l'escomptait.

— Mais je suis un homme radical ! rétorqua-t-il en souriant. Les auriez-vous laissés vous dompter, Olwen ? Vous ont-ils ôté toute flamme pour s'assurer que vous ne puissiez jamais vous y brûler ? Et vous voilà qui restez là dans le noir et le froid à vous demander pourquoi vous êtes née !

— Vous êtes saoul, dit-elle en s'efforçant d'ignorer le bien-fondé de sa remarque.

— Oui, certainement ! Je le suis la plupart du temps. Être sobre me terrifie... Le monde est trop vaste, et je suis trop petit et trop seul. Quand je suis ivre, je ne vois que ce que je choisis de voir. Et je ne marche pas droit, mais à quoi bon suivre une ligne droite ? La nature a horreur des lignes droites ! Vous ne l'avez pas remarqué ?

— L'horizon au bord de la mer en est une, répondit Claudine, sans bien comprendre pourquoi elle poursuivait cette conversation grotesque.

— Ah ! Olwen, Olwen... Le monde est rond ! Ne vous l'a-t-on pas appris ? Et des fleurs poussent dans l'herbe sous vos pas partout où vous passez, mais vous êtes si concentrée sur votre horizon rectiligne là droit devant vous que vous ne les voyez même pas !

Il fallait qu'elle s'échappe pendant qu'il était encore temps. Elle aurait voulu conclure par une repartie bien sentie, mais aucune ne lui vint à l'esprit. Elle marmonna quelque chose à propos de son devoir et s'en alla.

À l'intérieur, tout était tel qu'elle l'avait laissé : les rires, la musique en fond, le scintillement des lumières, le tourbillon des couleurs, tous ces visages qu'elle connaissait, et d'autres qui leur ressemblaient tant qu'elle avait l'impression de déjà les connaître.

Wallace surgit à ses côtés. L'air visiblement agacé.

— Où étais-tu ? Je voudrais te faire rencontrer plusieurs personnes de la plus haute importance. Et j'aimerais que tu fasses attention, Claudine. Nous ne sommes pas venus ici pour notre simple plaisir.

— C'est tout aussi bien, maugréa-t-elle.

— Pardon ?

Il la mettait au défi de répéter sa phrase.

— Je disais que c'était tout aussi bien, dit-elle sur le ton de la bravade. On ne devrait pas aller à une fête pour son simple plaisir... surtout à Noël !

— Le sarcasme sied fort mal à une dame, riposta Wallace.

Il l'agrippa par le bras avec une fermeté inutile et l'entraîna vers ces gens qu'il jugeait si importants.

Une longue et pénible heure plus tard, Claudine jeta un regard vers la porte de la terrasse, juste à temps pour voir Creighton Foxley entrer dans la salle en titubant. Son beau visage était blême, ses vêtements déchirés, poussiéreux et tachés de sang.

Claudine se figea en se demandant si elle n'avait pas bu plus de vin qu'il n'était raisonnable et si l'ennui n'avait pas fini par lui troubler l'esprit. Puis elle réalisa que le brouhaha des conversations diminuait dans la salle. Un à un, les regards se tournèrent vers Creighton.

Une des jeunes filles poussa un cri.

Lambert Foxley fendit la foule des invités pour se diriger vers son fils. C'était un homme mince et élégant aux cheveux argentés parfaitement lisses qui lui donnaient un air un peu glacial.

— Mon Dieu, que t'est-il arrivé, Creighton ? s'exclama-t-il avec fureur. On dirait que tu t'es battu... Serais-tu ivre ?

Puis, avant que son fils ait pu répondre, il vit son air hagard, et qu'il cherchait à reprendre son souffle en ne se contenant qu'avec peine.

— Que s'est-il passé ? demanda Lambert d'un ton plus affable. Es-tu blessé ?

— Non !

Creighton secoua vigoureusement la tête.

— Non... non... rien de grave. Mais je... je crois qu'elle est morte...

Son père le dévisagea comme s'il venait de recevoir un coup sur la tête.

— Pardon ? De quoi parles-tu ? Tu as trop bu !

Mais ce n'était là qu'une molle protestation de sa part, dépourvue de réelle conviction. Il commençait à comprendre que quelque chose de terrible venait de se passer.

Verena Foxley se fraya un passage parmi les invités, la tête haute, son beau visage distingué totalement affolé. Elle regarda d'abord son mari, et ensuite son fils.

— Creighton ! Oh, mon Dieu... Tu es blessé ? Lambert, appelle vite un médecin !

Elle se tourna vivement vers son mari.

— Il n'a rien, la rassura celui-ci. Mais quelqu'un est blessé... Une femme...

Morton Crostwick se détacha du reste de l'assistance. Petit, la mise impeccable, il semblait maîtriser la situation.

— Allons, Creighton, dis-nous qui est blessé et où. Respire un grand coup, mon vieux, et explique-nous ce qui s'est passé !

Le ton était comminatoire. En dépit du ressentiment manifeste qu'exprimait le regard de son père, Creighton se tourna vers Crostwick.

— Cette femme... commença-t-il, la voix rauque d'émotion. J'ignore qui elle est, ou comment elle est entrée ici, mais elle et ce... ce mufle de Tregarron se sont querellés au sujet de je ne sais quoi... Il l'a frappée, elle a basculé en arrière et, quand elle s'est relevée, elle s'est jetée sur lui les poings en avant. Il l'a frappée une seconde fois. Et nous... nous avons eu beau tenter de le retenir, il était fin saoul, d'une force incroyable... incontrôlable ! On a essayé de l'éloigner de la fille, mais je crois que... je crois qu'elle est morte.

Un silence horrifié s'abattit dans la salle.

Plusieurs femmes laissèrent échapper des soupirs effrayés et des sanglots.

Verena Foxley demeura aussi blanche et immobile qu'une statue de marbre.

— Quelqu'un devrait appeler un médecin...

Claudine rompit le silence et s'approcha de Creighton pour exiger son attention.

— En attendant qu'il arrive, accompagnez-moi auprès de cette femme. J'ai une certaine expérience en matière de blessures... Peut-être pourrai-je lui venir en aide.

Creighton la regarda fixement.

Pendant qu'elle attendait qu'il se ressaisisse, elle réfléchit en vitesse à ce qui pourrait lui être utile. Elle attrapa des serviettes de table propres sur la desserte la plus proche, puis un seau de glaçons à moitié fondus et une bouteille de whisky. S'il fallait désinfecter des plaies, de l'alcool chirurgical aurait été préférable, mais le whisky ferait l'affaire.

— Qu'est-ce que vous... intervint Verena.

— Emmenez-moi auprès de cette femme ! ordonna Claudine à Creighton sans se préoccuper de sa mère. Et tout de suite !

Lambert Foxley lui dit quelque chose, d'une voix puissante et rageuse, mais elle l'ignora. Si quelqu'un était grièvement blessé, plus vite ils lui porteraient secours, mieux ce serait.

Creighton emmena Claudine sur la terrasse où elle était allée une heure plus tôt. Il trébucha sur une marche et se rattrapa d'une main au montant de la porte. Il se retrouva face à face avec Cecil Crostwick, qui était tout pâle et dont les cheveux châtain clair étaient en désordre. Des traces de sang écarlate s'épalaient sur les poignets de sa chemise.

Claudine était habituée à voir des blessées et des malades à la clinique que désapprouvait tant son mari. Néanmoins, elle éprouva une pointe de panique. Écartant Creighton de son chemin, elle passa devant Cecil Crostwick et Ernest Halversgate, qui se tenait en retrait derrière lui.

Une jeune femme gisait sur le dos au milieu de la terrasse. Des mèches blondes s'étaient échappées des épingles de son chignon ; sa robe était déchirée, et ses jupons sens dessus dessous. Pire, le corsage qui avait glissé en dénudant à demi une épaule était imbibé d'un sang rouge sombre. Son visage contusionné et enflé avait la couleur de la cendre.

À genoux à ses côtés, Dai Tregarron avait arraché un morceau de son jupon qu'il lui attacha autour du bras pour stopper l'hémorragie. Le soulagement se lut dans ses yeux lorsqu'il aperçut Claudine. Il se redressa et recula.

Elle ne lui accorda pas le moindre regard, s'agenouilla près de la jeune femme et lui palpa le cou en cherchant son pouls. Elle le trouva en quelques secondes, mais il battait à un rythme si irrégulier qu'il aurait pu s'arrêter à tout instant.

Claudine attrapa une première serviette qu'elle trempa dans le seau à glace. Puis elle nettoya une partie du sang afin de repérer où était l'autre blessure qui saignait en dehors de celle déjà bandée.

Elle remarqua plusieurs entailles, mais aucune n'était très profonde. Tout doucement, redoutant ce qu'elle allait trouver, elle passa ses doigts derrière la tête de la jeune femme, s'attendant à sentir du sang humide ou l'enfoncement d'un os fracassé.

La principale blessure semblait être celle qu'elle avait à l'avant-bras, ainsi qu'une grosse entaille au dessous du coude, comme si elle avait tenté de se protéger d'un coup donné avec un instrument assez pointu pour lacérer la chair.

Claudine versa une bonne dose de whisky sur la plaie et se débrouilla comme elle put avec les serviettes pour fabriquer un pansement de fortune et arrêter le saignement en attendant qu'un médecin prenne la malheureuse en charge.

Elle se retourna et aperçut Lambert Foxley.

— Quelqu'un a-t-il prévenu un médecin ? s'enquit-elle d'un ton un peu péremptoire.

Les invités restaient là agglutinés autour d'elle comme des plots.

— Oui, bien sûr, répondit-il, semblant avoir recouvré son sang-froid. Ainsi que la police.

Claudine n'avait pas pensé à la police, mais il avait raison. Il allait falloir faire une déposition. Elle jeta un regard alentour et constata tout à coup que Dai Tregarron n'était plus là.

Cecil Crostwick et Ernest Halversgate échangèrent un bref coup d'œil. Creighton Foxley demeura collé contre son père.

— Qui est cette jeune femme ? demanda Claudine, toujours à genoux à côté de la blessée.

Cecil haussa les épaules.

— Je crois que Tregarron l'a appelée Winnie...

Il regarda de nouveau Ernest.

— On ne la connaît pas vraiment...

— Il me semble qu'il a dit Winnie Briggs, confirma Creighton, mais je n'en suis pas certain.

Lambert Foxley jura dans sa barbe.

— Que faisait ici une fille comme elle ? Creighton ?

— Je n'en sais rien ! répondit son fils sur le ton de la défensive. C'est Tregarron qui l'a amenée. Tu ferais mieux de demander qui l'a invité lui ! Tout est...

Il déglutit.

— Tout est parti très vite. La soirée se passait bien quand, d'un seul coup, Tregarron et la fille se sont mis à se hurler dessus. On a essayé de les retenir. Il était vraiment déchaîné, on a eu peur que ça ne tourne mal, mais tout est allé très vite...

Il regarda les deux autres jeunes gens comme pour quémander leur

soutien.

— Il était complètement saoul, renchérit Cecil avec amertume. Ce type est un cinglé !

Claudine ressentit une sorte de dépit, comme si brusquement les fleurs s'étaient flétries et l'air avait perdu sa douceur. Peut-être que Wallace avait raison, et qu'elle n'était qu'une naïve et une sottie.

Pour le moment, elle ne pouvait rien faire de plus pour la jeune femme. Elle se releva en se sentant lourde et mal à l'aise. Personne ne fit un geste pour l'aider.

— On devrait la transporter à l'intérieur, dit-elle à Foxley. Si elle reste ici dehors, elle va mourir de froid.

— Et où voulez-vous qu'on la mette ? interrogea Verena, les yeux écarquillés, comme si l'idée lui paraissait du plus mauvais goût.

— Dans un endroit où il fait chaud, répondit Claudine. Le salon de la gouvernante ? Un feu y est sûrement allumé...

— Je ne vais tout de même pas demander à la gouvernante des Gifford de céder son salon à une... une telle créature ! s'indigna Verena.

Claudine haussa les sourcils d'un air interloqué.

— Je pensais qu'ils l'en prieraient, non qu'ils le lui demanderaient, rétorqua-t-elle sèchement.

Elle avait beau s'attendre à une réplique cinglante en retour, elle était si furieuse que c'était le dernier de ses soucis.

Verena rougit, puis tourna les talons et repartit dans la grande salle. Quelques instants après, le majordome arriva, accompagné de deux valets qui transportèrent la jeune femme toujours inconsciente.

Par chance, le médecin se présenta dix minutes plus tard, mais il s'écoula encore une bonne demi-heure avant que n'arrivent les policiers. Leur chef, un certain sergent Green, était un homme placide d'une quarantaine d'années qui donnait l'impression d'avoir travaillé toute la journée sans relâche et de regretter de ne pas être chez lui au coin du feu à une heure aussi tardive. Néanmoins, il garda son calme et mena l'interrogatoire auprès des invités avec courtoisie.

La conclusion à laquelle aboutit le policier s'avéra être celle que Claudine avait redoutée, toutefois elle ne trouva rien à dire susceptible de le faire changer d'avis. Winnie Briggs avait rejoint la soirée en venant d'un des établissements voisins ou de la rue sur l'invitation de Dai Tregarron. Personne d'autre ne la connaissait et, malheureusement

— mais peut-être était-ce préférable pour sa survie —, Tregarron avait disparu. Et nul ne savait où il était parti.

Creighton Foxley, Cecil Crostwick et Ernest Halversgate étaient tous tombés d'accord pour dire que Winnie Briggs et Dai Tregarron avaient eu une violente dispute. Il l'avait agressée et — en dépit de leurs efforts à tous les trois pour le retenir — l'avait grièvement blessée.

La jeune femme fut transportée à l'hôpital des pauvres. Le sergent Green donna des ordres pour qu'on recherche Dai Tregarron dans le voisinage et qu'on l'arrête sur-le-champ.

Non sans quelque désarroi et confusion, il fut mis un terme à la soirée, et les invités s'en retournèrent chez eux dans la nuit.

— Il n'aurait jamais dû être invité ! dit Wallace avec rage tandis que leur voiture les ramenait en cahotant sur les pavés. Je ne comprends pas à quoi s'attendait Gifford... Au mieux, il aurait eu droit à son lot de remarques vulgaires fort désagréables et en rien indispensables. Ce Tregarron n'est qu'un rustre, tout le monde le sait !

Claudine ne dit rien. Cette histoire l'avait profondément attristée. Outre qu'elle s'inquiétait pour la pauvre fille, elle était meurtrie d'avoir été déçue par Dai Tregarron. Cet homme buvait trop, elle le savait. Il avait cette réputation, et lui-même ne l'avait pas nié. Mais user de violence envers des personnes vulnérables était une autre affaire. Que valait le talent, aussi fabuleux soit-il, lorsqu'on était capable d'infliger de pareilles souffrances ?

Peut-être aurait-elle dû prendre la défense de Forbes Gifford — ou d'Oona, si c'était bien elle qui avait invité Tregarron —, cependant elle savait que c'eût été inutile. Au début de son mariage avec Wallace, chaque fois qu'ils se disputaient, elle avait tenté de lui faire valoir un aspect plus amène et plus raisonnable dans ce qui le fâchait. Avec le recul, elle s'étonnait du temps qu'il lui avait fallu pour se rendre compte à quel point sa démarche avait été futile.

— Je suppose que c'est Oona ! enchaîna Wallace. Personne n'a jamais très bien su d'où elle vient.

La condescendance de sa remarque piqua Claudine au vif. Elle aimait bien Oona Gifford. D'une certaine façon, elle aussi détonait dans ce milieu. Sans réfléchir, elle s'empressa de la défendre.

— C'est là une supposition injuste. Elle n'aurait pas invité un homme qu'elle ne connaît pas, et qui plus est un célibataire, sans d'abord consulter son mari.

Wallace parut étonné. Un fiacre luxueux les dépassa ; dans l'éclat éblouissant des lanternes, Claudine vit la surprise qu'exprimait le visage de son mari. Et soudain, l'obscurité se referma sur eux.

— Visiblement, tu la connais mieux que moi ! observa-t-il d'un ton acide.

— Je connais n'importe quelle femme mieux que toi, rétorqua-t-elle du tac au tac.

Elle savait qu'il eût été plus sage de répondre avec plus de douceur, et moins de précision. Mais il était trop tard pour faire machine arrière.

— Veux-tu dire par là que, pour ce qui est de juger les hommes, Oona Gifford n'est qu'une sotte ? contra Wallace. Inutile de me le rappeler, Claudine... Je m'en étais aperçu ! D'ailleurs, c'est ce que j'ai dit dès le départ, si tu t'en souviens.

Elle se sentait trop meurtrie pour céder.

— Tu as supposé au départ que c'était elle qui avait invité Tregarron. Or tu ne le sais pas plus que moi. Par conséquent, ta conclusion selon laquelle Oona serait mauvais juge ne tient pas.

— Ne dis pas de bêtises... Gifford a plus de bon sens que ça !

Considérant que la question était réglée, il laissa tomber le sujet.

— Ou il est assez charitable pour étendre son hospitalité plus largement à Noël.

Claudine ne renoncerait pas aussi facilement.

— Dans ce cas, il aurait dû nous en faire profiter nous aussi, dit Wallace, en lui jetant un regard noir. Au lieu de gâcher une excellente soirée et de mettre ses invités mal à l'aise en leur imposant la présence de ce Tregarron, sans parler de sa... de sa poule ! La moralité n'est plus ce qu'elle était.

Claudine songea que son mari ignorait une quantité de choses — une quantité de choses infinie —, mais, cette fois, elle garda ses réflexions pour elle.

Ils arrivèrent chez eux dans un silence lugubre, renvoyèrent le cocher et le valet de pied, puis rentrèrent dans la maison. Après la fraîcheur de la nuit, la chaleur aurait dû sembler agréable, pourtant Claudine n'en éprouva aucun réconfort.

Alors qu'ils traversaient le vestibule, Wallace revint à la charge.

— Même à Noël, il semblerait qu'on ne puisse plus espérer voir s'exprimer les valeurs qui unissent la société chrétienne ! lança-t-il, un

pas derrière elle.

— Tu marches sur ma robe, lui dit-elle.

Il recula, le visage rouge et l'air agacé. Il était évident à son regard qu'il n'avait pas l'intention de s'excuser.

— Je ne pouvais pas me douter que tu allais t'arrêter au pied de l'escalier... Vais-je être obligé de te passer devant si je veux aller me coucher ?

— J'ai cru que tu allais m'expliquer quels sont les critères chrétiens de l'hospitalité, et je voulais y accorder l'attention que cela mérite plutôt que de te tourner le dos, répondit-elle en soutenant son regard.

— À cette heure-ci ? Je me demande parfois si tu as toute ta tête, Claudine... Je ne comprends pas pourquoi il faudrait que je te l'explique.

— Parce que je pensais que l'hospitalité chrétienne était suffisamment généreuse pour inclure toutes sortes de personnes, et pas uniquement celles que nous jugeons les plus fréquentables. J'ai le souvenir de plusieurs passages de la Bible dans lesquels les pharisiens reprochent au Christ de dîner avec des pécheresses.

Wallace vira au rouge cramoisi.

— Tu n'es pas le Christ, en dépit de ton travail charitable à la regrettable clinique de Mrs. Monk pour les... pécheresses, puisque tu choisis d'employer ce terme ! Tu as déjà passé bien assez de temps à t'occuper d'elles. Cela finit par perturber ton sens des valeurs. D'autres femmes en auraient tiré la leçon et accorderaient d'autant plus de prix à ce qu'elles ont la chance d'avoir ! Mais, apparemment, ça n'a pas eu cet heureux effet sur toi. Dans un proche avenir, peut-être ferais-tu mieux de consacrer ton temps libre à d'autres causes.

Le coup était rude. Il la réduisit au silence. Claudine fit volte-face et rassembla ses jupes pour ne pas trébucher, puis elle monta l'escalier, le cœur battant, chaque marche lui paraissant une petite montagne. Elle adorait son travail à la clinique. Il l'avait sauvé du désespoir. Elle avait commencé à un moment de sa vie où l'avenir s'étendait devant elle comme une immense plaine grise, sans rien en vue qui vienne troubler ce paysage monotone avant que ne retombe la nuit.

Quand elle avait proposé son aide, elle s'était attendue qu'on lui confie des tâches banales, comme reprendre des draps ou établir des

listes, dont la seule récompense serait de la distraire de son quotidien, des réunions si désespérément répétitives et des conversations de salon vides de sens. Au lieu de quoi, elle s'était retrouvée en train de faire la cuisine dans d'énormes marmites pour des douzaines de femmes de la rue malades et affamées, et même à laver le sol et à transbahuter des kilos de linge. Elle avait dû faire appel à une force physique qu'elle ignorait posséder en allant au-delà de ce qu'elle avait cru être l'épuisement. Elle s'occupait de personnes dans toutes les circonstances, leur offrait un réconfort matériel et affectif sans penser à elle-même, comme elle l'aurait fait avec les enfants qu'elle n'avait jamais eus. Sa mère lui avait reproché de vivre en être égoïste et incomplet. Au moins savait-elle à présent que c'était faux. Si Wallace lui enlevait ça, il la priverait de la part la plus précieuse de sa vie. Mieux aurait valu garder pour elle ce qu'elle pensait de la chrétienté – et de Dai Tregarron !

Il n'était pas encore trop tard pour s'excuser. Wallace était toujours enchanté lorsqu'elle le faisait. Mais les mots restèrent coincés dans sa gorge, et elle monta se coucher en silence.

Claudine ne dort pas bien et, au moment où elle se réveilla, elle s'aperçut qu'il était plus tard qu'elle ne l'aurait voulu. Elle but le thé que lui apporta sa femme de chambre, puis enfila une jupe et une veste noires. Une tenue un peu triste, surtout par une journée aussi grise, mais qui convenait à son humeur. Toute passion avait disparu de ce qu'elle avait entrevu dans les paroles de Dai Tregarron sur la terrasse, alors que les étoiles brillaient au firmament et que la musique assourdie leur parvenait derrière les portes. Tout cela n'avait été qu'un voile chatoyant jeté de façon trompeuse sur les durs contours de la réalité. Et ce voile ne la berçait plus d'illusions, il lui faisait simplement mal. Si un tel homme pouvait frapper à mort une jeune femme parce qu'elle appartenait à une classe inférieure, voire parce qu'elle gagnait sa vie en donnant du plaisir aux hommes, que valaient ses rêves ? Guère mieux qu'un joli mensonge. Ou même moins, dans la mesure où ils avaient failli révéler une plus grande vérité.

Sans doute était-ce aussi bien qu'elle ait dormi tard. Wallace serait déjà parti, et elle ne risquerait pas de replonger dans les désagréments de leur conversation de la veille.

Claudine avala son petit déjeuner sans appétit, uniquement parce

qu'il était raisonnable de commencer la journée en prenant un repas convenable. Elle avait retenu cela du passé, à l'époque où ne rien manger du tout l'avait laissée encore moins capable de faire face à l'adversité banale de tous les jours.

Elle venait de terminer lorsque la fille de cuisine, Ada, entra dans la pièce. C'était une jolie fille, au regard sombre inhabituel. Claudine l'aimait bien.

— Bonjour, Ada, dit-elle aimablement. Vous avez l'air préoccupée... Quelque chose ne va pas ?

Ada redressa le menton, comme pour mieux se préparer à affronter l'adversité.

— Hier soir, très tard, un monsieur est passé, madame. Comme il avait froid et qu'il avait faim, je lui ai donné du pain et une tasse de thé, et je l'ai laissé dormir à l'écurie, là-haut dans le foin où personne ne pourrait le voir. Et ce matin, je lui ai apporté du pain et du thé, mais il a l'air si mal en point... Est-ce que je peux lui donner un ou deux œufs avant qu'il s'en aille ?

Claudine sentit une onde de chaleur l'envahir. S'il l'apprenait, Wallace serait furieux, mais cette fille avait fait preuve de compassion et avait été persuadée qu'elle la soutiendrait.

— Oui, naturellement, s'empressa-t-elle de répondre. Et aussi un peu de bacon... Du moment qu'il n'effraie pas les chevaux, il ne dérange pas.

— Il ne les effraie pas du tout, assura Ada, reconnaissante. Il est même très gentil avec eux. C'est sans doute un gitan... Il est très brun, comme s'il venait d'un autre pays.

— Je suis contente que vous ayez pris soin de lui, Ada. Merci. C'est une période de l'année épouvantable pour être à la rue.

— Oui, madame. Je vous remercie. On dirait qu'il a peur... comme si quelqu'un était à sa poursuite.

Elle se retourna pour s'en aller.

— Ada ! la rappela Claudine. Est-ce que cet homme est blessé ?

— Je ne sais pas, madame. Vous croyez que je devrais lui demander ?

— Non, merci, je vais le faire moi-même.

Elle se leva de table et suivit Ada dans la cuisine. Dès que les œufs durs et le sandwich au bacon furent prêts, elle les emporta elle-même à l'écurie. Si cet homme était blessé, ou malade, il était probable

qu'elle pourrait lui porter secours. Depuis qu'elle travaillait à la clinique, elle avait appris des tas de choses sur les personnes qui vivaient en marge, ne mangeaient pas à leur faim et dormaient dans la rue.

Claudine traversa la cour et entra dans l'écurie. Elle chercha du regard si le cocher ou le palefrenier était dans les parages, mais elle n'aperçut aucun d'eux. Bien contente de ne pas avoir à s'expliquer, au cas où l'un ou l'autre aurait jugé bon de le rapporter à Wallace par loyauté, elle s'approcha du grenier à foin.

— Je vous apporte un petit déjeuner, dit-elle tout bas. Si vous voulez bien venir le prendre...

Il y eut un moment de silence, puis un homme apparut en haut de l'échelle et descendit les barreaux à pas lents. Dai Tregarron ! Il portait le même costume noir que la veille, sauf que celui-ci était couvert de poussière et de brindilles de foin, tout comme ses cheveux bruns en broussaille.

— Merci, dit-il d'un air morose en prenant les œufs et le sandwich.

Il mordit dedans d'un coup de dents vorace, peut-être de peur qu'elle ne les reprenne en découvrant que c'était lui.

— Comment êtes-vous parti hier soir ? lui demanda Claudine avec curiosité. La police vous a cherché... Cette jeune femme était grièvement blessée, vous savez.

Une grimace douloureuse crispa le visage de Tregarron – il avait l'air fatigué, et plus vieux qu'il ne lui avait paru la veille. Son regard était si désespéré que, un instant, elle prit peur. Que faisait-elle ici toute seule à l'écurie avec un homme qui avait frappé une prostituée pour la seule raison qu'il avait perdu son sang-froid ? Claudine avait beau être grande, elle n'avait pas la force physique de se défendre. S'il l'agressait, il se serait volatilisé depuis belle lurette avant que quelqu'un se porte à son secours – si toutefois elle ne se retrouvait pas au-delà de toute aide comme la pauvre Winnie Briggs ! Ada ignorait qui il était, et le palefrenier ne savait même pas que Tregarron ou elle étaient là. Peut-être le reprocherait-on au pauvre homme !

— Que faites-vous ici ? Et comment êtes-vous entré ? s'enquit Claudine d'un ton brusque en reculant d'un pas.

— Dans l'obscurité, j'avais suffisamment l'allure d'un valet de pied pour m'accrocher à l'arrière de votre voiture, répondit-il, la bouche pleine. Surtout, n'en veuillez pas à votre cocher... C'est une bonne

âme qui ignorait que la police était à ma recherche. Il a simplement cru épargner un long trajet à pied à un pauvre diable.

Claudine fut décontenancée. Cet homme avait frappé Winnie Briggs, s'était enfui sans même savoir si elle était encore en vie, et il lui demandait de ne pas être trop sévère avec son cocher ! Se voir aussi indécise la mit en rage. Elle détestait les émotions que Tregarron faisait naître en elle.

— La jeune femme est à l'hôpital, dit-elle d'une voix tranchante. Lorsque nous sommes partis hier soir, elle n'avait toujours pas repris connaissance.

Il écarquilla les yeux : deux grandes flaqes sombres de tristesse d'une profondeur abyssale.

— Ce n'est pas moi qui l'ai frappée, Olwen ! Seriez-vous trop innocente pour percevoir la noirceur de ces trois jeunes gens élégants, qui jouissent de privilèges depuis toujours et dont l'âme n'est ivre que d'eux-mêmes ?

Il effleura un bleu sur sa joue que cachaient en partie ses cheveux noirs.

— C'est leur œuvre, reprit-il. Et si j'ai du sang sur moi, c'est parce que j'ai tenté de protéger Winnie de leurs coups, pas parce qu'elle aurait voulu se défendre contre moi.

Claudine avait envie de le croire, cependant tenir de tels propos ne relevait-il pas de l'évidence ? S'il l'avait frappée, pourquoi l'aurait-il avoué ? Et pourquoi des jeunes gens qui étaient riches, à l'aise et responsables – et relativement sobres – auraient-ils eu quelque chose à voir avec une prostituée ?

Elle voulait croire Tregarron. N'était-ce pas une réaction perverse de sa part ? L'appréciait-elle uniquement parce qu'il l'avait flattée ? Et parce qu'il ne faisait pas partie de son milieu dont elle-même se sentait si souvent exclue ?

— Vous feriez mieux de partir, dit-elle, comme si elle venait de prendre une décision. Je vais envoyer le palefrenier faire une course, comme ça, il ne saura pas que vous êtes venu ici ni de quel côté vous êtes parti. Mais la police va continuer à vous chercher.

— Et votre bonne ? Ne la laissez pas s'attirer des ennuis en mentant pour moi...

— Pensez-vous que je vais lui dire qui vous êtes ? Pour elle, vous n'êtes qu'un vagabond, un homme dont elle a eu pitié, car c'est une

filles qui a bon cœur. Donnez-moi cinq minutes, et ensuite, partez !

— Et vous ? demanda Tregarron sans bouger d'un pouce. Êtes-vous au-dessus des lois, Olwen ?

Claudine sentit ses joues s'enflammer.

— Allez-vous rester ici à discuter et à poser des questions stupides, ou bien prendre votre manteau et filer pendant qu'il est encore temps ?

— Je vais m'en aller... Merci.

Tregarron s'inclina, un geste si imperceptible qu'elle eût été incapable de dire si elle l'avait vu le faire ou seulement imaginé.

Sans ajouter un mot, Claudine partit chercher le palefrenier et le chargea d'une course qui le tiendrait à bonne distance de l'écurie pendant au minimum un quart d'heure.

Au milieu de la matinée, la police se présenta à son domicile. Claudine reconnut le sergent Green, bien qu'il ait l'air différent dans la lumière du jour hivernale.

— Bonjour, sergent ! dit-elle lorsque la bonne le fit entrer au salon. Avez-vous des nouvelles de la pauvre fille qui a été blessée hier soir ?

— Pas encore, madame. Elle était dans un triste état... Je viens vous voir parce que nous sommes toujours à la recherche de Mr. Tregarron. Vous ne sauriez pas où il pourrait se trouver ?

Claudine n'eut pas à simuler la surprise de s'entendre poser la question de façon aussi directe.

— Non. Je n'en ai aucune idée.

— Une des invitées a mentionné que vous sembliez le connaître, expliqua le policier. Une certaine Mrs. Crostwick. Elle a rapporté que vous aviez eu une conversation avec lui en privé.

Eppy Crostwick ! Cette mauvaise langue jalouse...

— C'était une réception. Et il faisait partie des invités, que je sache. Dans ce genre de rassemblement, il est normal de faire la conversation avec les gens, qui qu'ils soient. C'est une question de bonnes manières, et une marque de courtoisie envers son hôte de faire en sorte que toute personne conviée se sente la bienvenue. Je n'avais jamais rencontré Mr. Tregarron auparavant.

Le sergent Green l'observa d'un œil un peu sceptique.

— Mrs. Crostwick dit pourtant que vous aviez l'air de bien le connaître, insista-t-il.

Claudine maîtrisa son agacement. Elle mentait à la police au sujet d'un homme qu'on suspectait d'un acte affreux. Elle ne pouvait pas se permettre de laisser son émotion l'emporter sur son jugement. Elle se força à sourire.

— Nous avons eu une conversation agréable, expliqua-t-elle au policier. À propos de toutes les belles choses qui nous inspirent. Ce genre de discussion m'amuse... Peut-être a-t-elle cru que nous nous connaissions mieux que ce n'est le cas en réalité.

— Vous l'avez rejoint sur la terrasse. Seule.

— Bonté divine ! Je sais qu'Eppie Crostwick est une commère invétérée, mais ce sous-entendu est ridicule ! Je suis sortie prendre l'air, parce que la musique et l'atmosphère étouffante m'avaient donné la migraine. J'ignorais que Mr. Tregarron serait là... et je ne lui ai pas demandé ce qu'il y faisait ! Nous avons bavardé quelques minutes, après quoi je suis rentrée.

Elle fit exprès de se moquer d'elle-même.

— Regardez-moi, sergent... Ai-je l'air du genre de femme à qui Dai Tregarron donnerait rendez-vous sur une terrasse ?

Dérouté par sa question, le sergent Green décida de battre en retraite le plus gracieusement possible.

— Pardonnez-moi, madame... Mrs. Crostwick se sera montrée pour le moins hasardeuse dans ses suppositions. J'aurais dû m'en douter. Je ne voulais pas vous offenser.

— Au contraire, vous me flattez ! s'exclama Claudine en souriant. Je crains de ne pas savoir du tout où est Mr. Tregarron. Mais, je vous en prie, sentez-vous libre de regarder où bon vous semblera... Je vous demande juste de ne pas affoler mes domestiques en leur laissant imaginer qu'ils courent un quelconque danger.

— Non... bien sûr que non. Je vous remercie, madame.

Elle l'accompagna et lui montra toute la maison, des chambres des domestiques au grenier jusqu'au cellier et à la cave à charbon au sous-sol. À un moment donné, elle croisa le regard d'Ada, lui sourit et continua à avancer en faisant comme si de rien n'était.

Une fois que le sergent Green s'estima satisfait, elle les remercia lui et son brigadier de leur courtoisie, et de s'être assurés que ne se cachait pas chez elle un intrus, qu'il s'agisse d'un homme fuyant la justice ou d'un banal cambrioleur. Dans un soupir de soulagement, elle leur souhaita une bonne journée et les regarda s'en aller.

Claudine prit un déjeuner léger en ayant l'impression d'être complètement épuisée, comme si elle venait de passer la matinée à faire quelque chose de dangereux qui avait exigé d'elle des tonnes d'énergie. Bien que Dai Tregarron ait dû prendre la fuite sans encombre, elle savait qu'il courait encore un très grand danger. Hormis Wallace, qui ignorait tout de l'aventure du matin – et qui n'en saurait jamais rien, du moins l'espérait-elle –, Tregarron avait également contre lui les Foxley, les Halversgate, les Crostwick et les Gifford. Qu'il se soit introduit dans leur monde les contrarierait, même si c'était sans doute Oona qui l'avait invité. Quoi qu'il soit arrivé à Winnie Briggs, aucun d'eux n'aurait envie de voir son nom sali par les retombées de cette affaire, et ils avaient le pouvoir à eux tous de l'empêcher.

Que faire ? Pour le moment, Tregarron était libre, mais la police finirait tôt ou tard par l'attraper. Peut-être que l'un des jeunes gens dirait la vérité – ou la pauvre Winnie Briggs, si toutefois elle reprenait connaissance et se souvenait de la soirée de la veille ! Claudine ne doutait pas que le sergent Green lui rendrait visite et lui poserait les questions qui s'imposaient. Cependant, si Winnie était bien le genre de femme que tout le monde présumait, la police, pour de multiples raisons, verrait en elle une ennemie. Tandis que Claudine, par son travail à la clinique, serait pour elle une amie. Si elle voulait connaître la vérité, la première chose à faire était de parler à Winnie. Sans compter que la simple humanité lui dictait d'aller la voir, car elle était probablement très seule et devait se sentir aussi apeurée qu'elle devait souffrir. Si elle avait des amis, il était possible qu'ils ne sachent pas où elle était, ou que toute sorte d'autorité leur inspire assez de crainte pour ne pas oser lui rendre visite.

Claudine mit de l'argent dans son sac, au cas où il lui faudrait acheter quelque chose – de quoi manger ou des vêtements, peut-être même un petit cadeau pour apaiser la détresse de la jeune femme –, puis elle se mit en route pour l'hôpital.

Arrivée dans le grand bâtiment gris, avec ses longs couloirs où flottait en permanence une odeur de phénol et où résonnait le bruit des pas, elle se demanda si quelqu'un était déjà venu interroger la blessée. Se rappellerait-elle ce qui s'était passé ? Parfois, un coup violent à la tête suivi d'une perte de connaissance effaçait les souvenirs. Peut-être arrivait-elle trop tard. Et si Creighton Foxley ou

l'un de ses amis étaient déjà venus ? L'auraient-ils convaincue qu'aucun d'eux ne l'avait agressée ? L'auraient-ils aidée à retrouver la mémoire en lui racontant leur version des faits ? Quitte à ajouter quelques mots pour l'avertir que sa vie deviendrait compliquée si elle décidait de faire une déclaration imprudente à la police ?

Certes, il existait un moyen plus humain, mais tout aussi efficace, de convaincre quelqu'un de se rappeler les événements d'une façon un peu différente en le soudoyant avec de l'argent. Dix guinées seraient une aubaine pour une fille qui se battait pour gagner chaque penny. Pourquoi laisserait-elle passer une telle chance ?

Et il restait encore une autre possibilité, la plus glaçante et la plus réaliste de toutes : Dai Tregarron, fin saoul et de caractère fragile, était bien celui qui l'avait frappée, sans même savoir ce qu'il faisait. Avancer cette hypothèse pourrait ne pas relever du mensonge, ce ne serait que la preuve qu'il vivait en permanence entre la réalité concrète et les mondes enfiévrés de l'imagination, pour ne pas dire de la noirceur dans laquelle les pires cauchemars et les plus grandes visions parfois se confondent.

Claudine s'adressa à l'infirmière en chef, qui la dévisagea d'un œil hostile avant qu'elle n'ait mentionné la clinique et le nom d'Hester Monk. Son attitude changea dès lors du tout au tout, et elle eut même droit à une soudaine sympathie. Une infirmière plus jeune, pressée et débordée, l'accompagna au chevet de Winnie Briggs, qui reposait immobile dans un lit étroit au milieu d'une rangée d'autres semblables. La salle était affreusement impersonnelle, mais elle était propre et plutôt bien aérée – un héritage du combat incessant que menait Florence Nightingale en vue d'améliorer les conditions des malades.

Claudine n'en fut pas moins horrifiée en voyant la jeune femme étendue sous les draps empesés. Elle n'avait toujours pas repris connaissance et respirait faiblement. Son visage couvert d'ecchymoses était encore plus enflé que la veille. On avait lavé toutes les traces de sang, de sorte que ses blessures n'en paraissaient que plus impressionnantes. Elle avait un œil clos, avec lequel elle ne verrait rien tant que la chair n'aurait pas repris des proportions normales. On distinguait également plusieurs bleus sur son cou gracile et sur ses épaules. Il était impossible de lui donner un âge, sinon qu'elle devait avoir entre quinze et trente ans.

Claudine avait déjà vu maintes fois des femmes battues. À la clinique, c'était monnaie courante : des prostituées punies par leur souteneur au prétexte qu'elles étaient paresseuses, les volaient ou ne gagnaient pas assez ; ou battues par des clients insatisfaits qui les détestaient et détestaient le monde entier, ou plus encore se détestaient eux-mêmes de ce qu'ils étaient devenus.

— A-t-elle bougé un peu ? demanda-t-elle à l'infirmière.

Celle-ci secoua la tête.

— Non, madame, pas à ma connaissance.

— Quelqu'un est-il venu la voir ?

— Le médecin est passé, mais il ne peut pas faire grand-chose.

— Je parlais de visiteurs... Des policiers, des amis, quelqu'un ?

— Je ne sais pas. Ici, des tas de gens vont et viennent... Mais on ne m'avait pas dit qu'elle avait fait quelque chose de mal. Pourquoi la police voudrait-elle la voir ?

Claudine avait beau savoir que l'infirmière devait être fatiguée, débordée et probablement sous-estimée, sa question lui parut stupide. Elle prit sur elle pour dissimuler son irritation.

— Parce que quelqu'un l'a frappée en la laissant sans connaissance, répondit-elle. Qui que soit celui qui a fait ça, il s'agit d'un crime.

— Ce genre de choses arrive tout le temps, dit tout bas l'infirmière en secouant la tête, comme si ce n'était pas elle, mais Claudine, l'ignorante.

— Je suis désolée. Je sais, je travaille dans une clinique. Mais là, c'était différent... Ça s'est passé au cours d'une soirée chez des gens riches, et un homme est recherché par la police pour l'avoir agressée. Il est important qu'ils attrapent le vrai coupable.

L'infirmière parut étonnée une seconde, et ensuite attristée.

— La pauvre... Elle n'a pas prononcé un mot. Pour l'instant, elle n'a même pas ouvert les yeux, et je... je ne suis pas sûre qu'elle le fera.

Claudine se tourna vers la silhouette immobile sur le lit. Un frisson la parcourut.

— Je lui ai apporté deux ou trois petites choses : un savon, un flacon d'eau de lavande et un peigne. Si elle a besoin de quoi que ce soit d'autre, ou qui soulagerait sa souffrance, et si je vous laisse de l'argent, peut-être voudriez-vous bien le lui acheter...

Elle sortit le sac qu'elle avait préparé et le lui donna.

— Bien entendu, dit l'infirmière d'un air surpris. Qui dois-je lui

dire qui l'a laissé ?

— Elle ne me connaît pas. J'étais là hier soir et j'ai juste essayé de l'aider un peu. Je vais attendre ici un petit moment, au cas où elle se réveillerait. Pourriez-vous m'apporter une chaise ?

— Oui... C'est vraiment ce que vous voulez ?

— Oui. Merci.

Moins d'une heure plus tard, alors que Claudine était toujours là en train de rêvasser, Winnie se mit soudain à respirer de façon laborieuse. On aurait dit qu'elle suffoquait, qu'elle luttait pour faire entrer de l'air dans ses poumons.

Claudine se pencha et toucha la main blanche qui gisait sur les draps. Une main inerte, insensible.

Au bout de quelques secondes, la respiration devint désespérée. Claudine courut chercher un médecin, bien qu'elle ait peur qu'il ne puisse guère soulager la blessée et qu'il ne soit déjà trop tard.

Dès qu'on lui promit que quelqu'un allait venir, elle retourna auprès du lit. L'état de Winnie avait encore empiré. Son visage était aussi blanc que de la craie, ses yeux toujours fermés, sa respiration de plus en plus faible. De temps à autre, elle gémissait, s'arrêtait, puis recommençait à geindre comme si la souffrance était intolérable.

Claudine lui serra la main plus fort et lui caressa le visage comme elle put entre les horribles ecchymoses. Elle lui parla, répéta simplement plusieurs fois son nom. Elle ignorait si la malheureuse l'entendait, ou si elle avait même conscience que quelqu'un était là à son chevet, mais il fallait qu'elle essaie.

Le médecin arriva, un homme élancé aux cheveux gris et au visage soucieux. Il ne pouvait rien faire – ils le comprirent tous les deux en quelques secondes. Il regarda Claudine en évaluant la qualité de ses vêtements et vit la peine sur son visage. Il ne lui demanda pas qui elle était. Désormais, ça n'avait plus d'importance.

En moins de dix minutes, tout fut fini. Winnie Briggs s'enfonça dans une éternité sans fin à tout jamais.

— Je suis désolé, dit le médecin. Nous n'aurions pas pu la sauver. Elle était à un stade de tuberculose trop avancé, et les coups qu'elle a reçus étaient plus qu'elle ne pouvait endurer... Mais si cela peut vous être d'un quelconque réconfort, sachez qu'elle n'aurait pas survécu très longtemps. Un mois ou deux, trois au grand maximum.

— Ce ne sont pas les coups qui l'ont tuée ? interrogea Claudine.

Sentir sa gorge se serrer l'étonna. Elle était au bord des larmes.

— Si, répondit le médecin dans un soupir. Mais ils n'ont fait que précipiter l'inévitable... Vous la connaissiez bien ?

— Non. À vrai dire, je ne la connaissais pas du tout. Je l'ai seulement vue hier soir, après qu'elle a été... agressée. J'ai tenté de l'aider comme j'ai pu. Pour ce que ça a servi...

— Je suis navré, murmura-t-il. Savez-vous si elle a de la famille ?

— Non, je ne sais pas. Probablement pas, sinon elle n'aurait pas été à la rue. Mais je suppose que la police se renseignera. Si... si personne ne vient la réclamer, j'aimerais qu'elle soit enterrée dignement.

Claudine le dit d'une voix rauque, sans prendre le temps de réfléchir où elle trouverait l'argent, ni à ce que cela changerait pour qui que ce soit. Le Dieu auquel elle croyait veillait sur toutes les âmes, ce qu'il advenait du corps était sans importance. Elle le dit pour faire savoir au monde que Winnie Briggs avait compté autant que n'importe qui, autant que les gens présents à cette soirée qui se préoccupaient plus de leur Noël que de celui des autres.

Le médecin hocha la tête.

— Vous lui avez laissé des affaires, je crois. Je veillerai à ce qu'on vous les rende, Mrs... ?

— Mrs. Burroughs. Mais, s'il vous plaît, donnez-les plutôt à quelqu'un qui en aura l'usage. Dieu sait que ce n'est pas grand-chose...

— Merci, Mrs. Burroughs. Si vous nous laissez votre adresse, je ferai en sorte qu'on vous tienne informée si personne ne venait s'inquiéter de... Winnie Briggs.

Il poussa un soupir.

— Bon, je vais devoir prévenir la police qu'elle ne pourra pas la renseigner sur son agresseur. Quel gâchis... Je suis sincèrement navré.

La soirée était d'une douceur très agréable, mais Claudine n'y prêta pas attention. Même s'il avait neigé et si on était venu chanter des cantiques sur le seuil de sa porte, elle aurait été incapable de penser à Noël ou à toute autre forme de réjouissance. Elle décida de s'occuper l'esprit en rédigeant quelques lettres, mais elle ne parvenait pas à se concentrer, et ce qu'elle écrivait n'avait rien à voir avec le message de joie que les gens désirent entendre à cette période de l'année.

À sept heures, Wallace rentra à la maison. Pendant le dîner, il la

regarda à l'autre bout de la table en chêne sculpté d'un air hautement satisfait.

— Cette pauvre fille est morte, dit-il. Les coups que cette brute lui a donnés ont dû être plus violents qu'on ne l'a cru sur l'instant. J'imagine que tu ne vas plus être aussi empressée de le défendre.

Il ne lui fournit pas d'explication supplémentaire, comme si elle comprenait très bien ce qu'il voulait dire.

Et Claudine le comprit, bien que sa remarque ne lui en paraisse pas moins d'un odieux cynisme.

— Je sais qu'elle est morte, rétorqua-t-elle sans le regarder. J'étais là au moment où elle a rendu l'âme.

— Tu étais là ? Que veux-tu dire ? Où étais-tu ?

— À l'hôpital.

Elle n'était pas d'humeur à enrober sa réponse de bonnes manières. Sa peine était trop vive ; elle ne pensait qu'à la souffrance de la jeune femme et à sa solitude, comme si la vie qu'elle avait vécue ou le fait qu'elle l'ait perdue n'avait compté pour personne.

— Que faisais-tu à l'hôpital ? demanda Wallace.

La colère avait quitté Claudine, aussi rapidement qu'elle lui était venue.

— Je lui ai rendu visite pour voir si elle avait besoin de quelque chose. En pensant qu'il était très possible que nul ne s'en soucie.

Son mari ouvrit la bouche pour commenter, puis se ravisa. Il mangea plusieurs bouchées de roast-beef avant de reprendre la parole.

— Les choses ont changé, dit-il en la dévisageant. À présent, il ne s'agit plus d'une agression, mais d'un meurtre.

Il attendit sa réaction.

— De toute façon, elle était mourante, murmura Claudine sans le regarder. D'après le médecin, elle n'aurait pas survécu plus d'un mois ou deux.

— Parfois, tu m'étonnes, répliqua Wallace sans la moindre émotion.

— Ah oui ? La rue est une rude épreuve. De nombreuses femmes qui vivent dans ces conditions meurent très jeunes. Je ne vois pas en quoi cela te surprend.

— Ça me met en colère ! s'écria-t-il en détachant chaque mot. Que toi, plus que toute autre, tu puisses dire que, puisque cette fille était malade, le fait qu'on l'ait frappée à mort un peu plus tôt importe peu !

Moi qui croyais que tu éprouvais une certaine compassion, y compris pour les déchués de ton sexe... Je suis déçu de constater que tu portes un jugement aussi... aussi peu charitable.

Claudine reposa sa fourchette et son couteau, qui tintèrent sur l'assiette en porcelaine parce que ses mains tremblaient.

— Ce qui importe, c'est qu'on se soit servi d'elle, dit-elle entre ses dents. Ce qui importe, c'est qu'on l'ait laissée à la rue alors qu'elle avait froid et faim... C'est qu'on ait abusé d'elle, qu'on l'ait exclue de la société, qu'on se soit moqué d'elle et qu'on l'ait frappée, et qu'on l'ait laissée mourir toute seule à l'hôpital... Mais ce qui importe également, c'est qu'on accuse un homme de l'avoir tuée bien qu'il ne soit peut-être pas le seul responsable de sa mort. Tout comme il importe que l'on soit assez hypocrite pour dire que c'est un meurtre si c'est Dai Tregarron qui l'a tuée, alors que nous parlerions d'un simple et regrettable accident si c'était Cecil Crostwick ou Creighton Foxley !

— Tu omets de mentionner Ernest Halversgate, observa Wallace avec une pointe d'ironie. Aurais-tu oublié son nom ?

— Ernest Halversgate n'aurait pas le courage de s'en prendre à un gâteau de riz, encore moins à une personne vivante !

— Un gâteau de riz ?

Son mari la dévisagea comme si elle avait perdu l'esprit.

— Mais de quoi parles-tu ?

— De l'hypocrisie. N'est-ce pas ce que je viens de te dire ?

— Je crois que tu ferais mieux d'aller t'allonger. Tu as été soumise à trop de tension. Tu devrais essayer d'en faire moins. Tu es épuisée.

Claudine croisa ses couverts sur son assiette pour indiquer qu'elle avait fini de manger.

— Je n'ai rien fait du tout, à part rester auprès d'une femme inconsciente pendant qu'elle se mourait. Si j'en avais fait un peu plus, peut-être me sentirais-je mieux !

Wallace sourit.

— Tu as raison. Je suis heureux qu'au moins tu t'en rendes compte. Mieux vaut oublier cette histoire le plus vite possible. La police attrapera Tregarron tôt ou tard. Ce type est un ivrogne, il ne sera pas difficile à trouver ! Et tu ne seras pas convoquée pour témoigner de quoi que ce soit. Les faits parlent d'eux-mêmes. Mais s'il y a un procès, nul doute que Foxley ou Gifford raconteront tout ce qu'il y a à savoir.

« Tu devrais profiter de Noël, ma chère, entretenir les relations qui ont de l'importance pour nous, comme les Gifford, les Foxley, les Crostwick et les Halversgate. Il y aura d'autres fêtes, d'autres soirées au théâtre ou à l'opéra... Ce moment de l'année est fait pour se réjouir. Pourquoi n'irais-tu pas chez ta couturière commander une ou deux nouvelles robes du soir ? Quelque chose d'une couleur chaude conviendrait. Rien de vulgaire, bien sûr, mais peut-être un peu moins... moins austère que ce que tu portes d'ordinaire.

Claudine ne trouva rien à répondre. Wallace parlait dans un même souffle de meurtre, de châtiment et d'une nouvelle robe pour aller à l'opéra ! Ce fut comme s'il versait du vinaigre sur une plaie à vif, néanmoins elle garda le silence. Elle s'en voulait de sa lâcheté, pourtant force lui était de constater qu'elle n'avait rien à opposer à ce qu'il disait.

D'ailleurs, Dai Tregarron était-il innocent ? Elle voulait qu'il le soit, mais elle n'en avait aucune preuve. Elle n'était qu'une rêveuse, dépourvue de ce courage qu'aurait eu une visionnaire.

Le lendemain matin, les journaux rapportèrent que Dai Tregarron était toujours en fuite et se cachait de la police qui désormais le recherchait pour meurtre. La presse en faisait grand cas, parce que ses écrits, contrairement à sa vie, suscitaient une vive admiration dans le milieu littéraire. Son plus beau livre, dans lequel il exprimait son amour des collines et des ciels du pays de Galles dans un style lyrique, était cité pour rappeler comment vivre dans l'immoralité et abuser de l'alcool avaient fini par détruire un si brillant esprit.

On soulignait en outre que sa fuite ne plaiderait en rien en sa faveur, et on l'exhortait à se rendre et à se soumettre à la justice, plutôt que de courir le risque d'être blessé – ou pire – si on le capturait de force.

Claudine ne lisait jamais le journal en présence de son mari, bien que celui-ci ait renoncé depuis longtemps à surveiller qu'elle ne lisait que les articles qui convenaient aux dames. Néanmoins, elle préférerait les lire en privé que sous son regard réprobateur. Ce jour-là, elle se félicita qu'il soit déjà parti accomplir le travail qu'il faisait si bien et qu'il ne voie pas le désarroi dans lequel la plongeait sa lecture. Il n'aurait pas manqué de lui faire la leçon sur la folie qui consistait à s'inquiéter pour des personnes qui lui étaient socialement et

moralement inférieures. Et, une fois de plus, il aurait pu ajouter qu'elle ferait mieux de se concentrer sur les préparatifs de Noël.

Ce qui menacerait le plus son bonheur serait qu'il se serve de l'intensité des réactions que suscitait en elle ce drame pour mettre fin à ses activités à la clinique. Elle imaginait déjà la satisfaction dans son regard lorsqu'il affirmerait que c'était pour son propre bien.

Claudine avait essayé de lui expliquer combien c'était important pour elle, et l'incompréhension de son mari l'avait blessée, plus qu'il ne l'avait réalisé. Elle en avait gardé le sentiment que, derrière la façade de la vie conjugale et de ses obligations mondaines, ils ne partageaient quasiment plus rien.

Elle se détestait de capituler devant lui, cependant c'était une façon de se protéger, de conserver vivante la petite flamme d'espoir au fond d'elle.

Et elle avait peur pour Dai Tregarron. L'opinion publique l'avait déjà jugé et déclaré coupable. Si le moindre doute subsistait, les Foxley et les Crostwick auraient tôt fait de le réduire à néant. Maintenant que la pauvre Winnie Briggs était morte, Tregarron risquait la pendaison.

Pendant plus de deux heures, Claudine s'occupa de divers problèmes domestiques et des comptes de la maison, mais son attention était si distraite qu'elle dut en refaire la moitié. Après avoir additionné trois fois de suite une colonne de chiffres et obtenu trois résultats différents, elle se résolut à abandonner et à s'avouer qu'elle ne pouvait pas faire semblant : puisqu'elle ne croyait pas à la culpabilité de Dai Tregarron, elle se devait de tenter de l'aider. D'une certaine manière, les dés étaient déjà jetés. Elle avait menti à la police sur le fait qu'il s'était réfugié chez elle le matin suivant l'agression, alors qu'il n'était pas encore question de meurtre. Elle pourrait toujours expliquer qu'elle ne l'avait pas cru coupable, sauf que ce ne serait pas une excuse pour l'avoir nourri et avoir menti. D'autant qu'elle ne pourrait pas prétendre avoir eu peur pour elle-même ; à ce moment-là, Tregarron était reparti, ce que les policiers savaient aussi bien qu'elle. Quel mobile ils lui attribueraient, Dieu seul le savait ! Compte tenu de la réputation que cet homme avait auprès des femmes, elle préférait ne même pas y penser.

Mais que pouvait-elle faire pour lui – et en l'occurrence, pour elle ? Où trouverait-elle une aide efficace ?

Les seules personnes capables de la lui offrir seraient Hester et William Monk. Cependant, Monk était le directeur de la police de la Tamise à Wapping. S'il retrouvait Tregarron, il serait dans l'obligation de l'arrêter, voire d'accuser Claudine de l'avoir aidé à s'échapper ! Ce qui risquerait de mettre Hester dans une situation intenable.

Elle ne pouvait pas faire ça.

L'unique solution était celle qu'elle avait déjà envisagée sans parvenir toutefois à s'y résoudre. Il fallait qu'elle demande son aide à Squeaky Robinson, le comptable peu recommandable de la clinique. Son passé inqualifiable ne manquait pas de détails sordides dont lui-même ne voulait plus discuter. À l'époque où Monk l'avait connu, il tenait un grand bordel très fréquenté dans l'immeuble qui abritait à présent la clinique de Portpool. La façon dont il avait été déchu de son titre de propriété était une longue histoire compliquée.

Toujours est-il que, après, il avait été embauché comme comptable dans la nouvelle clinique. Monk ne lui avait pas laissé le choix ; s'il refusait, il perdrait tout et se retrouverait à la rue, sans un toit au-dessus de la tête ni même de quoi vivre, et à la dangereuse merci de ses innombrables ennemis.

Squeaky s'était vu imposer cette responsabilité, mais, en dépit de ses multiples plaintes, il avait fini avec le temps par plutôt l'apprécier.

Au début, il avait considéré Claudine comme une femme disgracieuse et inutile, qui avait été acceptée à la clinique pour la seule raison qu'Hester n'avait pas le cran de dire « non » à qui que ce soit. Ce qui s'était révélé être une erreur dont Squeaky s'était rendu compte assez vite. Non seulement Hester avait soigné des soldats sur le front en Crimée, mais il avait découvert qu'elle possédait assez de force d'âme pour anéantir une armée et la remettre sur pied.

Quant à Claudine, il avait appris à la respecter plus lentement, et à contrecœur.

En échange, elle avait fini par le considérer comme un être presque humain le jour où, pris d'un soudain élan de compassion, il l'avait sauvée d'un accès de folie assez spectaculaire dont il n'avait jamais parlé à personne. Elle n'avait d'autre choix que de lui en être reconnaissante.

Ce fut donc au début de l'après-midi du surlendemain de la malheureuse soirée chez les Gifford que Claudine se rendit à la clinique. Elle vaqua plus ou moins aux tâches qu'elle effectuait

d'habitude et, à trois heures et demie, elle trouva l'occasion d'aller parler à Squeaky Robinson dans son bureau.

Il était plus âgé qu'elle, quoique pas de beaucoup, mais la vie ne l'avait pas épargné. Ses longs cheveux gris filasse traînaient sur son col. Il avait une mine cadavérique et les dents en avant. Ses habits étaient ceux d'un dandy aux goûts douteux : une redingote élimée, une chemise blanche plus propre qu'elle ne l'avait été avant qu'il n'ait acquis sa nouvelle respectabilité, et une cravate qui coûtait plus cher et était nouée avec plus d'élégance que celles de maints gentlemen fortunés.

Claudine referma la porte derrière elle.

— Je souhaiterais vous parler, Mr. Robinson, annonça-t-elle d'un ton solennel.

Elle n'avait pas commencé que, déjà, elle se sentait mal à l'aise.

— Si c'est pour me parler d'argent, tout va très bien ! dit-il, sur la défensive. Nous ne sommes pas dans le rouge.

— Tant mieux. Mais je ne suis pas venue vous parler d'argent.

Squeaky était toujours prêt à partir du mauvais pied.

— J'aurais besoin d'un conseil... et sans doute de votre aide.

Il la dévisagea d'un œil méfiant.

— Il n'y a pas un sou en trop. Je peux vous le garantir avant même que vous me posiez la question.

Puisque, apparemment, il n'allait pas l'inviter à s'asseoir, Claudine s'installa sur la chaise, face au bureau derrière lequel il trônait dans un grand fauteuil à haut dossier.

— Je ne veux pas d'argent. Je vous l'ai dit, j'ai besoin d'un conseil.

Squeaky ne se départit ni de sa méfiance ni de son air bougon.

— Qu'est-ce que vous avez fait ?

Claudine aurait voulu lui répondre qu'elle n'avait rien fait du tout, seulement il lui faudrait revenir sur ses paroles par la suite. En fait, sa question lui offrit l'occasion de lui exposer la vérité.

— Je me suis retrouvée par hasard mêlée à un meurtre, répondit-elle, ignorant son regard horrifié lorsque sa plume d'oie lui échappa et tacha d'encre ses papiers. Sur le moment, j'ai pris ça pour de la simple malchance, enchaîna-t-elle.

Maintenant qu'elle était lancée, elle était décidée à ne pas se laisser interrompre.

— Une bagarre qui avait mal tourné... Mais la jeune femme qui a

été agressée est morte, de sorte que la police est convaincue qu'il s'agit d'un meurtre. Bien que je pense que c'est un peu exagéré.

Squeaky la fixa comme si elle venait de se métamorphoser en monstre devant ses yeux.

— Dieu du ciel, qu'avez-vous fait ? s'écria-t-il d'une voix rauque. Claudine déglutit.

— J'ai aidé un homme à fuir la police. Mais j'ignorais alors qu'on l'accuserait ensuite de meurtre, précisa-t-elle.

— Bon sang, vous pensiez que c'était quoi, si la police le recherchait ?

Elle respira à fond.

— Je vous l'ai dit, une simple bagarre qui avait... dégénéré. À ce moment-là, elle n'était pas morte, ajouta-t-elle.

— Si elle n'était pas morte, pourquoi la police vous recherchait... vous ou je ne sais qui ?

— Parce qu'il s'agissait d'une vilaine bagarre... et que la personne qu'on accuse n'est pas la bonne. Je pense que...

— Vous pensez ?

Il éleva la voix.

— Vous pensez ? Si vous aviez quelque chose dans la tête pour penser, vous auriez laissé tomber et vous ne vous seriez pas mêlée de... de cette histoire ! Vous n'avez pensé à rien, oui !

Claudine se sentait furieuse, et vulnérable. Elle était déjà consciente de ne pas avoir fait preuve du meilleur jugement. Mais c'était encore pire que Squeaky, la seule personne susceptible de l'aider, n'ait rien d'autre à lui offrir que des reproches. Elle lui adressa la plus grande insulte qui lui traversa l'esprit.

— Vous parlez exactement comme mon mari !

Squeaky pâlit.

— Voilà une chose terrible à dire, Mrs. B. Vous me brisez le cœur !

Claudine consolida son avantage aussitôt.

— Wallace n'envisagera même pas qu'on puisse se tromper d'accusé, pour la simple raison que les trois autres personnes qui auraient pu frapper cette femme sont des jeunes gens riches et respectables. Tandis que l'homme qu'on accuse boit trop, est plus âgé et traîne une mauvaise réputation, précisa-t-elle pour faire bonne mesure.

Squeaky plissa les yeux.

— Et qu'est-ce qui vous fait croire que cet ivrogne n'est pas coupable ?

Il savait très bien ce qu'elle pensait de l'alcool et de ceux qui s'adonnaient à ce vice.

Claudine était piégée, et elle comprit qu'il s'en était rendu compte. Elle releva le menton avec un air de défi, mais trouver les mots s'avéra moins facile.

— Parce que cet homme est un séducteur. Et il a du charme... il est même réputé pour en avoir. Pourquoi recourrait-il à la violence ? Ce serait stupide de sa part, et en rien nécessaire.

— Oh, il est vrai que, sous l'influence de la boisson, personne ne commet jamais aucun acte stupide et en rien nécessaire ! rétorqua Squeaky sur le ton du sarcasme. Tout le monde le sait !

— C'est un ivrogne, donc il est coupable ? J'avais oublié.

— Inutile de monter sur vos grands chevaux... Qu'avez-vous fait exactement ?

Son ton rappela à Claudine des souvenirs très désagréables, lorsqu'elle se tenait debout dans le bureau de son père et qu'il exigeait qu'elle lui explique pourquoi elle s'était mal comportée de façon à la punir en conséquence.

— Il s'est enfui de la maison où a eu lieu la bagarre, répondit-elle sèchement, sachant qu'elle n'obtiendrait pas son aide si elle n'arrivait pas à le convaincre.

Elle aurait préféré lui dire de surveiller ses manières et de se concentrer sur le travail pour lequel il était payé. Mais elle ne pouvait pas se le permettre.

— Comment s'est-il enfui ? J'imagine que vous l'avez aidé...

— Non, pas du tout ! Il s'est accroché à l'arrière de ma voiture en se faisant passer pour un valet de pied, ce que je n'ai su que le lendemain matin...

Squeaky haussa très haut les sourcils, l'air plus que perplexe.

— Parce que vous croyez que je regarde le visage des valets de pied ? s'énerva Claudine. Il faisait nuit. Le cocher n'a rien remarqué, et moi non plus. Et puis, j'étais à l'intérieur de la voiture, pas sur le marchepied !

— Comment l'avez-vous appris le lendemain matin ? Il n'était plus sur le marchepied, je suppose ?

Être obligée de se montrer aimable avec Squeaky Robinson se

payait au prix fort.

— Une des domestiques l’a trouvé dans l’écurie et lui a apporté à manger, expliqua Claudine. Dès qu’elle m’a prévenue, je suis sortie voir de quoi il retournait. Puis je lui ai donné un petit déjeuner et l’ai prié de partir.

Elle reprit sa respiration.

— Et quand la police est venue chez moi quelque temps après, je n’ai pas dit que je l’avais vu.

— Ah ! Qui s’occupe de vos chevaux ?

— J’ai envoyé le palefrenier faire une course. S’il savait quelque chose, soit il l’aurait déjà dit à la police, soit il ne dira rien.

Squeaky pinça les lèvres.

— Et en ce moment, où est cet ivrogne ?

— Je n’en ai aucune idée...

— Bien, dit-il en lui coupant la parole. C’est préférable. Si la police vous interroge et apprend qu’il était chez vous, vous n’aurez qu’à raconter que vous ne l’avez pas reconnu. On ne peut pas vous demander de connaître tous les vagabonds personnellement... Pour qui donc est-ce qu’ils vous prennent ? Vous l’avez trouvé endormi dans votre écurie et lui avez donné à manger par charité, vous n’avez rien d’autre à ajouter. Dieu soit loué, espérons que ce ne sera pas nécessaire ! Voilà quel est mon conseil.

Il sourit d’un air satisfait et reprit sa plume en examinant d’un œil dégoûté la pointe tordue, puis les traces d’encre sur la page qu’il allait devoir recopier.

— Merci, dit Claudine avec raideur. À présent, je voudrais votre avis sur la meilleure façon de l’aider, afin d’éviter que la police ne l’arrête et ne l’accuse s’il est innocent.

Lentement, Squeaky releva les yeux.

— Vous venez d’échapper aux flammes et vous voulez y retourner en sautant dedans à pieds joints ?

— Je ne veux pas qu’ils pendent un innocent !

— Ils ne pendront personne avant de l’avoir attrapé et, même s’ils l’attrapent, il n’est pas dit qu’ils le fassent. Si cet homme a un tantinet de bon sens...

— Il ne peut pas passer sa vie à se cacher ! protesta Claudine. Et il ne devrait pas y être obligé, s’il est innocent...

— Il ne devrait pas pleuvoir le jour de mon anniversaire, sauf que,

en général, il pleut. Vous n'y pouvez rien.

Squeaky froissa une feuille de papier qu'il lança dans la corbeille.

— C'est quand, votre anniversaire ? s'enquit-elle.

— En février. Qu'y pouvez-vous ? Il pleut toujours en février.

— Allez-vous m'aider à prouver l'innocence de cet homme ?

— Non. Je vais faire quelque chose d'utile, comme par exemple payer ces factures. Et maintenant, laissez-moi travailler.

Claudine était déçue, de façon exagérée, et se sentait en même temps humiliée. Elle était venue déranger l'homme le plus miteux et le moins honorable qu'elle connaissait, un homme qui encore récemment tenait un bordel, elle lui avait demandé son aide, et il la lui avait refusée. Elle n'y pouvait rien. Mieux, elle jugeait son refus tout à fait raisonnable.

Elle s'en alla avant qu'il ne lui fasse une nouvelle remarque, ou, pire, qu'il se rende compte à quel point il l'avait blessée.

Noël approchait à toute vitesse. Il n'y avait pas eu de fêtes, de ballets ou de soirées au théâtre et à l'opéra, ni pour ceux qui en avaient le goût, ni pour ceux qui croyaient bon de paraître dans certains endroits. Claudine faisait partie de la première catégorie, Wallace de la seconde, bien qu'il aime certains concerts pour orchestre, surtout les oratorios, le seul genre qu'elle-même n'appréciait pas.

Deux jours plus tard, ils s'habillèrent pour aller rejoindre des amis au théâtre à l'occasion d'un gala. Claudine, qui n'avait toujours pas acheté de nouvelle robe, en choisit une ancienne. Bien qu'elle ait dû la faire plus ou moins recouper, elle la trouvait particulièrement flatteuse. Elle était grande, et, depuis qu'elle travaillait à la clinique, elle avait moins de temps pour manger. En réalité, elle avait moins le temps de s'ennuyer et de se goinfrer de pâtisseries. Aussi était-elle plus mince qu'auparavant, et cela lui plaisait.

Wallace lui jeta un vague regard lorsqu'elle descendit l'escalier. La soie bleu paon sur la sous-jupe d'un bleu plus foncé attira son œil. Il faillit lui adresser un compliment, puis se ravisa et dit :

— On ferait bien de se dépêcher, si on ne veut pas arriver en retard.

Le théâtre était déjà bondé de gens en train de saluer des amis ou des connaissances. Les rires, le tourbillon des robes aux couleurs éclatantes et les lumières scintillantes donnaient à l'endroit une

atmosphère de fête, comme s'il y avait eu des couronnes de houx, des carillons de cloches et des chants de Noël. Il ne manquait plus que la neige, mais il faisait encore beaucoup trop doux. Et que Claudine s'en désolait était curieux étant donné qu'elle n'aimait pas le froid et appréhendait toujours de glisser sur le verglas. Cependant, le manteau ouaté de la neige recouvrait la laideur et permettait d'y rester aveugle pendant un temps. Dès lors, le monde ressemblait à ce qu'on aurait voulu, comme si on avait repeint la réalité.

Ils étaient dans le foyer où ils essayaient tant bien que mal d'éviter de se faire bousculer. Claudine resta tout près de Wallace. C'était lui qui avait les billets, et le perdre au milieu de cette foule l'aurait embêtée. Au bout de quelques minutes, elle finit même par lui tenir le bras.

Lorsqu'ils passèrent devant des gens qu'elle connaissait, au moins de vue, elle leur sourit en hochant la tête, et ils lui rendirent son sourire, tandis que Wallace les saluait en s'inclinant. Une ou deux fois, ils échangèrent des propos convenus sur le temps, ou sur un sujet qui ne suscitait pas la controverse et sur lequel chacun pouvait exprimer son opinion sans craindre d'être contredit. Toutes ces simagrées avaient beau sembler n'avoir aucun sens, elles n'étaient pas sans valeur pour vivre en société.

Ils gagnèrent leurs places, situées dans l'une des meilleures loges, et Claudine remercia Wallace pour sa générosité.

Puis les lumières s'estompèrent, et le brouhaha des conversations diminua. Le rideau s'ouvrit sur un décor qui déclencha des exclamations ravies dans la salle. La pièce commença aussitôt.

Claudine se désintéressa de l'histoire d'amour dès les premières minutes. Qui allait tomber amoureux de qui paraissait évident d'après la distribution. Et comme la tradition voulait que cette saison soit celle des dénouements heureux, l'issue était tout aussi prévisible.

Elle se mit à observer les spectateurs dans les loges qui leur faisaient face. Elle prit soin de diriger ses petites jumelles vers la scène tout en regardant discrètement en biais.

Les premières personnes qu'elle reconnut étaient Morton Crostwick et sa femme. À cette distance, son teint sans défaut et ses traits délicats faisaient paraître Eppy aussi fragile qu'une figurine en ivoire. Ses cheveux blonds étaient relevés en un haut chignon précaire. Claudine remarqua plusieurs autres paires de jumelles braquées dans

sa direction – ce qui devait la combler ! Eppy adorait faire sensation, et son ambition était sans limites.

Assis près de sa femme, Morton arborait une attitude de propriétaire, affichant lui-même un air satisfait et hochant la tête de temps à autre.

Un peu plus loin, au même niveau, Lambert et Verena Foxley bavardaient sans même se donner la peine de faire semblant de regarder vers la scène.

Leurs mauvaises manières irritèrent Claudine. Et soudain, prenant conscience de sa propre hypocrisie, elle se concentra sur la pièce.

Au bout d'une demi-heure, l'intrigue continuant à se dérouler comme elle l'avait prévu, elle regarda de nouveau vers les loges. Et ce qu'elle vit cette fois la surprit, quoiqu'elle aurait pu ne pas l'être si elle s'était intéressée davantage aux conversations le soir où elle avait rencontré Dai Tregarron. Alphonsine Gifford, les yeux rivés sur la scène, avait l'air d'être captivée par le jeu des acteurs. Son visage, qui n'était pas aussi beau que celui de sa belle-mère, avait une fraîcheur et un charme très attirants. Ses cheveux avaient des reflets auburn qui auraient pu déplaire à certains, mais que Claudine trouvait des plus plaisants. Alphonsine portait une robe de couleur pâle qui rendait sa vitalité d'autant plus apparente.

À son côté était assis Ernest Halversgate, lequel offrait un contraste saisissant avec la jeune femme. Chez lui, rien n'était imprévisible. Et si d'aucuns auraient pu le juger séduisant, Claudine le trouvait insipide. À l'observer en train de regarder Alphonsine, et non la scène, il était difficile de repenser à l'horreur qu'avait exprimé son visage le soir où Winnie Briggs avait été frappée avant de sombrer dans l'inconscience qui l'avait menée à la mort. À l'instant, il exprimait une légère suffisance. Le drame lui était-il déjà sorti de l'esprit ?

Mais peut-être que Claudine était injuste et qu'il faisait un louable effort pour se comporter avec empressement envers sa compagne. D'après ce qu'elle avait entendu dire, ces deux-là feraient bientôt un couple bien assorti – une union qu'approuveraient leurs parents respectifs. Pour les Halversgate, ce serait une excellente prise, car Alphonsine était une héritière richement dotée. Quant aux Gifford, ils savaient qu'Ernest avait la réputation d'être aussi diligent que sobre. La jeune femme s'ennuierait sans doute à périr, cependant Ernest n'enfreindrait jamais les règles de la morale, ni celles de la société, et

il investirait son argent de façon profitable. Il ne jouait pas et il ne buvait pas.

Claudine se redressa d'un geste vif. Elle était affreusement injuste – et méchante. Elle ne connaissait pas Ernest Halversgate. Nombre de gens intéressants et malins pouvaient être aussi d'une grande cruauté, or à quoi servaient toutes les distractions du monde sans la gentillesse ?

Elle se força à se concentrer sur le spectacle jusqu'à l'entracte.

Retrouver les Foxley et les Crostwick était loin de l'enchanter, mais puisque Wallace y tenait, elle n'y échapperait pas. Elle aurait dû s'y attendre... Compte tenu de la fortune de Foxley, il était probable qu'ils étaient venus au théâtre pour cette seule raison. Les comédies romantiques n'étaient pas du tout du goût de Wallace, et elle ne voyait pas pourquoi il aurait imaginé que c'était le sien.

De près, Eppy était encore plus stupéfiante. Claudine se félicita d'avoir mis une robe originale. Et sa haute taille faisait qu'on la remarquait d'autant plus. Ce qui, bien que ça ne lui ressemble pas, la réjouissait, lui donnant plus un air content d'elle-même que de charme.

— Vous paraissez très en forme, lui dit Eppy sur un ton qui n'était pas vraiment un compliment – Claudine s'était-elle évanouie la dernière fois qu'elles s'étaient vues !

— C'est très gentil à vous, murmura Claudine, laissant sous-entendre tout ce qu'on voudrait bien attribuer à cette phrase.

Verena Foxley sourit, comme si rien ne la dérangeait jamais, ou plutôt comme un cygne glissant sur un lac – des oiseaux d'une royale élégance, mais Dieu seul savait ce que faisaient leurs pattes sous la surface !

— Quelle charmante soirée ! enchaîna Claudine.

Elle devait à Wallace de faire un minimum d'effort.

— Voilà qui me met dans l'ambiance de Noël...

— Personnellement, j'y étais déjà ! répliqua Eppy en haussant un sourcil étonné.

— Oui, je l'avais remarqué ! murmura Verena en fixant son chignon.

Tout à coup, Claudine eut la vision grotesque d'une coiffure enrubannée de guirlandes et piquée de bougies, et son envie de céder au fou rire fut telle qu'elle sortit un mouchoir de sa pochette et le mit

devant son visage comme si elle était prise d'une soudaine crise d'éternuements. Elle n'osa pas regarder Verena dans les yeux.

— Je n'ai aucune nouvelle concernant ce misérable Tregarron... Et vous, Burroughs ? demanda Morton Crostwick avec un geste dédaigneux. Je ne comprends pas pourquoi la police ne l'attrape pas. C'est pourtant simple ! Cet homme exerce une influence exécrationnelle... Pour je ne sais quelle raison, les jeunes gens sont assez niais pour admirer ses... Mais comment appeler ça ? Il méprise tout ce qui relève des convenances !

— Ne t'inquiète pas, le rassura Eppy. Leur admiration n'est plus ce qu'elle était... d'ailleurs, elle n'était pas si immense. Maintenant que c'est un fugitif, personne ne lui proposera de quoi se nourrir ou se loger... et encore moins son amitié ! À mon avis, ce regrettable drame s'est produit à un excellent moment. Des jeunes gens convenables auront compris à leurs dépens où mènent les mauvaises fréquentations. Le simple fait d'envisager d'aider cette brute serait un suicide social ! conclut-elle en se tournant vers Claudine.

Celle-ci voulut répondre quelque chose de cinglant, parler de procès équitable et de présomption d'innocence, mais aucune phrase cohérente ne lui vint à l'esprit.

— Je parie qu'il va quitter le pays, s'empressa de dire Wallace en évitant de regarder sa femme, craignant sans doute qu'elle ne prenne la parole. Après ce qu'il a fait, il ne reste pas grand-chose pour lui en Angleterre... Il n'avait que sa réputation, et celle-ci est désormais ruinée, ainsi qu'elle le mérite. Il est vrai qu'elle était essentiellement construite sur du vent !

Cette fois, Claudine ne prit pas le temps de réfléchir.

— Elle est construite sur une grande œuvre de poésie, dit-elle d'un ton vif. Il est très lu, alors que son œuvre est tout entière ancrée dans les vallées galloises, les collines et les rivages, l'histoire de sa région natale. Même ceux qui n'ont pas d'ancêtres gallois y trouvent une familiarité, les passions et les rêves de tout un chacun. Loin de ces paysages, cet homme mourrait... Où irait-il ? Il serait partout et toujours un étranger.

— Dans ce cas, il aurait mieux fait de mener une vie décente, au lieu de s'enivrer et de passer d'une femme à une autre ! rétorqua Wallace d'un ton sec.

Son mari voulait la faire taire, elle le savait.

— Passer d'une femme à l'autre est peut-être immoral, mais tant que les femmes sont d'accord, ce n'est en rien un crime, argua Claudine. Et s'enivrer est un vice que partage la moitié des hommes à Londres à un moment donné de leur vie. Du reste, il en va de même à Paris, à Rome ou ailleurs !

— Pourquoi le défendez-vous ? s'étonna Verena. Vous avez pourtant vu ce qu'il a fait à cette pauvre fille. Elle n'avait peut-être pas de... vertu, mais elle ne méritait pas ça ! Je croyais que votre travail avec les œuvres de charité consistait à protéger les femmes comme elle, au moins de la maladie et des agressions.

— En effet, confirma Claudine, les joues en feu. Et je ne le défends pas. S'il lui a fait ça volontairement, sa place est en prison. Mais nous ne...

Wallace perdit patience. Ses yeux lançant des flammes, il se tourna vers sa femme.

— Il n'y a pas de « mais », Claudine ! dit-il, les mâchoires crispées. Ces jeunes gens respectables que nous connaissons tous depuis des années l'ont vu s'en prendre à cette fille et ont fait de leur mieux pour le retenir. Les faits sont indiscutables.

— Tous les trois ? rétorqua-t-elle avec imprudence, sachant pertinemment qu'elle le paierait plus tard. Ils sont tous plus jeunes que lui, et plus sobres, et ils n'ont pas pu le retenir ? Cet homme doit être doté d'une force surhumaine... Quand ils le trouveront, j'espère que les policiers s'y mettront au moins à six, sans quoi l'un d'eux pourrait finir comme la pauvre Winnie Briggs !

— Qui est Winnie Briggs ? s'enquit Morton Crostwick d'un air benêt.

— La fille que Tregarron a tuée ! répondit Eppy.

— La fille que Tregarron a agressée avec la fureur d'un ivrogne ! corrigea Lambert Foxley en jetant un regard courroucé à Claudine. Sans doute ne devrait-on pas préjuger de ce que décidera le jury en tirant des conclusions hâtives... Même si, personnellement, je ne vois pas d'alternative. Plus vite la question sera réglée, mieux ce sera pour nous tous. Si j'en touche un mot aux autorités concernées, peut-être éviterons-nous d'avoir à témoigner au tribunal... S'il apparaît évident que nous sommes tous d'accord sur les faits, une déclaration sur l'honneur devrait suffire.

— Ce serait la meilleure solution, approuva Morton Crostwick.

Occupez-vous-en.

La sonnerie retentit, annonçant la fin de l'entracte. Sans autre commentaire, sinon quelques formules banales sur le plaisir qu'ils avaient eu à se croiser, ils retournèrent dans leurs loges.

Le reste de la soirée échappa à Claudine. Elle réfléchissait désespérément au moyen d'empêcher Lambert Foxley de mettre fin à la recherche de la vérité. Squeaky Robinson lui avait refusé son aide. Que pouvait-elle faire toute seule ? Il lui était impossible de retrouver Dai Tregarron pour l'avertir. Tout comme de se rendre dans les endroits où Squeaky aurait pu aller ou d'interroger les gens qu'il connaissait. En revanche, elle pourrait demander aux femmes qui passaient à la clinique si elles savaient quelque chose à propos de Cecil Crostwick et de Creighton Foxley. Ernest Halversgate ne valait sans doute pas le coup de se renseigner. Il était plus spectateur qu'il ne participait aux aspects les plus délurés de l'existence. Toutefois, une telle perspective lui répugnait. Questionner des femmes mal en point venues réclamer de l'aide reviendrait à leur imposer une pression injuste, seulement elle ne voyait pas d'autre solution.

Et peut-être apprendrait-elle quelque chose sur Winnie Briggs qui se révélerait utile, même si ce n'était rien de plus qu'une ancienne connaissance. Tout ce qui laisserait la question ouverte vaudrait la peine.

Maudit soit Squeaky Robinson et son obstination !

Et si elle tentait sa chance une dernière fois ? Si elle retournait le voir en ayant des idées précises, peut-être se laisserait-il persuader !

— Non, dit Squeaky avant même que Claudine ait fini de parler.

Il baissa les yeux sur les livres de comptes étalés sur son bureau.

— Il nous faudrait plus d'argent pour les fournitures... les fournitures médicales.

— Nous avons tout ce qu'il nous faut. Du moins jusqu'à la mi-janvier.

— Pas si nous recevons des patientes en grand nombre, et puis les gens font trop de dépenses et se ruinent pour Noël, s'entêta-t-il. Et ensuite, que ferez-vous ?

— Eh bien, je chercherai de l'argent ! répondit Claudine, agacée. Comme je le fais toujours.

— Parfait. Alors, faites-le.

— D'ici là, Dai Tregarron pourrait croupir au fond d'une prison en attendant d'être pendu !

Toujours franc lorsqu'il le décidait, Squeaky posa sur elle un long regard glacial et lui parla sans détour.

— On est à la mi-décembre. Noël est dans une semaine. Les policiers ne l'ont pas encore attrapé. Avant de le pendre, ils devront le juger et lui accorder un délai de grâce réglementaire de trois semaines. Vous êtes bonne en calcul, non ? Ce qui fait donc au minimum plus d'un mois. Il nous faut plus d'argent.

— Non, on n'en a pas besoin !

— Tout le monde a besoin de plus d'argent, observa-t-il non sans justesse.

— C'est votre dernier mot ?

Claudine sentit le désespoir s'élever tel un nuage noir et envahir le ciel. La seule fois où cela lui était déjà arrivé, Squeaky avait dû la sauver. Un souvenir si humiliant qu'elle s'interdisait d'y repenser.

— Oui, répondit-il d'une voix atone.

Claudine se sentait ridicule, comme si elle allait se mettre à pleurer. Elle qui avait été persuadée qu'il l'aiderait... Elle déglutit, péniblement, en ayant l'impression d'être cernée de toutes parts par la solitude, que ce soit dans le monde, chez elle ou même ici. Qu'une femme de son âge et de sa condition ne trouve de réelle amitié que dans une clinique réservée aux filles de la rue était absurde, pour ne pas dire pathétique !

— Je vais donc devoir me débrouiller de mon côté, dit-elle le plus dignement possible.

Sur ces mots, elle sortit du bureau en laissant Squeaky assis là, la plume à la main, le regard rempli de perplexité et de frustration.

Arrivée au bout de Portpool Lane, Claudine prit vers le sud dans Leather Lane, marchant sans but d'un pas décidé tant elle était en colère. Elle avait peur d'entreprendre des démarches toute seule, mais plus encore que celles-ci se soldent par un échec.

Elle se dit soudain qu'elle était stupide. Elle ne savait quasiment rien de Dai Tregarron, sinon qu'il avait dans son cerveau la vision d'un poète et la musique des mots. Il était très possible qu'il soit coupable, qu'il ait frappé Winnie Briggs et lui ait porté le coup qui l'avait tuée, du moins aux yeux de la loi. Et même s'il n'en avait pas eu l'intention, un tel acte était brutal, répréhensible, et le résultat prévisible.

Comment un homme pouvait-il avoir en lui des contradictions d'une violence aussi épouvantable ?

Pourquoi perdait-elle son temps ? Car ce n'était qu'une perte de temps. Squeaky n'avait fait que dire la vérité en lui rappelant qu'elle ferait mieux de l'utiliser à trouver de l'argent pour la clinique. Il n'avait pas compris que, si elle agissait ainsi, c'était en grande partie pour défier Wallace, et tous ceux qui étaient comme lui. Savait-elle au moins pourquoi ? Oui, elle le savait. Dai Tregarron l'avait appelée Olwen, lui avait parlé comme si elle était capable d'échapper à la banalité, et non comme à une femme quelconque d'âge mûr que tout le monde pensait dépourvue d'imagination et plus encore de passion. Outre qu'il avait deviné qui elle avait envie d'être, il avait donné vie à ses rêves l'espace d'un instant.

Des doigts puissants se refermèrent sur son bras. Claudine poussa un petit cri affolé en sentant la force de l'étreinte la figer sur place. Elle avança sa main libre pour se dégager, mais les doigts la serraient comme un étau. En jetant un coup d'œil dans la rue grise pour chercher de l'aide, elle ne vit que des voitures qui passaient et des gens qui marchaient à pas pressés, le col remonté.

— Qu'est-ce qui vous arrive ? hurla Squeaky.

Il dut la lâcher et reculer juste au moment où elle avançait sa main, si bien que Claudine trébucha dans son élan et ne rencontra que le vide.

— Vous m'avez pris pour qui ?

Elle était furieuse, et atrocement gênée. Un homme en redingote et chapeau haut de forme la dévisagea, puis s'écarta en vitesse comme s'il craignait qu'elle ne s'en prenne aussi à lui.

— Pourquoi ne m'avez-vous pas appelée ? cria-t-elle à Squeaky.

— Je l'ai fait ! Je vous ai appelée, mais vous étiez tellement perdue dans vos rêveries que vous ne m'avez pas entendu ! Et vous marchiez comme si vous alliez vous mettre à courir d'une minute à l'autre... Je n'allais quand même pas vous courser jusqu'au bout de la rue !

— Parlez moins fort ! grommela Claudine. Vous nous donnez en spectacle !

— Moi ? s'exclama Squeaky d'un air éberlué. Je vous ai juste touché le bras ! C'est vous qui galopez comme si vous aviez le diable à vos trousses et qui m'attaquez en me criant dessus comme une...

— Vous m'avez suivie, lui rappela-t-elle. Que voulez-vous ?

J'imagine que vous avez mieux à faire que de me faire à moitié mourir de peur...

— Si vous mourez à moitié de peur parce que je vous parle dans la rue en plein jour, comment ferez-vous pour retrouver Tregarron et prouver qu'il n'est pour rien dans la mort de cette pauvre fille ? Vous croiserez pire que moi dans le premier bordel où vous mettrez les pieds !

Claudine le toisa de haut en bas – du visage cadavérique sous le chapeau tordu aux jambes squelettiques dans le pantalon rayé et aux bottines ressemelées.

— Vous voulez quoi, Mr. Robinson ? demanda-t-elle d'un ton glacial.

— Vous aider à trouver Tregarron et l'assassin de cette fille, pauvre toquée ! répondit-il sans aucun respect. Vous n'avez même pas idée de ce que vous faites !

Claudine demeura immobile et le dévisagea. Elle voulait lui rabattre le caquet pour son impertinence. Et en même temps, elle se sentait abasourdie de gratitude.

— Merci, dit-elle en acceptant.

Elle faillit ajouter un mot sur ses manières déplorables, puis se ravisa.

— Peut-être ferais-je mieux de vous raconter en détail ce que je sais...

— Oui, vous feriez mieux. Non que ça changera quoi que ce soit... On ne peut rien faire du tout.

— Mais alors, pourquoi êtes-vous là ?

— Parce que j'ai le souvenir que la dernière fois que vous avez voulu mener une enquête, vous avez failli vous tuer.

Claudine garda le silence. Elle n'avait rien à répondre. Elle préféra l'interroger sur ce qu'il comptait faire.

— Chercher cet abruti de Tregarron, déclara-t-il. Découvrir ce qu'il dit s'être passé, et ensuite lui conseiller de quitter Londres au plus vite. D'aller se cacher à Glasgow ou là où personne n'ira le chercher. Voir ce que je peux apprendre de plus sur la fille, cette Winnie Briggs. Quant à vous, vous devriez vous renseigner sur les faits et gestes de ces trois godelureaux. Et tâchez de ne pas vous faire pincer comme la dernière fois !

Elle ne répondit pas à cela non plus. Réfléchissant déjà à la façon

dont elle allait procéder, elle se remit en marche.

Claudine commença son enquête sans tarder, bien que ce soit plus difficile qu'elle ne l'avait imaginé lorsqu'elle avait expliqué à Squeaky ce qu'elle pensait faire. Il fallait qu'elle trouve le moyen d'interroger des personnes au sujet des trois jeunes gens sans paraître importune ni laisser entendre qu'ils menaient une vie dissolue. Ce qui ne pouvait pas se faire de façon directe.

Elle écrivit quelques cartes de Noël – une coutume récente, mais qu'elle jugeait charmante. Puis elle sortit acheter des petits cadeaux qu'elle enverrait à ses amis et à ses rares connaissances. Elle choisit pour Wallace un livre relié en cuir sur l'histoire des guerres napoléoniennes. Et pendant tout ce temps, elle réfléchit à qui poser des questions très indiscretes afin d'en apprendre plus sur Cecil Crostwick, Creighton Foxley et, éventuellement, Ernest Halversgate. Après tout, ce garçon n'était peut-être pas aussi insipide et inoffensif qu'il en avait l'air.

Pour finir, elle ne trouva pas d'autre solution que d'inventer des mensonges. Et elle le fit sans sourciller. Si sa voix trahit le moindre scrupule ou si une ombre brouilla son regard, personne ne sembla s'en apercevoir.

Claudine avait déjà fait de son mieux à la clinique, et elle apprit peu de choses en parlant à un homme fortuné qui avait mené une vie de débauche dans sa jeunesse et qui se rachetait comme il pouvait en faisant don de sommes très généreuses à la clinique. Aborder ce sujet avec lui avait beau lui répugner, elle n'avait pas le choix. Elle mentit dans le seul but de lui épargner le dilemme moral douloureux auquel il aurait été confronté si elle lui avait raconté la vérité.

— Je suis désolée d'avoir à vous poser cette question, Mr. Davidson, dit-elle avec sérieux.

Ils étaient assis dans son bureau, une pièce très agréable où le soleil hivernal qui se faufilait par les fenêtres éclairait les coussins colorés sur le canapé en cuir.

— Mais je vous en prie, Mrs. Burroughs, dit-il aimablement. Noël est le moment idéal pour donner à ceux qui sont dans la misère.

— Il ne s'agit pas d'argent, s'empressa de préciser Claudine. Il se trouve que j'ai une amie dont le fils est devenu depuis peu très proche d'une bande de jeune gens, et, pour tout vous avouer, ses manières et

son caractère semblent avoir changé pour le pire. Je me demandais si vous pourriez me dire, en toute confiance, cela va de soi, si vous aviez entendu parler de ces trois jeunes gens. Je voudrais savoir si leur influence est aussi néfaste que le redoute mon amie, ou si elle cherche juste une excuse aux agissements de son fils.

Davidson fronça les sourcils.

— Malheureusement, si tel est son penchant, un jeune homme n'a besoin de personne pour se détourner du droit chemin, répondit-il d'un air contrit. Il me suffit de me rappeler celui que j'ai été... Qui sont ces jeunes gens ?

— Cecil Crostwick et Creighton Foxley. Et aussi Ernest Halversgate, mais je n'en suis pas certaine.

Il fit la moue.

— Des familles puissantes... J'ai eu vent de certaines rumeurs qui n'ont rien de très flatteur. Voulez-vous que je me renseigne ?

Claudine faillit répondre qu'elle ne le voulait pas si ce devait être pour lui une source d'embarras, mais elle ravala sa phrase.

— J'apprécierais beaucoup, dit-elle. Je ne vous le demanderais pas si l'affaire n'était des plus sérieuses.

— J'en suis persuadé, rétorqua-t-il avec un sourire placide.

Il parlait avec une extrême douceur, et une pointe d'humour brillait dans ses yeux.

Claudine sentit le rouge de la honte lui monter aux joues. Elle aimait bien Arthur Davidson. Il y avait chez cet homme une honnêteté qui faisait de lui la dernière personne qu'elle aurait voulu décevoir. Il était aimable et ne cherchait jamais des excuses.

— Merci, dit-elle d'un air grave. C'est... c'est très important pour moi.

Gênée de s'être impliquée aussi ouvertement, elle se leva.

— Serait-ce abuser de vous demander si je peux avoir la réponse avant que...

Incapable d'aller au bout de sa requête, elle en resta là.

— Ne vous en faites pas, Mrs. Burroughs, je comprends.

Davidson se leva à son tour.

Il ne comprenait rien du tout, seulement elle ne pouvait pas le lui dire. Et elle le regrettait, plus qu'elle ne l'aurait imaginé.

Tandis qu'elle attendait sa réponse, Claudine se rendit chez toutes

les personnes qui étaient ses amis au sens large du terme, mais qui en réalité l'ennuyaient profondément et qu'elle avait cessé de fréquenter depuis qu'elle travaillait à la clinique. Heureusement, Noël était le moment parfait pour renouer les amitiés et échanger quelques potins, quitte à offrir une petite boîte de chocolats ou de pâtes de fruits.

Se renseigner sur les prochaines soirées, ou apprendre qui courtisait qui et qui allait épouser qui, n'avait rien de difficile.

— Alphonsine Gifford est une jeune fille très sympathique, lui assura une de ses amies. Ma fille la voit souvent, quoique un peu moins, il est vrai, depuis que le jeune Halversgate lui fait la cour ! ajouta-t-elle avec un sourire plein d'indulgence. Ce ne sont que des prétextes comme en inventent les filles pour qu'elle puisse le voir plus souvent... Elles sont toutes prêtes à faire un petit mensonge innocent les unes pour les autres de temps en temps.

Et les détails continuèrent à s'enchaîner sur ce mode. Tout cela était banal, très compréhensible et absolument inutile. Néanmoins, Claudine se devait de tout essayer.

Vers la fin de l'après-midi du troisième jour, alors que Claudine était à la clinique et vérifiait le stock de fournitures, Squeaky Robinson la rejoignit dans la petite pièce où ils rangeaient les médicaments. Il entra et referma la porte. Elle se retourna en sursaut. Elle remarqua la lassitude sur son visage, et son regard, encore plus hagard que d'habitude, en proie à un mélange d'émotions.

— J'ai posé une tonne de questions, dit-il sans préambule. Je vous résume les choses telles qu'elles sont ? Je ne sais pas faire autrement.

Claudine posa la feuille et le crayon avec lesquels elle était en train d'établir une liste. Puis elle se redressa un peu pour se donner du courage. Allait-il lui annoncer que Dai Tregarron était coupable ?

— Oui, bien entendu, lui dit-elle. Je vous en prie.

— Tregarron boit comme un trou et plus qu'un poisson, suffisamment pour passer une moitié de sa vie à mariner comme un hareng. Il prend ses femmes où il les trouve, mais je ne peux pas vous répéter certaines des histoires qu'on m'a racontées. Vous tourneriez de l'œil, et je ne pourrais pas vous ramasser ! En effet, il connaissait Winnie Briggs. Il l'aimait bien et, d'après ce qu'on m'a dit, c'était réciproque. Même si elle était loin d'être la seule...

Il attendit que Claudine réagisse, la mettant au défi de le faire.

— C'est tout ? demanda-t-elle, un peu tremblante.

C'était plus ou moins ce à quoi elle s'attendait – elle s'y était même préparée. D'ailleurs, ça n'aurait pas dû la surprendre. C'était exactement ce qu'avait dit Wallace au sujet de Tregarron, sans parler des Foxley et des Crostwick.

— Non, évidemment que non, ce n'est pas tout ! s'agaça Squeaky. Je voulais juste être sûr que vous aviez compris ça. Je vous épargne les détails... C'est le genre de choses qui ne doivent pas venir aux oreilles d'une dame comme vous.

Claudine fut étonnée et, malgré elle, un peu inquiète qu'il cherche à la protéger. Elle avait écouté assez d'histoires de prostituées pour penser que peu de choses la choqueraient. Néanmoins, elle n'avait pas envie de les entendre à propos de Tregarron.

— Merci, dit-elle en réprimant un sourire pour ne pas vexer Squeaky.

Il enchaîna.

— Je n'ai pas encore découvert où se planque cet abruti, ce qui signifie que la police non plus. Il a dû fuir dans les collines... Cependant, je ne crois pas qu'il ait fait ce qu'on raconte. C'est un ivrogne, mais je n'ai trouvé personne pour affirmer que c'était un mauvais homme. Il se battrait si on le provoquait et il mettrait sûrement son adversaire K.O., à moins que celui-ci ne s'écroule d'abord. La chose est déjà arrivée... En revanche, personne ne l'a jamais vu frapper une femme. Les séduire et leur faire l'amour pour les jeter ensuite, ça oui ! Et quand je dis leur faire l'amour, c'est bien de ça qu'il s'agit. Il leur parle pendant des heures et des heures et leur fait la cour comme s'il tenait sincèrement à elles.

Squeaky haussa les épaules, le regard songeur.

— Peut-être qu'il tombait amoureux pour de bon... ou qu'il le croyait. Et chaque fois ! Dieu soit loué ! Une nouvelle fille tous les deux ou trois jours...

— Les trois jeunes gens affirment pourtant qu'il l'a frappée, lui fit remarquer Claudine.

— Vous êtes de quel côté ? s'indigna Squeaky.

Cette fois, elle fut obligée de sourire – un sourire doux-amer.

— Pardonnez-moi... Du côté de Mr. Tregarron, cela va de soi. Mais il semblerait que vous aussi.

— Je ne suis pas pour battre les femmes, sauf si elles le cherchent,

dit-il avec une sincère émotion. Mais s'il y a une chose que je déteste autant que le poison, ce sont les sales petits blancs-becs pleins aux as qui commettent un crime et qui ensuite accusent quelqu'un qui ne peut pas se défendre en jouant les vertueux et en s'en tirant sans la moindre égratignure !

— Que s'est-il passé, d'après vous ? demanda Claudine.

Elle se rendait compte tout à coup qu'elle avait pour lui un certain respect. En dépit de son passé très agité, cet homme avait un code moral, et il détestait ceux qui le transgressaient.

— Je pense que ces trois petites ordures s'amusaient avec la fille, et que, quand elle n'a pas voulu les satisfaire, l'un ou l'autre s'est mis en colère et l'a frappée. Et comme elle était malade, elle a mal encaissé le coup. Le type a dû croire qu'il l'avait tuée et, quand il a vu qu'elle était encore vivante, il a paniqué et l'a tuée pour de bon. Je crois que Tregarron a voulu le retenir, mais qu'ils s'y sont mis à trois pour achever la fille et que, ensuite, ils l'ont accusé lui. Ils viennent tous du même milieu, ils se serrent les coudes... Contre eux, le pauvre gars n'a aucune chance, et ils le savent !

C'était horrible, mais ça correspondait, exactement. Claudine revit la scène : Dai Tregarron penché au-dessus de Winnie, couverte de bleus et en sang, et sa raideur quand enfin il s'était relevé. Ses blessures n'étaient peut-être pas dues aux coups qu'avait donnés Winnie en cherchant à se défendre, mais à ceux que lui avaient assenés les trois autres alors qu'il tentait de la protéger.

— Comment le prouver ?

— Dieu seul le sait ! s'exclama Squeaky, l'air soudain abattu.

— Ils ont tous des traces de coups, reprit Claudine en continuant à réfléchir. Il faut qu'on le fasse constater avant que celles-ci n'aient disparu.

— À quoi bon ? Ils raconteront qu'ils se sont battus. Tregarron plaidera qu'il a voulu protéger la fille et ils affirmeront que ce sont eux qui l'ont défendue.

— Trois contre un ? Et ils n'ont pas eu le dessus ?

— Il a l'habitude des bagarres. Il n'en était pas à sa première, et il faudrait bien trois freluquets comme eux pour avoir le dessus ! C'est en tout cas ce que je pense.

— Pourquoi alors s'est-il penché sur la fille pour voir comment elle allait et aucun des trois autres ?

Squeaky esquissa un sourire.

— Bonne remarque ! Seulement, ça ne changera rien, vu que ce sont des gentlemen, qu'ils ont la société de leur côté et que, en plus, ils sont trois. Il n'empêche, ça pose des questions...

— Il faut trouver autre chose.

Claudine le dit comme si cela relevait de l'évidence.

— S'ils ont agressé Winnie, ce n'était sans doute pas la première fois qu'ils s'en prenaient à une prostituée. On en trouvera bien des preuves quelque part.

Squeaky haussa les sourcils.

— Parce que vous imaginez qu'on vous le racontera ? Mais de quel monde rêvez-vous ?

— De celui que nous connaissons vous et moi, quoique sous un angle un peu différent.

— J'apprécie le « un peu » ! rétorqua-t-il avec un sourire narquois qui lui tordit un coin de la bouche.

— D'accord, très différent, concéda Claudine. J'ai mené mon enquête de mon côté. Mais j'attends encore la réponse.

— J'irai me renseigner dans les endroits que je connais, dit-il d'un air sévère.

— Je reviendrai vous voir dès que j'aurai du nouveau... Si jamais vous apprenez quoi que ce soit, laissez-moi un message.

Squeaky acquiesça.

Claudine recommença le lendemain. Noël était dans moins d'une semaine, il n'y avait pas à tergiverser, quitte à s'imposer d'une façon qui lui aurait paru inconcevable en temps normal.

Elle s'arrangea pour être invitée à prendre le thé dans une grande maison où elle savait qu'Eppy Crostwick se rendrait également. Elle mit l'une des nouvelles robes d'après-midi que Wallace lui avait suggéré d'acheter – une robe qu'elle avait vue chez sa couturière et sur laquelle il n'avait fallu procéder qu'à de minimes ajustements pour qu'elle lui aille à la perfection. Les manches, ravissantes, amincissaient ses épaules un peu larges, et la couleur très chaude était extrêmement flatteuse.

Son arrivée suscita la surprise de plusieurs personnes présentes, qui ne parvinrent que très mal à le cacher, mais elle fut suffisamment bien accueillie pour ne pas se sentir mal à l'aise – même si cela ne l'aurait en rien dissuadée de rester. Arthur Davidson ne trouverait peut-être rien d'intéressant ; pire, il avait pu accepter de l'aider par simple politesse, sans avoir l'intention de lui révéler quoi que ce soit. Une éventualité que Claudine s'était jusqu'alors interdit d'envisager.

Elle se mêla très vite au flot des conversations. Les potins allaient bon train et elle les écouta avec d'autant plus d'intérêt qu'elle ne les avait pour la plupart jamais entendus. D'ordinaire, elle n'y prêtait aucune attention, toutefois on ne savait jamais ce qu'on risquait d'apprendre qui permettrait d'en savoir plus ou de mieux comprendre.

Près d'une heure s'écoula avant qu'elle trouve l'occasion de parler à Eppy tranquillement.

— Quel plaisir de vous voir ici... C'est très inattendu ! s'exclama celle-ci avec une curiosité non déguisée. J'imagine que ce n'est pas là que vous récolterez des dons pour votre clinique... Nous sommes tous trop investis dans les préparatifs de Noël, qui entraînent toujours des dépenses plus importantes qu'on ne le pensait !

C'était une façon assez grossière de l'informer qu'elle n'avait pas l'intention de contribuer au financement de l'établissement et qu'elle n'apprécierait pas de se retrouver en position d'être obligée de refuser.

Claudine répondit en souriant avec une bienveillance qu'elle était loin de ressentir.

— À vrai dire, nous nous en sortons très bien, je vous remercie. De nombreuses personnes ont pensé aux plus démunis et ont déjà donné. C'est un des bons côtés du véritable esprit de Noël, vous ne trouvez

pas ?

Le sourire d'Eppy se figea.

— Oui, naturellement. Et puis cela évite aux gens de redouter de vous croiser de peur que vous ne leur réclamiez ce qu'ils ne peuvent donner.

— Absolument, approuva Claudine. Je m'en voudrais d'embarrasser quelqu'un qui traverse... une phase délicate.

Le sourire d'Eppy se glaça. Quelques mètres plus loin, une femme vêtue d'une robe en soie qui avait dû coûter de quoi nourrir une famille une année entière leur sourit d'un air joyeux et passa près d'elles pour aller saluer quelqu'un qu'elle connaissait mieux.

Claudine se rappela la raison de sa présence et reprit la parole avec plus de cordialité.

— Vous avez parfaitement raison, dit-elle. Cette période de l'année est faite pour se réjouir des chances que nous avons, et en être reconnaissants. Il serait malvenu de bouder son plaisir ou de ne penser qu'aux événements tragiques... J'espère sincèrement qu'Oona Gifford ne va pas se sentir écrasée par ce qui est arrivé chez elle l'autre soir. Jusqu'à ce terrible instant, que rien n'aurait pu laisser prévoir ou empêcher, c'était une soirée on ne peut plus délicieuse !

Eppy parut étonnée, mais elle décida d'abonder dans son sens.

— Je suis sûre qu'elle oubliera d'ici quelque temps... surtout si nous cessons de le lui rappeler ! dit-elle en soutenant le regard de Claudine. Ce misérable finira bien par être arrêté tôt ou tard.

— Il pourrait avoir quitté le pays, observa Claudine, reprenant l'hypothèse évoquée l'autre soir au théâtre. Ce qui serait aussi bien pour nous tous.

Eppy la regarda sans comprendre.

— Cecil préférerait certainement ne pas être obligé d'aller témoigner au tribunal, précisa Claudine. Qui plus est, quand on a une vie aussi intéressante que doit l'être la sienne, se souvenir des choses est de plus en plus difficile à mesure que le temps passe... Et puis il y a d'autres soirées, d'autres occasions...

— Oui. Oui, bien sûr. Ce serait très désagréable. Mais je suis persuadée que Cecil s'en souviendra. Ce n'est pas tous les jours qu'on voit un... un fou furieux tuer une femme devant ses yeux !

Elle frissonna.

— Oh, ma chère, s'apitoya Claudine, c'est vraiment ce qui s'est

passé ? Pauvre Cecil...

— Mais oui ! s'exclama Eppy, semblant étonnée par sa lenteur d'esprit. Tregarron a amené cette femme et, quand elle a refusé de faire ce qu'il voulait, il l'a frappée. Et en pleine figure, a dit Cecil. Il était tellement horrifié qu'il n'a pas aussitôt réagi. Mais quand Tregarron lui a donné un deuxième coup, encore plus violent, mon fils s'est interposé et lui a dit en face que, s'il recommençait, il se verrait dans l'obligation de le frapper.

— Heureusement qu'il était là ! s'exclama Claudine. Mais qu'ont fait les autres ? Ils devaient être aussi atterrés que lui.

— Oh, oui... Cecil a dit que Creighton Foxley avait fait quelque chose d'insensé. Il a voulu écarter ce misérable, mais il était hors de lui et, en plus, complètement ivre ! Ils ont dû s'interposer tous les deux – je veux dire, tous les trois – pour le maîtriser. Mais la pauvre fille était déjà par terre, inconsciente... Ce doit être à ce moment-là que vous êtes arrivée. À propos, pourquoi étiez-vous allée plus tôt sur la terrasse ?

Elle fixa Claudine d'un œil intrigué.

— Pour respirer un peu. D'ailleurs, c'est une terrasse très agréable.

Sa réponse n'était pas très éloignée de la vérité. Il n'était pas nécessaire qu'elle précise que les conversations l'avaient ennuyée en lui donnant l'impression d'être cernée par une trivialité détestable. C'eût été d'une grossièreté inutile. Peut-être que d'autres personnes avaient éprouvé le même sentiment, mais qu'elles étaient plus habiles à le dissimuler.

— Et ensuite, vous avez dû arriver quelques minutes après... après le drame, résuma Eppy. Cecil devait être en train d'essayer de ranimer la fille.

— Parce que c'est ce qu'il a fait ? Pauvre Cecil, voir qu'elle ne bougeait pas a dû être pour lui un choc !

— Un choc épouvantable. Je ne comprends pas comment vous pouvez supposer qu'il risque d'oublier cette histoire en quelques jours... ou même quelques semaines !

— Pardonnez-moi, je n'avais pas réalisé, mentit Claudine. En effet, j'ai dû arriver quelques instants plus tard. Toujours est-il que le témoignage de votre fils devrait suffire à éliminer toute possibilité de défense pour Tregarron.

— C'est certain !

— Je suppose que Creighton et Ernest diront la même chose. Ils seront là tous les trois pour se soutenir... je veux dire, dans cette détresse.

— Oui, sans doute. N'est-ce pas ce que vous feriez à leur place ? N'est-ce pas ce que vous devriez faire ?

— Si, répondit sobrement Claudine.

Elle reprit sa respiration. L'air se bloqua dans sa gorge et manqua l'étouffer lorsqu'elle comprit que ce que venait de décrire Eppy ne correspondait pas du tout à ce qu'elle-même avait vu.

— Naturellement, ajouta-t-elle après s'être ressaisie.

Le lendemain, Claudine se mit en quête d'autres preuves. Elle ne connaissait pas bien Alphonsine Gifford. Les rares fois où elle l'avait rencontrée, elle n'en avait pas moins trouvé la jeune fille très sympathique, et d'une indépendance d'esprit dans plusieurs domaines qui attestait d'un certain courage et d'une réelle intelligence. Elle décida d'aller lui rendre visite pour la féliciter de ses prochaines fiançailles avec Ernest Halversgate.

Elles étaient installées dans le petit salon – la pièce où on recevait ce qu'on appelait « les visites du matin », bien que s'y tiennent également celles de l'après-midi. Un grand feu de bois flambait, malgré la douceur de la température toujours aussi inhabituelle. Le manteau de la cheminée était décoré de guirlandes, tout comme la plupart des portes et des fenêtres. L'atmosphère était des plus accueillantes. Il fallait faire un réel effort pour se rappeler qu'un drame s'était déroulé une semaine plus tôt dans cette maison.

Alphonsine portait une robe bordeaux qui lui seyait particulièrement au teint. Cette couleur, que Claudine aurait jugé d'emblée trop écrasante, semblait sur elle parfaitement naturelle.

— Je vous remercie, répondit Alphonsine avec modestie lorsque Claudine la félicita à propos de ses prochaines fiançailles. Je suis sûre que je serai très heureuse.

Elle baissa les yeux sur ses mains pour éviter son regard.

D'un seul coup, Claudine crut se revoir trente ans en arrière, assise comme elle en train de recevoir les félicitations d'une femme bien intentionnée après l'annonce de ses fiançailles. Ce que cette dame avait insinué, c'était qu'une fille aussi quelconque que Claudine avait une chance folle d'avoir été demandée en mariage par un homme

aussi convenable et prometteur que Wallace – sous-entendu, un homme rassurant, à l'aise et respectable. Et à dire vrai, elle-même s'était occupée de centaines de femmes qui auraient tout donné pour être à sa place. Avoir un toit, manger à sa faim, ne pas souffrir du froid et porter de beaux vêtements étaient un rêve qu'elles n'osaient même pas concevoir.

Comme la pauvre Winnie Briggs.

À cette pensée, Claudine se rappela pourquoi elle était venue, et que ce n'était nullement pour le thé délicieux, les gâteaux, les tartelettes et les fruits confits disposés sur la table.

— J'espère que vous le serez, dit-elle. Il est vrai qu'une grande partie du bonheur dépend de ce qu'on en fait... Mais je crois que vous êtes courageuse. Vous embrasserez la vie à pleins bras. Sans attendre qu'elle se montre toujours tendre avec vous, ni même juste.

Alphonsine redressa vivement la tête et la regarda dans les yeux.

— Que... que voulez-vous dire ? Et ne me répondez pas que vous ne voulez rien dire... Je vous connais suffisamment, Mrs. Burroughs ! Vous n'êtes pas de ces personnes qui vont d'une soirée à l'autre, font des dons charitables de temps en temps et disent des choses qu'elles ne pensent pas ! Vous travaillez bien à la clinique de Portpool Lane ?

Claudine fut étonnée.

— Oui. C'est très important pour moi. Pourquoi me posez-vous la question ?

— Voyez-vous là-bas des femmes comme celle qui est morte chez nous l'autre soir ?

— Oui. Absolument. Nous parvenons à sauver la plupart d'entre elles, tout au moins à leur apporter un peu de réconfort. Mais je suis persuadée que Mr. Halversgate a fait tout ce qu'il a pu pour la sauver.

Alphonsine baissa de nouveau les yeux.

— Oui. C'était... affreux.

Brusquement, elle posa un regard inquiet sur Claudine.

— Devra-t-il témoigner au tribunal, s'ils retrouvent Mr. Tregarron ? Vous pensez qu'ils vont l'arrêter ? Si... s'il est reconnu coupable, ils le pendront, n'est-ce pas ?

Malgré le feu et le thé brûlant, Claudine réprima un frisson glacé. Elle repensa à ce qu'avait déclaré Lambert Foxley sur le fait qu'il veillerait à ce que les jeunes gens n'aient pas à se présenter au tribunal, et éviter ainsi qu'un avocat de la défense puisse les

interroger. Ils ne seraient pas confondus dans leurs mensonges. Apparemment, Alphonsine n'en savait rien. Dans le cas contraire, comment aurait-elle pu rester sur ce canapé en sachant qu'on risquait de pendre un homme pour un crime dont il était innocent ? La jeune fille ne dormirait plus jamais en paix, ne se sentirait plus jamais libre de rêver... sinon pour faire des cauchemars ! Que représentait Noël lorsqu'on se sentait coupable ? Car elle serait coupable, de lâcheté et d'indifférence. Il fallait au moins que Claudine tente sa chance.

— Oui, répondit-elle d'une voix ferme. On le pendra si on parvient à établir qu'il l'a frappée et que son geste était délibéré. Mais Mr. Halversgate était présent. Il doit savoir ce qui s'est passé et pourra en témoigner.

Alphonsine la regarda fixement.

— Oui... Oui, il le fera. Mais... il n'était pas tout seul. Cecil Crostwick et Creighton Foxley étaient là aussi. Peut-être que le témoignage de l'un ou l'autre d'entre eux suffira... Vous ne pensez pas ?

— Non, je pense malheureusement que ça ne suffira pas.

Claudine n'éprouva aucun scrupule à lui mentir.

— Si vous étiez chargée de défendre Mr. Tregarron, ne voudriez-vous pas leur poser la question à tous les trois pour vérifier que leurs récits concordent ?

— Si, sans doute.

Alphonsine esquissa un pauvre sourire.

— Vous croyez que c'est ce qui va se passer ? Si on arrête Mr. Tregarron, bien sûr.

Claudine réfléchit une seconde.

— Ne se trouvaient-ils pas à des endroits différents ? Par conséquent, n'ont-ils pas vu les choses un peu différemment ?

Malgré la faible lueur des lampes à huile, Alphonsine était d'une extrême pâleur.

— Je... Oui, certainement. Je n'y avais pas réfléchi.

— À mon avis, il serait préférable que vous n'en parliez pas à Mr. Halversgate. S'il doit aller témoigner, il vaudrait mieux qu'il ait l'air le plus naturel possible. Mais ce ne sera peut-être pas nécessaire.

Le visage d'Alphonsine exprima diverses émotions tour à tour : le soulagement, la déception, puis la désolation.

— Oui, vous avez raison, convint-elle. Peut-être qu'on ne le

retrouvera jamais et que nous n'aurons rien à raconter du tout.

Claudine n'aimait vraiment pas ce qu'elle s'apprêtait à faire. À la seconde où elle souleva le heurtoir en cuivre sur la porte, elle se mit à trembler – mais elle ne pouvait pas se permettre d'attendre plus longtemps. Si Arthur Davidson préférait ne pas donner suite à sa requête, mieux valait en avoir le cœur net plutôt que d'espérer une information qui ne viendrait jamais. Elle avait conscience que son intervention risquait de le dissuader dorénavant de contribuer au financement de la clinique. Le coup serait sévère. Il avait été un donateur d'une extrême générosité.

Le majordome lui ouvrit et la reconnut immédiatement. Quelques minutes plus tard, elle se retrouva dans le salon où flambait un bon feu, Arthur Davidson déjà debout et prêt à la recevoir. Jusqu'à présent, elle l'avait toujours rencontré à la clinique ou chez lui dans son bureau. Cependant, elle n'eut pas le temps d'apprécier les vitrines de la bibliothèque ni le mobilier dépareillé, signe qu'il privilégiait le confort à l'apparence. Elle se demanda à quoi ressemblait sa femme. Il n'en parlait jamais.

Claudine se força à aller droit au but.

— Veuillez m'excuser d'insister mais... Avez-vous appris quelque chose sur les trois jeunes gens dont je vous ai parlé l'autre jour ? Je crains que l'affaire ne soit devenue urgente. Ils cherchent à éviter d'aller témoigner.

Une tristesse assombrit le regard d'Arthur Davidson.

— Ça ne me surprend pas. Halversgate, comme vous le pensiez, est plus un suiveur qu'un meneur. Pour ce qui est de Crostwick et de Foxley, c'est une tout autre histoire... Dans la bonne société, ils passent simplement pour être un brin audacieux. Mais en privé, ils s'adonnent à la boisson dans des endroits très louches, ce qui souvent dégénère en violence. J'aimerais pouvoir vous dire autre chose.

Un sourire amusé effleura ses lèvres.

— Je conseillerais à votre amie, si elle existe, de recommander avec la plus grande fermeté à son fils de ne pas les fréquenter. Ils ne se feront sans doute jamais prendre, mais leur influence est pernicieuse.

Claudine se sentit rougir. Manifestement, elle était plus transparente qu'elle ne l'avait cru.

— Merci, dit-elle, mal à l'aise.

Elle ne pouvait pas lui révéler la véritable raison de sa requête, mais elle se dispensa d'inventer de nouveaux faux prétextes. Et bien qu'elle aurait aimé s'attarder encore un peu, elle se sentait trop gênée pour profiter de son hospitalité. Après lui avoir souhaité un joyeux Noël, elle s'excusa et s'en alla.

Ce fut alors qu'elle repartait dans sa voiture qu'elle s'étonna que les amies d'Alphonsine aient à raconter des mensonges, aussi banals soient-ils, pour qu'elle puisse passer plus de temps avec un garçon aussi ennuyeux que semblait l'être Ernest Halversgate. Il s'agissait en grande part d'une union de convenance, de sorte que les rencontres mondaines ordinaires suffisaient. Il y avait là quelque chose d'incongru.

Le lendemain matin, Claudine rapporta ce qu'elle avait appris à Squeaky Robinson. Ils étaient dans son bureau, la porte fermée. Le reste de la clinique s'affairait à préparer Noël – s'efforçant d'apporter autant de joie que possible à celles qui n'avaient nulle part où aller, ou dont l'état de santé les rendait incapables de se prendre elles-mêmes en charge.

Le résumé qu'elle fit à Squeaky l'impressionna, même s'il s'appliqua à ne rien en montrer.

— Bien, dit-il, un brin sentencieux. C'est un début. Halversgate est donc un suiveur.

— Apparemment. Mais ce n'est qu'une information, ça ne constitue pas une preuve.

— Oui, je sais ! se vexa Squeaky. Toutefois, ne la sous-estimez pas... Ça vous donnera un argument à lui faire valoir.

— Moi ? s'étonna Claudine. Comment cela ?

Il la regarda en plissant les yeux.

— Il ne sait pas que vous n'avez aucune preuve. Mais vous en trouverez bien une... Ni vous ni moi ne découvrirons grand-chose sur la pauvre Winnie Briggs. Elle n'était pas différente de milliers d'autres filles, sauf qu'elle n'a pas eu de chance... Et pour l'instant, je n'ai rien appris sur Tregarron, à part des tas d'histoires qui, d'après moi, sont pour la plupart des fables. Le seul point positif, c'est que, si je n'arrive pas à le retrouver, la police non plus. Mais il suffit d'un salopard mal luné pour qu'on le coince ! Aussi vous feriez mieux de vous y mettre, parce que je ne peux quand même pas aller secouer les puces à ce

Claudine ne trouva pas la démarche facile, et ce qui lui répugnait n'était pas tant de mentir que d'impliquer quelqu'un et que d'autres le sachent. Le tact élémentaire qu'il fallait pour parler des choses insignifiantes était un talent social que chacun était censé posséder. Or la tromperie lui était difficile parce que c'était avant tout de la malhonnêteté, ce qu'elle méprisait. Les échanges en société étaient comme une toile d'araignée tissée de petites flatteries et de compromis qui les piègeaient tous. C'était une des raisons pour lesquelles elle hésitait. Elle avait l'impression de trahir l'un des rares principes qu'elle s'était fixés dans la vie.

Néanmoins, il fallait qu'elle parle franchement à Ernest Halversgate, aussi lui dirait-elle quelque chose qu'elle savait ne pas être vrai, quitte à faire amende honorable par la suite.

Prétextant avoir rendez-vous avec Tolly Halversgate, elle rejoignit Ernest dans le grand patio, que prolongeait une terrasse entourée d'une balustrade ouvragée donnant l'illusion que la pelouse était plus grande qu'elle ne l'était en réalité. Un dispositif ingénieux, devant lequel Claudine ne manqua pas d'exprimer son admiration.

— Je vous remercie, dit Ernest, l'air un peu crispé. C'est mon grand-père qui l'a installée. Avant, l'endroit était assez banal. Je regrette infiniment que maman ne soit pas là, Mrs. Burroughs. Elle ne sera pas de retour avant une demi-heure.

Le jeune homme se montrait très poli et, à l'instant, très embarrassé.

Claudine lui sourit.

— C'est ma faute. J'ai dû me tromper en notant l'heure... ou confondre avec un autre jour ! Si j'écrivais mieux au lieu de griffonner à la va-vite, j'éviterai de déranger les gens ! C'est à moi de vous faire des excuses...

— Pas du tout, fit-il machinalement.

— Vous êtes très aimable.

Elle regarda la pelouse derrière les fenêtres et l'allée incurvée qui semblait mener vers de lointains espaces, alors qu'elle devait revenir en boucle sur elle-même.

— On dirait que le vent est tombé... En tout cas, il ne pleut pas ! Auriez-vous la gentillesse de me montrer le jardin ? Je le trouve d'un

charme remarquable et des plus plaisants.

Il eût été difficile à Ernest de refuser.

— Bien entendu, répondit-il, sans aucun enthousiasme.

Son corps était tendu, et ses mains d'une raideur étrange quand il s'avança pour ouvrir la porte-fenêtre.

Alors qu'ils traversaient la terrasse et descendaient les marches, Claudine aborda le vif du sujet.

— J'ai récemment passé un moment délicieux avec Alphonsine Gifford. Elle m'a parlé de vos prochaines fiançailles... Permettez-moi de vous présenter mes félicitations ! C'est une jeune femme adorable à tous les points de vue.

— Merci.

L'ombre d'un sourire adoucit les traits de son visage, mais il s'abstint de tourner la tête ou de la regarder dans les yeux.

— Ce sera bien d'avoir quelqu'un auprès de vous pour vous soutenir si jamais cette lamentable affaire concernant Tregarron va devant la justice... Devoir témoigner d'un incident aussi bouleversant ne saurait être agréable.

Ernest s'immobilisa à la lisière de la pelouse.

— Je ne pense pas que j'aurais à le faire. Les preuves ne sont-elles pas assez éloquentes ? En réalité, je... je n'ai rien fait.

— Raison de plus pour témoigner, assura Claudine. Vous aurez eu une vision claire de ce qui s'est passé, et la tête froide, si je puis dire. Vous m'avez semblé être un peu plus... sobre que vos camarades.

Il retint sa respiration. Claudine réalisa qu'il avait peut-être oublié qu'elle était arrivée juste après l'incident, alors que Tregarron essayait encore de ranimer Winnie et que les trois jeunes gens se tenaient à côté.

Elle attendit qu'il poursuive. Un silence s'étira, aussi lourd qu'embarrassant.

Ernest faillit prendre la parole, puis changea d'avis.

Claudine avait conscience que c'était difficile pour lui, mais elle ne pouvait pas se permettre de briser le silence ni de changer de sujet comme elle l'aurait fait en temps normal.

— Tout ça a été... ridicule et désagréable, finit par dire Ernest. Tregarron n'aurait jamais dû être invité. C'est un marginal... un être affligeant ! Creighton ne pouvait pas se douter qu'il se comporterait de cette manière, sans quoi il n'aurait pas eu affaire avec lui.

— C'est Creighton Foxley qui l'a invité, pas Cecil ?

Claudine feignit la surprise dans l'espoir de lui arracher une réaction.

— Eh bien... Je...

Il se tut, l'air malheureux.

— Vous êtes d'une grande loyauté.

Ce n'était pas un compliment. Sa voix exprima une part du mépris que lui inspirait son indifférence face à la tragédie qu'était la mort d'une jeune femme, et au fait que ni lui ni ses amis n'avaient rien tenté pour l'empêcher.

Ernest devint tout rouge.

— Oui, Mrs. Burroughs, je le suis. Et je n'ai pas l'intention de parler de cette histoire, à moins d'y être obligé. Mais, si on me le demande, il va de soi que je témoignerai contre Tregarron. Je suis furieux qu'on ait laissé entrer cet homme, et d'autant plus dans la maison de Miss Gifford ! Une fois que nous serons mariés, je veillerai à ce qu'une telle chose ne se reproduise pas.

— Je comprends, dit Claudine, le cœur serré en imaginant la longue vie de protection farouche qui s'étendait devant Alphonsine.

Était-ce ce qu'elle voulait ? Ou ce à quoi elle pensait sage de se résigner ? Peut-être des facettes d'Ernest Halversgate lui avaient-elles échappé.

— Je suis sûre que vous retrouver dans un tribunal et raconter publiquement comment les choses se sont passées vous sera pénible, poursuivit-elle, avec une aménité surjouée. Pour qui ne le serait-ce pas ? Mais comme vous êtes avant tout un homme d'honneur, vous le ferez. Je suis vraiment navrée de ce qui s'est passé.

Ernest parvint à esquisser un vague sourire, mais il ne trouva pas quoi répondre et préféra changer de sujet. Il avança de quelques pas et lui montra un magnifique buisson de houx aux baies d'un rouge éclatant.

— Splendide ! s'émerveilla Claudine en toute sincérité. Le houx est très précieux. Il donne de la couleur, une forme et de l'intérêt à un jardin en cette saison où il y a si peu d'autres choses.

Ils continuèrent à parler de tout et de rien en faisant le tour du jardin, qui n'était pas aussi vaste que le laissait croire l'illusion d'optique.

Ils arrivèrent devant la porte-fenêtre du salon. Tolly Halversgate se

tenait derrière la vitre, s'efforçant non sans mal de maîtriser sa contrariété.

— Je suis désolée, dit-elle d'un ton circonspect. Moi qui pensais avoir été claire en ce qui concerne mes dispositions, j'ai dû faire preuve de négligence... J'espère qu'Ernest s'est occupé de vous.

Ce n'était pas une question, encore moins de l'inquiétude, plutôt un reproche. Tolly se tourna vers son fils, l'air préoccupé. Il soutint son regard une seconde, puis détourna les yeux.

— Il a été charmant, dit Claudine avec entrain, comme si elle était sa mère et prenait sa défense. Quel jardin ravissant vous avez là ! Il fait si doux qu'Ernest a eu la gentillesse de m'en faire découvrir tous les aspects. Son grand-père avait semble-t-il un don, qui, je l'avoue, force mon admiration.

Tolly haussa un sourcil incrédule.

— J'ignorais que vous vous intéressiez aux jardins...

— Tout ce qui crée de la beauté est intéressant, rétorqua Claudine.

— Prendrez-vous du thé ?

Sans attendre sa réponse, Tolly se tourna vers son fils.

— Merci, Ernest. Sens-toi libre de nous laisser et de retourner à tes occupations. Je suis certaine que Mrs. Burroughs voudra bien t'excuser... Je te sais gré de ta courtoisie.

— Merci pour votre compagnie et votre conversation, Mr. Halversgate ! renchérit aimablement Claudine.

— Le plaisir était pour moi.

Il la salua avec une raideur un peu vieux jeu pour un si jeune homme. Puis, sans ajouter un mot, il sortit de la pièce.

— Quel garçon sensible et sympathique ! s'extasia Claudine en s'asseyant près du feu face à Tolly. Il est tellement plus mature que d'autres jeunes gens de son âge que je connais !

Tolly la dévisagea.

Claudine ne se départit pas de son sourire – au point qu'elle avait l'impression de montrer les dents.

— Miss Gifford doit être très heureuse... et pleine de confiance en son avenir.

— Nous n'avons pas encore annoncé leurs fiançailles, l'informa Tolly d'un ton un peu cassant.

Cependant, ses épaules se détendirent, et sa voix eut de la peine à dissimuler entièrement sa satisfaction.

— C'est Alphonsine qui me l'a confié, expliqua Claudine, déformant pour le moins la vérité. Garder ce genre de secrets est très difficile pour une jeune fille... et d'autant plus que nous sommes tous impliqués dans cette malheureuse histoire.

Tolly n'eut pas besoin de lui demander de préciser laquelle.

— Je ne vois pas ce que vous voulez dire, riposta-t-elle avec froideur. Ernest n'est impliqué dans rien. Il a juste eu la malchance d'être là et a tout naturellement essayé de retenir ce Tregarron. Dieu seul sait ce que les deux autres avaient en tête pour l'avoir laissé venir chez les Gifford ! Mais si vous y réfléchissez, vous le comprendrez aussi bien que moi.

Elle regarda Claudine dans les yeux.

— Étant donné que vous êtes la première à être arrivée sur la scène, que vous soyez bouleversée est normal. N'importe qui le serait ! Mais si vous y réfléchissez avec le recul, vous saisirez très bien ce qui s'est passé.

Claudine la dévisagea avec intérêt. Tandis que les pensées se bousculaient dans sa tête, elle ressentit une légère excitation. Une sorte de crainte, à laquelle se mêlait l'odeur de la traque. Il y avait là un début de vérité, différente des phrases préparées avec soin auxquelles elle avait eu droit jusqu'à présent.

— Je considère encore la chose, répondit-elle sans quitter Tolly des yeux.

— C'est sage de votre part. Je vois que vous pesez le pour et le contre. Un mot déplacé peut provoquer de graves dégâts, ce que vous ne souhaitez certainement pas.

— C'est en effet souvent le cas, reconnut Claudine. Et une fois prononcé, il est difficile de le retirer...

Elle se demanda si elles parlaient bien de la même chose. Tolly faisait-elle allusion aux prochaines fiançailles de son fils, qui risquaient d'être compromises s'il apparaissait qu'il était impliqué de trop près avec Tregarron ? Ou au désagrément considérable que serait pour lui de faire un témoignage qui se révélerait préjudiciable à Creighton Foxley ou à Cecil Crostwick, lesquels étaient incontestablement les meneurs de la bande ? Ou encore à la possibilité que quelqu'un laisse entendre, ne serait-ce qu'indirectement, que la soirée chez Forbes Gifford était de celles où l'on croisait des femmes du genre de Winnie Briggs ?

— Je vois que vous comprenez, dit Tolly avec un sourire méfiant. Et je suis persuadée que vous ferez ce qu'il faut. Une erreur pourrait coûter cher... Alphonsine est une jeune femme adorable. Mon fils a beaucoup de chance. Il va épouser une famille qui veillera sur la réputation de sa fille de manière qu'aucun d'eux n'ait jamais à se retrouver dans une situation fâcheuse. Si vous aviez un fils, vous lui souhaiteriez la même chose, j'en suis sûre...

Son sourire s'accentua et s'adoucit.

— Vous saisissez les nuances avec beaucoup de subtilité... Puis-je vous offrir du thé ? Après cette promenade, ça vous fera du bien.

— C'est très aimable à vous.

Claudine accepta, non sans s'interroger sur ce que les remarques de Tolly sous-entendaient. Les Gifford étaient puissants et riches – et tout aussi capables d'aider Wallace à prospérer que de lui faire du mal. Cela pourrait dépendre du comportement qu'adopterait Claudine – si elle attendait à la réputation non seulement d'Alphonsine, mais à celle du jeune homme qu'elle allait épouser. Si elle était la cause du moindre embarras, Tolly Halversgate ne manquerait pas de le lui faire payer.

Était-ce le signe qu'Ernest Halversgate avait besoin d'être protégé ? Sans doute, et pas seulement parce que sa mère bataillait pour le marier. Tolly était inquiète, et Ernest lui-même avait peur, non pas d'Alphonsine mais de ses nouveaux amis, de ce cercle où il n'était que toléré et dont il voulait tellement faire partie. À quoi serait-il prêt pour obtenir ce privilège ? Irait-il jusqu'à mentir sur l'identité du responsable de la mort de Winnie Briggs ? Laisserait-il pendre un homme innocent ?

Claudine devait trouver le moyen de lui faire comprendre ce qui lui en coûterait, et que ce serait nettement plus que ce à quoi il s'attendait.

Pouvait-elle se servir pour cela d'Alphonsine ? Que savait la jeune fille de la vérité, ou qu'en avait-elle deviné ? Ernest connaissait-il la réponse à cette question et s'en souciait-il ? S'il s'en fichait, ce ne serait sûrement pas le cas du père d'Alphonsine ! Très vite, la question se transforma : Claudine s'abaisserait-elle à aller le lui dire ?

Elle n'était pas encore en mesure de répondre. Tout dépendrait si Squeaky confirmait une partie de ce qu'avait laissé entendre Arthur Davidson. Avant de le savoir, elle avait d'autres choses à faire.

Claudine continua à échanger des propos insignifiants avec Tolly Halversgate jusqu'à ce qu'elle puisse prendre congé sans déroger aux règles de la bienséance.

Dès qu'elle retrouva l'air frais, elle marcha d'un pas alerte, l'esprit embrouillé de pensées. La police pouvait attraper Tregarron d'un jour à l'autre, à moins qu'il n'ait quitté l'Angleterre et ne soit déjà à l'étranger. L'imaginer dans un autre pays, aussi civilisé et magnifique soit-il, lui fit penser à la solitude de l'exil, au sentiment de déracinement qu'éprouverait cet homme dont l'art s'inspirait du paysage qu'il aimait tant.

Claudine se secoua pour ne pas s'abandonner à ce genre de spéculations inutiles. Bien qu'elle ne lui ait parlé que deux fois en tout et pour tout, son visage contusionné et perturbé la hantait, et elle se comportait comme une sotte. Tregarron pouvait très bien être coupable, elle ne devrait pas l'oublier en menant son enquête. Il fallait rassembler des faits et, à partir de là, en déduire une hypothèse – et non pas échafauder une hypothèse et sélectionner ensuite des faits afin qu'ils correspondent. Tant que Squeaky n'aurait pas trouvé Tregarron et entendu sa version de l'histoire, elle devait travailler avec ce dont elle disposait. Et reprendre les choses au point de départ.

Claudine savait pouvoir rencontrer Oona Gifford à un récital en début de soirée. Une soprano au gabarit imposant interpréterait des chants de Noël dans plusieurs langues, et les dons que feraient les spectateurs seraient reversés à des causes charitables qui venaient en aide aux plus démunis.

Bien qu'elle n'ait aucune envie d'y aller, l'espoir de parler à Oona finit par la décider, de sorte qu'elle arriva en retard et dut s'asseoir au dernier rang. Être placée là s'avéra une aubaine car elle pouvait observer tout le monde, sans compter que, à l'entracte, Oona serait obligée de passer devant elle si elle voulait aller boire un verre. Ce qui, compte tenu de l'ennui et de la monotonie des chants, semblait plus que probable. Claudine elle-même sortirait et s'arrangerait pour éviter de rencontrer l'hôtesse ou quiconque devant qui il lui faudrait tenir des propos aimables. Il serait plus simple de s'éclipser en faisant un don financier adapté.

Oona aperçut Claudine avant que celle-ci ne l'ait vue.

— Dieu merci, vous êtes là ! soupira Oona. Je vous en supplie, dites que vous devez discuter d'une chose urgente avec moi et que

nous devons nous isoler, parce qu'il serait très impoli de faire du bruit et de déranger ce qui ravit tant d'autres personnes. Trouvons un endroit tranquille... et vite ! Ces notes aiguës me résonnent encore dans la tête... Je crois que je ne pourrais plus jamais entendre un contre-ut sans plonger sous une table de peur que les lustres n'exploient en mille morceaux !

Si Claudine n'eut pas à cacher son plaisir, elle tenta avec maladresse de feindre la surprise.

— Quelle chance de vous croiser ici ! s'exclama-t-elle avec le plus grand sérieux. Accepteriez-vous d'interrompre vos réjouissances et de m'accorder quelques minutes pour que je vous parle en privé ? Je comprends bien que c'est indélicat de ma part, mais c'est très important.

Étonnée, Oona la dévisagea en se demandant si elle plaisantait, et comprit que non.

— Je suis tout à fait sérieuse, assura Claudine. Je suis venue en espérant vous voir. Vous ne pensiez tout de même pas que c'était pour la musique ? ajouta-t-elle d'un ton léger avec un petit sourire penaud.

À dire vrai, elle aimait beaucoup Oona et être sincère avec elle ne lui était pas difficile. Elle se sentait juste un peu mal à l'aise parce qu'elle ne voulait pas la blesser.

Oona l'invita à la suivre.

— Alors, trouvons un endroit tranquille et expliquez-moi ce que vous avez à me dire...

Elle l'entraîna en haut d'un escalier qui débouchait sur une mezzanine d'où l'on avait une vue d'ensemble sur la salle.

— Que se passe-t-il ? s'enquit-elle lorsqu'elles se firent face. Si c'est encore au sujet de Tregarron, j'ignore qui l'a invité. En tout cas, ce n'est pas moi. Je soupçonne Creighton Foxley de l'avoir amené.

— C'est bien lui, d'une façon ou d'une autre, dit Claudine en s'efforçant de mettre de l'ordre dans ses pensées.

Elle s'était attendue à devoir gagner la confiance d'Oona, pas à y être confrontée d'emblée. Ses plans s'en trouvaient tout chamboulés.

— J'ai passé un moment délicieux l'autre jour avec Alphonsine, reprit-elle. Elle m'a raconté qu'elle allait bientôt se fiancer avec Ernest Halversgate...

Elle laissa flotter sa phrase et observa Oona tandis qu'elle cherchait quoi dire. Elle vit dans son regard de l'anxiété, et une légère

incertitude. Ce qui correspondait d'ailleurs à ses propres sentiments.

Oona se montra d'une franchise extraordinaire, plus que n'en aurait eue toute autre femme que connaissait Claudine :

— Savez-vous quelque chose au sujet d'Ernest Halversgate que je ne saurais pas ? demanda-t-elle.

Claudine répondit par une autre question. Non sans étonnement, elle se rendit compte qu'il lui tenait à cœur qu'Oona pense du bien d'elle, ou du moins qu'elle lui parle en toute honnêteté et sans aucune malveillance.

— Connaissez-vous bien Mr. Halversgate ?

— Non. Alphonsine est ma belle-fille. Cet arrangement a été pris par son père, et je ne crois pas que ce soit ma place de remettre en cause ce qu'il juge bon... même si j'avais pour cela quelques raisons !

Oona fronça les sourcils d'un air soucieux.

— Chercheriez-vous à me faire comprendre que je devrais en avoir ?

— Je ne sais rien de compromettant sur Ernest, rassurez-vous. Sinon que certaines de ses fréquentations... Mais il serait peut-être sage de retarder l'annonce de leurs fiançailles tant que l'on n'en saura pas plus sur la mort de cette malheureuse jeune femme. Je... j'ai conscience que montrer la confiance que vous avez en lui devant tout le monde serait préférable, à condition toutefois d'être bien sûrs que c'est ce que souhaite Alphonsine. Et je ne voudrais pas parler de façon déplacée...

Claudine sentit ses joues s'enflammer. Ce qu'elle venait de dire n'était pas seulement déplacé mais indiscret, peut-être même totalement injuste. Néanmoins, les informations que lui avait transmises Mr. Davidson étaient trop graves pour ne pas en tenir compte, à la fois pour le bien d'Alphonsine et parce qu'il était indispensable de découvrir la vérité sur la mort de Winnie Briggs.

Oona la regarda intensément.

— Hésiteriez-vous à me dire le fond de votre pensée ? Et que quelque chose dans le comportement d'Ernest Halversgate pourrait nous apparaître comme autre chose que de l'égarement juvénile ? S'il vous plaît, soyez franche... Alphonsine a beau ne pas être ma fille, je l'aime autant que si elle l'était.

Elle reprit sa respiration.

— Ernest n'est pas mon choix, c'est celui de son père, et il ne songe

qu'au bonheur d'Alphonsine. Ernest jouit d'une excellente réputation, à la fois en raison de sa sobriété, de sa sagacité et de ses compétences à gérer l'argent. Alphonsine recevra un jour un très gros héritage. Elle est fille unique et mon mari l'aime énormément.

— Je peux comprendre qu'il est fondamental qu'elle épouse un homme honnête et prudent.

L'idée que son mari était précisément ces deux choses traversa l'esprit de Claudine.

— Vous ne semblez pas en être vraiment convaincue ! observa Oona d'un air triste. Alphonsine me paraît elle-même très... très dubitative. Je l'avais attribué au fait qu'Ernest est un garçon assez terne, pour dire les choses telles qu'elles sont. Quand on est jeune, on a envie de romance, d'excitation et d'un peu d'aventure ! Ce n'est qu'après avoir connu tout cela, et compris que ça ne durait pas et que ça laissait parfois un goût amer, que l'on perçoit toute la beauté de ce qui est fiable, ou de la réelle gentillesse, si vous préférez.

Claudine ferma les yeux un instant et avala sa salive avant de les rouvrir.

— La voix de la sagesse, murmura-t-elle. Mais je note que vous accordez de l'importance à la gentillesse, or la vraie gentillesse exige de la force. Sans cela, et sans un minimum de courage, cette apparente gentillesse se limite à de bonnes intentions, lesquelles peuvent au moindre problème se résumer à rien.

Les traits creusés d'inquiétude, Oona cligna plusieurs fois des yeux.

— J'ai la très nette impression que vous essayez de me prévenir de quelque chose sans bien comprendre de quoi... Je sais qu'Alphonsine n'est pas amoureuse d'Ernest, et je ne saurais dire s'il l'aime ou pas. Cependant, à vingt ans, qui fait la différence entre l'amour et l'engouement ? Il m'est arrivé de m'emballer, pas vous ?

— Si, avoua Claudine d'un air penaud.

Ce souvenir réveilla en elle une soudaine douleur, non pas parce qu'elle éprouvait du chagrin mais un sentiment de honte.

Oona souriait.

— Je devine que vos choix n'ont pas été plus avisés que les miens ! Ce sont mes parents qui ont décidé qui serait mon premier mari, et je suis persuadée qu'ils voulaient bien faire. Il était plus âgé que moi et il est mort très vite, ce qui m'a laissée libre de choisir moi-même mon second mari. Et j'ai la chance aujourd'hui d'être très heureuse. Assez

pour ne pas m'immiscer dans la décision que mon mari a prise pour sa fille, bien que le pauvre Ernest me paraisse plutôt pompeux et pas très doué pour la passion ou l'humour...

Elle haussa les épaules.

— Mais étant donné que j'aimais bien Mr. Tregarron, je ne sais pas trop ce qu'il faut penser de mon jugement !

— Moi aussi, je l'aimais bien, lui confia Claudine. Toutefois, si j'avais une fille, je ne la laisserais pas l'épouser.

— Et la laisseriez-vous épouser Ernest Halversgate ? Donnez-moi une réponse sincère, je vous en prie.

— Non, pas tant que la mort de Winnie Briggs n'aura pas été élucidée, répondit Claudine d'un air grave.

— Je comprends... Oui, je crois que je comprends. Peut-être devrait-on tenir compte avec plus de sérieux de la réticence d'Alphonsine à obéir à ce que souhaite son père... Elle l'adore et ne ferait pas la difficile par simple caprice. Je vais essayer de le convaincre qu'il faudrait lui accorder davantage de temps après ce récent épisode tragique. Mon mari pense que les femmes sont des êtres fragiles, dit Oona avec un sourire attendri. Ce qui est bien entendu absurde, mais, pour une fois, je ferai semblant d'être d'accord avec lui ! Je vous remercie, Mrs. Burroughs. Me parler avec autant de franchise n'a pas dû vous être facile...

— Plus facile que d'écouter la suite de ces chants de Noël ! s'exclama joyeusement Claudine.

Toutes deux éclatèrent d'un rire complice qui fit aussitôt retomber la tension.

Le lendemain, Claudine retourna à la clinique, déterminée à obliger Squeaky à se renseigner plus avant sur Winnie Briggs, quitte à ce qu'elle doive s'occuper elle-même d'une partie de la comptabilité. Le temps était toujours aussi doux et avait tourné à la pluie. Elle ne fut pas fâchée d'arriver pour retirer ses bottines mouillées et enfiler des chaussures sèches.

Elle avait l'intention de rester là tant qu'elle ne lui aurait pas parlé et découvert s'il avait appris du nouveau. Quoi qu'il lui dise, elle devrait lui faire part de sa conviction intime de plus en plus grande qu'Ernest Halversgate mentait. Aurait-il pu faire des confidences à Alphonsine ? À moins que celle-ci n'ait deviné, ou qu'il n'ait laissé

échapper un détail malgré lui.

Claudine s'affaira pendant près de deux heures, principalement à prendre des dispositions afin d'organiser un bon repas de Noël pour les patientes résidant à la clinique, ou pour celles qui viendraient en urgence et pourraient avoir envie d'un lit au sec et au chaud pendant cette période où l'on célébrait la naissance du Christ – et de la charité qui allait avec ! Peut-être même espéraient-elles une éternité par-delà la joie et le chagrin qui régnaient en ce bas monde, où rares étaient les êtres qui avaient la chance de trouver le bonheur.

Il n'était pas loin de midi lorsque Squeaky entra d'un pas chancelant, les cheveux en broussaille et l'œil chassieux. Il emmena Claudine dans son bureau et se laissa tomber lourdement sur son fauteuil. Lorsqu'elle le vit dans cet état, elle alla lui chercher du thé et des toasts, autant par compassion que par esprit pratique. Après avoir déposé le tout devant lui, elle prit place sur la chaise de l'autre côté du bureau.

— Prenez votre petit déjeuner ! ordonna-t-elle d'un ton autoritaire. Que cela vous plaise ou non, vous allez manger ces toasts et boire deux tasses de thé. Et quand vous aurez fini et vous sentirez prêt à vous comporter comme un homme, vous m'expliquerez ce que vous avez appris.

Pour une fois, Squeaky ne discuta pas. Il était évident qu'il avait passé une longue nuit éprouvante, et que celle-ci n'avait pas été qu'une partie de plaisir. Claudine voulait savoir où il était allé et ce qu'il avait découvert, et elle ne lui permettrait pas de s'esquiver.

Elle lui raconta en détail qui elle avait vu et ce qu'on lui avait dit d'important. Elle prit une des deux tasses qu'elle avait mises sur le plateau et se servit du thé, regrettant de ne pas avoir apporté davantage de toasts. En dépit de ses récriminations, Squeaky engloutit les cinq à lui tout seul avec du beurre et de la confiture.

— Alors ? s'impativa Claudine après qu'il eut avalé la dernière bouchée.

Lentement, il secoua la tête.

— Foxley et Crostwick sont deux joyeux noceurs, répondit-il, articulant chaque mot avec circonspection et guettant sa réaction.

— Deux joyeux noceurs ! Allons, Squeaky, inutile d'enjoliver les choses... Nous n'en avons pas le temps.

— Très bien. Une paire de sales ivrognes, reprit-il en se détendant

un peu. Des brutes, des débauchés et d'arrogants salopards, mais qui ont assez d'argent et de charme quand ils le veulent, et qui du coup s'en sortent. Vous ne trouverez personne prêt à le jurer et, de toute manière, on ne le croirait pas. Qu'ils aient pu s'entendre avec Dai Tregarron ne me surprend pas... Un compagnon de jeu évident, pourrait-on dire. Sauf que lui tient mieux l'alcool et fait du charme aux dames pour ne pas avoir à les payer !

— Mais pas Ernest Halversgate ? insista Claudine, cherchant le moindre indice qui pourrait lui être utile.

Elle nota que ce que Squeaky venait de dire confirmait les propos d'Arthur Davidson.

— Non, pas lui ! s'exclama-t-il avec un haussement d'épaules exagéré. Il est trop guindé pour se livrer à ce genre de choses... même si ce n'est pas l'envie qui lui manque ! Il voudrait faire partie de la bande, mais juste histoire de ne pas être exclu, pas par plaisir. Ce gars est trop prudent, trop propre...

Il agita les mains d'un geste théâtral, l'encre qui tachait ses doigts gâchant quelque peu l'effet.

— Par tempérament ou parce qu'il a peur ?

— Ah, ça, je n'en sais rien ! soupira Squeaky. Elle a beaucoup d'argent, cette Miss Gifford ?

— Elle en aura un jour. Pourquoi ? Vous pensez qu'Ernest est prudent parce qu'il veut rester maître de la situation ? Forbes Gifford a une profonde affection pour sa fille, tout comme sa belle-mère, d'ailleurs. Si on apprenait quoi que ce soit d'inconvenant sur Ernest, les fiançailles seraient certainement rompues. À la vérité...

Claudine se tut, ne sachant pas trop ce qu'elle voulait dire, ni si elle devait en faire part à Squeaky Robinson.

— Oui ? la pressa-t-il.

Il fallait qu'elle lui fasse confiance. Elle lui avait demandé son aide sans rien lui offrir en échange, sinon des désagréments, et de prendre éventuellement des risques.

— Je pense qu'Alphonsine n'est pas follement heureuse à l'idée d'épouser Ernest Halversgate, reprit Claudine. J'ignore en revanche pour quelle raison. Il est possible qu'elle ait appris quelque chose que ses parents ne savent pas, mais qu'elle ne peut pas prouver... Ou que quelqu'un lui ait fait des confidences et qu'elle ne puisse pas les répéter sans trahir cette personne.

Squeaky secoua la tête.

— C'est parce qu'elle n'a rien d'autre à penser, comme de savoir comment payer son loyer ou s'acheter de quoi manger !

— Que voulez-vous dire ?

— Les bourgeois se rendent la vie plus compliquée qu'elle ne l'est, expliqua-t-il avec patience. Ils ne se marient pas avec qui ils veulent, ils se conforment à toutes ces règles alambiquées... comme quand on apprend des pas de danse ! Ils ne vont jamais nulle part en ligne droite, ils s'arrêtent, tourbillonnent et tournicotent dans tous les sens pour aller là où n'importe qui arriverait en deux enjambées rien qu'en se fiant à son nez ! Mais il faut bien qu'ils fassent quelque chose de leur temps...

— Ça n'a rien à voir avec le temps, Squeaky. Le but est de faire le tri entre ceux qui sont les meilleurs et ceux qui le sont moins.

— Les meilleurs ? s'indigna-t-il. Aux yeux de qui ?

— Aux leurs, bien sûr... Croyez-vous qu'ils savent qu'il existe d'autres personnes en dehors d'eux ?

Claudine sourit, bien que son sourire recouvre une triste et cruelle réalité.

Squeaky la dévisagea.

— Vous n'êtes pas comme les autres, Mrs. B... À la vérité, vous êtes bien plus que ce qu'on voit au premier coup d'œil.

— Je crois que je ferais mieux de retourner parler à Alphonsine... Et de découvrir ce qu'elle sait exactement. Et vous, qu'allez-vous faire ?

— Remplir ces maudits livres de comptes ! répondit-il d'un ton désabusé. Et après, peut-être que je repartirai à la recherche de Tregarron...

Brusquement, il prit un air sérieux.

— Si jamais je le trouve, est-ce que je dois l'engager à quitter au plus vite l'Angleterre ? Ils vont le pendre, vous savez.

— Oui, je sais...

Claudine entendit sa voix s'étrangler dans sa gorge.

— Que puis-je vous répondre ? S'il s'en va, il ne sera jamais jugé, et il restera toujours coupable aux yeux de la société. Ce qui signifie qu'il ne pourra plus jamais revenir. Et cela lui pèsera davantage qu'à bien des hommes.

Squeaky leva un sourcil perplexe.

— J'ai lu certains de ses poèmes, enchaîna abruptement Claudine. Et c'est un autre problème. Sa vie de poète et sa réputation lui importent énormément... S'il est reconnu coupable, c'en sera fini de tout ça. Et j'ignore s'il en sera meurtri, mais je pense que oui.

— Pourvu que vous ayez raison ! s'exclama Squeaky d'une voix sinistre. Il n'y aura pas de seconde chance !

— Je sais. Si vous le retrouvez, dites-le-lui clairement.

Elle reprit sa respiration.

— Mais nous devrions envisager la possibilité que ce soit lui qui l'ait tuée, même si c'était involontaire.

— Le tribunal ne fera pas la différence... Si c'était Cecil Crostwick, le juge pourrait décider qu'il s'agit d'un regrettable accident et traiter l'affaire comme une bagarre qui a mal tourné. Mais les autorités en place veilleront à passer la corde au cou de Dai Tregarron. Il n'appartient pas à leur monde, il n'est pas des leurs... Du reste, il ne s'est pas privé plusieurs fois de le souligner !

— Je sais. Tâchez de le lui rappeler, si vous le retrouvez.

Squeaky haussa les épaules, puis il souleva la théière pour voir s'il restait du thé et la reposa d'un air dépité.

— Voilà qui m'étonnerait. Si cet homme a un gramme de bon sens, il doit déjà être à Tombouctou...

Il plissa le front.

— Bon, il va falloir que j'y retourne !

Claudine s'efforça de s'exprimer à la fois avec douceur et fermeté.

— Il faut qu'on trouve un lien entre Winnie Briggs et Creighton Foxley.

Il lui jeta un regard noir en poussant un long soupir, mais il se leva et renfila son manteau.

Il fallut encore une certaine ruse et pas mal de duplicité à Claudine pour arriver à rencontrer Alphonsine en tête à tête.

Elle le regrettait, cependant le temps manquait, et un échec entraînerait des souffrances plus graves que le simple fait d'être heurtée dans ses sentiments, ou d'être déçue que quelqu'un ne vous accorde pas la confiance que vous méritiez. Si ses soupçons s'avéraient, Alphonsine paierait dans les années à venir un prix plus exorbitant que ce que lui coûterait un simple embarras aujourd'hui. Quant à Dai Tregarron, il risquait de le payer de sa vie. Le sort réservé à un homme coupable de violence – et, pour finir, de meurtre – était

moins grave, néanmoins il pesait lourdement sur Claudine.

Était-ce de sa part une soif de justice, de l'indignation justifiée, ou bien un banal sentiment de colère mêlé à un désir de vengeance ? Elle ne se sentait pas prête à affronter la réponse.

Claudine comptait sur une exposition de pièces archéologiques exhumées récemment en Asie Mineure pour croiser Alphonsine. Elle commençait à se dire que son plan tortueux n'avait mené à rien quand elle aperçut la jeune fille. Elle se tenait toute seule devant une vitrine de bijoux en pâte de verre, l'air profondément absorbée dans ses pensées.

Sachant qu'elle allait la déranger, Claudine hésita un instant avant de l'approcher. Commettre une fâcheuse maladresse n'était pas grand-chose comparé au malheur qui s'ensuivrait si elle avait deviné juste et restait sans rien faire.

— Quel plaisir de vous voir ici, Miss Gifford ! dit Claudine avec chaleur en prenant soin de parler à voix basse. Cette exposition offre un regard très nouveau sur cette époque, n'est-ce pas ?

La surprise d'Alphonsine fut telle qu'elle n'eut pas la présence d'esprit de cacher son désarroi.

Claudine décida d'opter pour la franchise.

— J'ai conscience de vous importuner à un moment où vous aimeriez être seule... Et si l'affaire pouvait attendre, je vous assure que je ne serais pas là. L'intérêt que je porte à l'Antiquité n'est pas aussi obsessionnel qu'il m'oblige à le partager en toutes circonstances ! Le passé récent et le proche avenir me préoccupent nettement plus.

Alphonsine prit sur elle pour se montrer courtoise.

— Je crois que je ne vous comprends pas, Mrs. Burroughs... Néanmoins, vous voir me fait plaisir. Et si je n'en ai pas l'air, c'est que vous m'avez tirée de mes rêveries.

— Vous êtes très aimable. Mais je vois bien que vous êtes perturbée et préféreriez qu'on vous laisse en paix. Malheureusement, le temps et les événements n'attendront pas.

Alphonsine fit mine un instant de ne pas comprendre. Puis elle regarda Claudine dans les yeux et devina que le combat était perdu d'avance.

— Vous m'avez dit l'autre jour être convaincue que Mr. Halversgate n'avait rien à voir avec la mort de Winnie Briggs. Qu'il avait fait tout ce qu'il avait pu pour la sauver.

— Oui... Oui, c'est exact. Il a tenté de lui venir en aide, mais, comme nous le savons tous, il était déjà trop tard.

Elle détourna le regard.

Claudine repensa aux mensonges qu'avait dû inventer Alphonsine pour passer plus de temps avec son futur fiancé.

— Vous tenez beaucoup à lui, n'est-ce pas ?

La jeune fille se troubla. Son visage exprima une seconde l'absurdité d'une telle idée avant de se ressaisir.

— Oui, naturellement.

— Personne n'a été très clair sur la façon dont les choses ont commencé, enchaîna Claudine.

Elle continua à parler d'une voix détachée, comme si elle discourait sur les vieilles perles abîmées exposées dans la vitrine, qui auraient pu avoir été portées par une femme trois mille ans auparavant sous un soleil brûlant quelque part au Moyen-Orient. Et elles étaient là, deux Anglaises à la peau très pâle emmitouflées dans des vêtements d'hiver, en train d'admirer ces perles en parlant de colère, de peur et de meurtre !

— Les choses changent peu, dit-elle.

Alphonsine lui jeta un regard intrigué.

— Je parle de ce collier, précisa Claudine en fixant les perles. Je me demande à quoi ressemblait la femme qui le portait... Qui le lui avait donné ? Et surtout, était-ce quelqu'un qui l'aimait ?

Elle formulait à haute voix ses pensées. Elle-même n'avait jamais été belle – elle l'avait su dès son plus jeune âge –, mais, plus que tout, elle aurait voulu être aimée. Il lui faudrait se contenter d'être appréciée. Peut-être que ce n'était pas suffisant, et qu'elle devrait se soucier d'inspirer la confiance, le respect. Le mieux serait d'avoir le courage d'être ce en quoi elle croyait.

Alphonsine regardait toujours les perles.

— Je me demande si elle était heureuse.

Claudine perçut dans sa voix une souffrance – ou de la mélancolie, le mot convenait mieux –, et elle comprit d'un seul coup que si la jeune fille avait volé du temps, ce n'était pas pour le passer avec Ernest Halversgate, mais pour savourer le sentiment d'être libre. Peut-être était-elle venue ici afin d'être seule et de s'abandonner à ses rêves pendant que ça lui était encore possible sans avoir l'impression de trahir qui que ce soit.

Claudine congédia ses souvenirs et ses rêves.

— Il existe toutes sortes de bonheurs, dont certaines nous sont accessibles quelles que soient les circonstances, observa-t-elle. Que savez-vous en réalité de cette soirée, Alphonsine ? Est-ce vraiment Dai Tregarron qui a frappé Winnie Briggs ? Ou bien y a-t-il eu une bagarre générale qui a dégénéré ?

La jeune femme regarda au loin.

— Qu'est-ce qui vous fait supposer que je le sais ?

— C'est à cause de ce que vous m'avez dit. Si Ernest Halversgate est appelé à témoigner, vous avez peur qu'il ne révèle quelque chose qui soulèvera des problèmes. J'ignore si c'est parce qu'il dira une vérité qui n'a rien à voir avec la déclaration qu'il a faite à la police, ou si c'est parce que vous avez peur qu'on ne se rende compte qu'il ment et que la police ne se mette à le soupçonner.

Elle vit l'angoisse se cristalliser dans le regard d'Alphonsine.

— Ou que personne ne s'en rende compte, si bien qu'un homme sera injustement accusé, qu'on pendra un innocent et que le reste de vos vies seront détruites de l'intérieur. Car elles le seront, n'ayez aucun doute !

Les yeux de la jeune femme s'embruèrent de larmes.

— Il vous est encore possible d'agir, reprit doucement Claudine. Vous avez assez de sagesse pour imaginer à quoi ressemblera l'avenir, ce qui n'est pas le cas des jeunes gens concernés. Ils ont peur. Et ce n'est pas difficile à comprendre. D'ailleurs, vous aussi, vous avez peur... Ça se voit dans vos yeux. S'ils n'ont pas le courage d'agir, ni même l'honneur, vous vous devez de le faire pour eux. Si vous ne faites rien et que Tregarron est pendu de façon injuste, ne craignez-vous pas d'imaginer la corde autour de votre propre cou le restant de votre vie chaque fois que vous vous retrouverez seule dans le noir ?

Alphonsine garda le silence un long moment avant de prendre la parole.

— Au début, tout s'est passé de façon bon enfant, dit-elle tout bas. Et puis ça a dérapé, Winnie s'est vu réclamer... davantage, et elle a refusé. À partir de là, les choses ont dégénéré. Je ne sais plus qui a fait quoi. Et inutile de me presser de questions, je n'ai rien vu ! Elle l'a giflé, il s'est mis en colère et, très vite, ça a empiré. Quelqu'un l'a frappée et elle est tombée contre Ernest... Ça, je l'ai vu !

— Ils étaient tous sur la terrasse ? s'enquit Claudine en s'efforçant

de visualiser la scène.

— Oui, mais ils se déplaçaient... ils se poussaient et se bousculaient.

— Je vois. Et ensuite ?

— Ernest... Ernest était furieux. Je crois que quelqu'un a cassé un verre qui s'est renversé sur lui. Ses vêtements étaient tachés... et ils sentaient mauvais.

— Vous l'avez senti... après ?

— Oui, répondit la jeune femme en détournant de nouveau les yeux.

— Et ensuite ?

— Je... je n'ai pas bien vu. Il y a eu une bousculade, un échange de coups... Quelqu'un a poussé très fort Winnie, qui a atterri par terre de tout son long. Dès qu'elle s'est relevée, elle était si folle de rage qu'elle s'est jetée sur quelqu'un. J'ai seulement vu son bras se lever. Et il y avait du sang... Je ne sais pas à qui elle a donné un coup, en tout cas, il le lui a rendu, très violemment. Dai Tregarron a alors plongé sur lui, mais il a raté son visage et l'a touché à l'épaule. Ils se sont battus tous les deux, brièvement. Tregarron a perdu l'équilibre et s'est retrouvé projeté contre le pilier. Je crois que c'est à ce moment-là qu'ils se sont rendu compte que Winnie était par terre et qu'elle ne bougeait plus.

— Qui a frappée Winnie, Alphonsine ?

— Je ne sais pas. Je sais seulement que ce n'était pas Mr. Tregarron. Il était plié en deux contre le pilier en train de récupérer son souffle. Quand il l'a vu là étendue par terre, il a tenté de lui venir en aide... Et c'est là que vous êtes arrivée.

Claudine la regarda d'un air ébahi en réfléchissant en vitesse.

— Je vous jure que c'est la vérité, ajouta Alphonsine.

— En tout cas, une partie... Vous ignorez qui a donné un coup assez violent à Winnie Briggs pour qu'elle tombe et que sa tête heurte le sol, mais vous savez que ce n'est pas Dai Tregarron. S'ils l'attrapent, il sera jugé pour meurtre, et s'il est reconnu coupable – or, sans votre témoignage, il n'y a aucune raison qu'il ne le soit pas –, il finira au bout d'une corde !

Alphonsine faillit s'étrangler.

— Oui... balbutia-t-elle. Sauf que je ne peux pas le prouver, on dira que je mens. Je... je ne peux rien prouver... rien !

— Vous étiez là, pourtant !

La jeune fille la dévisagea sans rien dire. Claudine repensa à la soirée : la terrasse, Winnie étendue sur les dalles en pierre, immobile et le visage blême. Elle revit la tête brune de Dai Tregarron penchée sur elle pour essayer de la ranimer, et Cecil Crostwick, Creighton Foxley et Ernest Halversgate debout à côté, livides et frémissants, tandis que la colère s'était muée brusquement en tragédie. Elle ne se rappelait pas avoir vu Alphonsine.

Celle-ci venait pourtant de lui décrire la scène en précisant plusieurs détails, comme si elle y avait assisté : une scène confuse et rageuse, aussi stupide que fatale.

— Où étiez-vous ? lui demanda doucement Claudine.

— Dans le petit salon. La fenêtre donne sur la terrasse.

— Je vois. Je vous remercie.

Elle lui sourit.

— Je suis désolée d'avoir été aussi insistante.

Alphonsine se détendit quelque peu et détourna les yeux.

— Ne vous en faites pas... Je comprends.

Claudine prit un fiacre pour rentrer chez elle. Fatiguée, mais soulagée, elle s'installa sur la banquette arrière en repensant aux propos d'Alphonsine. Bien qu'elle l'ait livré à contrecœur, son témoignage démontrerait l'innocence de Tregarron. Que faisait-elle dans le petit salon ? Parlait-elle avec un des invités ? Voulait-elle éviter quelqu'un ? Regardait-elle la terrasse par la fenêtre ? Pourquoi avait-elle été si lente à réagir ? La réponse tombait sous le sens : parce que Halversgate était impliqué. Ou parce que ce n'était pas toute la vérité ? Cette dernière pensée la glaça.

Alphonsine avait-elle réellement pu voir ce qu'elle prétendait avoir vu ?

D'un geste las, Claudine se pencha et pria le cocher de la conduire chez les Gifford. À cette heure de la journée, il était probable qu'il n'y aurait personne à la maison. Passer quelques minutes toute seule dans le petit salon ne serait pas difficile. Les domestiques la prendraient sûrement pour une excentrique, mais sans doute l'avaient-ils déjà cataloguée ainsi. Ce n'était pas une raison pour renoncer à ce qu'elle se devait de faire.

Trente minutes plus tard, Claudine retourna à l'exposition. Elle la traversa jusqu'au salon de thé, où elle aperçut Alphonsine assise à une petite table en compagnie d'une amie. Dès que la jeune fille la vit, sa main se figea en l'air, sa tasse à quelques centimètres de ses lèvres.

Claudine s'immobilisa sur le seuil et continua à la regarder.

Alphonsine reposa sa tasse, murmura quelque chose à son amie, puis s'empressa de la rejoindre.

— S'il vous plaît... pas ici, supplia-t-elle, les yeux arrondis de frayeur.

— Vous n'étiez pas dans le petit salon, déclara Claudine avec le plus grand calme. Si ce que vous dites avoir vu est vrai, ainsi que je le crois, vous deviez être plus loin de la terrasse... ou dans la maison voisine. C'est de là que vous avez assisté à la scène, mais seulement en partie. Et aucun de ceux qui se trouvaient sur la terrasse ne vous a vue.

Alphonsine était très pâle et tremblait.

Au moins les éléments du puzzle se mettaient-ils en place. Claudine commençait à mieux comprendre.

— Est-ce pour cette raison que vous ne souhaitez pas épouser Ernest Halversgate ? Parce qu'il y a quelqu'un d'autre, et qu'il est trop tard pour inventer des excuses ou demander à vos amies de mentir pour vous ? Vous savez, moi aussi, j'ai été jeune... Je me souviens des ruses auxquelles on peut avoir recours !

Des larmes coulèrent sur les joues d'Alphonsine.

— Mon père ne voudra jamais...

— Je suppose que ce jeune homme ne lui convient pas.

Claudine comprenait parfaitement. Elles appartenaient au même monde. Voisin ou pas, un garçon sans avenir, ou un fils cadet, serait un parti inacceptable. Étant jeune, elle-même avait rêvé d'autre chose et avait dû se conformer au choix de son père. Elle ignorait si l'union avec le jeune homme en question aurait marché. L'occasion ne s'était jamais présentée qu'elle puisse lui dire oui ou qu'il puisse s'entendre répondre non.

Bien qu'elle n'y ait pas repensé depuis de longues années, elle comprenait la situation beaucoup mieux que ce qu'imaginait Alphonsine.

— C'est très dur, je sais, dit-elle tout bas. Mais quel bonheur y aura-t-il pour vous si vous ne parlez pas ? Vous pouvez toujours

raconter à moi, à vos parents ou à la police que vous ignorez ce qui s'est passé, mais pouvez-vous vous le raconter à vous-même ? Il vous serait facile de ne pas assister au procès de Tregarron. Et il vous serait plus difficile d'y aller que de vous en dispenser. Est-ce cela que vous voulez ?

— Je ne peux pas leur dire ! rétorqua Alphonsine, l'air désespéré. J'étais à... à un rendez-vous ! S'il l'apprenait, Ernest ne voudrait plus de moi ! Je n'ai pas...

Elle devint écarlate.

— Non, bien entendu. Mais vous avez vu ce jeune homme en tête à tête, de façon romantique, alors que vous étiez censée être chez vous et vous fiancer prochainement à Ernest. Je comprends bien votre situation... Il est quelque peu collet monté, pour dire les choses gentiment.

— Oui, très gentiment, en effet... commenta Alphonsine, la gorge serrée. Ernest m'ennuie à pleurer !

Claudine lui sourit avec tendresse.

— Je vous comprends, ma chère. Croyez-moi. Il n'empêche que, si la police arrête Mr. Tregarron et l'accuse de meurtre, vous devrez parler. Vous n'aurez pas le choix.

— S'il vous plaît...

— Je ne dirai rien, à moins d'y être obligée, promet Claudine. Cependant, je ne laisserai pas condamner un innocent, pas plus que s'en tirer le coupable.

— Mais j'ignore qui est le coupable ! Je n'en ai aucune idée !

— Je sais. Peut-être le découvrons-nous et arriverons-nous à le confondre par un autre moyen...

— Vous croyez ?

Une lueur d'espoir flamba dans les yeux de la jeune fille.

— Non, répondit Claudine en toute franchise. Hélas, non !

Ce soir-là, à l'heure du dîner, Wallace Burroughs était d'excellente humeur. Ils venaient de commencer à manger la soupe lorsqu'il en expliqua la raison à sa femme.

— La police a arrêté Tregarron, dit-il en lui souriant au-dessus du service à condiments en argent et des verres étincelants.

Claudine reposa sa cuiller dans son assiette. Sa main tremblait si fort que son mari avait dû le remarquer.

— Ah bon ?

Elle avait la bouche sèche. Sa voix paraissait forcée.

— La police a été très efficace...

Elle avala sa salive.

— Où cela ?

— À Douvres. En train de fuir le pays, j'imagine ! Je suis content que tu le prennes de façon raisonnable. Je craignais que cette nouvelle ne te contrarie.

Wallace semblait attendre qu'elle dise quelque chose.

— Est-ce ton cas ? rétorqua Claudine. C'était inévitable.

— Certes, il est parti trop tard. Il aurait dû y penser plus tôt... Les gens comme lui se croient toujours invulnérables.

— Les gens comme lui ? répéta-t-elle, le regrettant aussitôt.

Le provoquer ne ferait que déclencher une dispute. Et bien qu'elle n'ait pas envie d'entendre ce que son mari pensait de Tregarron, elle avait été assez sotte pour l'y encourager.

— Les ivrognes, précisa Wallace. Les débauchés qui pensent que leur talent, ou ce qu'ils croient posséder, les met au-dessus des lois qui valent pour le commun des mortels. Eh bien, il a découvert qu'il avait tort... C'est une chance que cette histoire se soit terminée avant Noël, elle n'assombrira pas les fêtes. Tu devrais te réjouir que ce soit fini.

— Ce n'est en rien fini. Ils vont devoir le juger. On ne peut pas exécuter les gens comme ça, même quand ils boivent trop et qu'on désapprouve leur conduite... Heureusement pour une bonne partie de notre classe aristocratique, l'excès de boisson ne constitue pas un crime et mérite encore moins la peine capitale !

— Les gentlemen savent se tenir, eux ! protesta-t-il avec aigreur.

— Oh, Wallace, ne sois pas ridicule ! s'esclaffa Claudine sur un ton qui ne convenait pas à une dame. Nous nous appliquons juste à faire semblant de ne rien voir... J'ai dû suffisamment de fois contourner des gentlemen affalés dans le caniveau pour ne plus me bercer d'illusions !

Son mari lui jeta un regard noir.

— Ils ne tiennent peut-être plus debout, mais ils ne tuent pas des catins sur une terrasse ! Ce qui fait une sacrée différence.

Elle leva les sourcils.

— Entre une terrasse et je ne sais quelle ruelle sombre ? Une différence géographique. Disons qu'il s'agit d'une nuance plutôt que d'une différence. Ce dont je suis persuadée que la catin se fiche

comme d'une guigne !

— Ton langage est devenu d'une extrême grossièreté, ces derniers temps. Je n'apprécie pas l'effet que semble avoir sur toi ce travail à la clinique... Il serait peut-être préférable que tu démissionnes pendant un temps. Disons, un an ou deux.

Claudine ne battit pas en retraite comme elle l'aurait fait d'habitude, bien qu'elle sache qu'elle allait perdre et continuerait à perdre. Elle le regarda d'un air étonné.

— Le mot « catin » ne convient pas ? C'est pourtant toi qui me l'as appris, Wallace ! Tu viens toi-même de l'utiliser à cette table. Je ne l'ai jamais entendu à la clinique, je t'assure. Ce n'est pas un terme qu'on emploie. Il est inutilement insultant.

Son mari s'empourpra, plus de rage que de gêne.

— Est-ce aussi là-bas que tu as appris l'insolence ? Je t'assure que ce n'est pas avec moi ! répliqua-t-il en imitant son ton.

— En effet. Car tu n'as personne avec qui te montrer insolent. On ne peut l'être qu'avec ses supérieurs ou avec ceux qui s'imaginent qu'ils le sont. Tes employés n'osent pas être insolents parce qu'ils perdraient leur place. Et tu n'es pas insolent avec tes supérieurs parce que tu perdrais la tienne.

Wallace repoussa son assiette vide. Il n'avait pas cessé de manger pendant qu'il lui parlait.

— Tregarron sera jugé au début de l'année prochaine, et il sera probablement pendu avant la fin de janvier, ce qui est une excellente chose. Il exerce partout une mauvaise influence.

— Je suis d'accord avec toi.

Claudine repoussa son assiette, à laquelle elle avait à peine touché.

— Il semble avoir eu une profonde influence sur Creighton Foxley et Cecil Crostwick. Apparemment, ils devront désormais trouver leurs catins eux-mêmes. Oh, pardon... j'avais oublié que tu n'aimes pas ce mot ! Je n'en vois cependant pas d'autre qui soit aussi bien adapté aux circonstances.

— Y avait-il du vin dans la soupe ? demanda son mari d'un ton cinglant.

— Aucune idée. Tu en voudrais ?

— Je crois que tu en as eu plus qu'il n'en faut... Étais-tu au courant que Tregarron avait été arrêté ?

— Non. Je l'ignorais. Et je n'ai pas bu une seule goutte de vin.

Aurais-tu l'amabilité de sonner le majordome ? J'en ai assez. Il pourrait servir la suite.

Après cela, la soirée ne fit qu'empirer, comme Claudine l'avait prévu. C'était sa faute. Elle aurait mieux fait d'abonder dans son sens.

Claudine ne savait pas si ce qu'elle venait de dire au sujet d'Alphonsine avait impressionné Squeaky. Assis derrière son bureau, il clignait des yeux en pesant chacun de ses mots. Noël n'était plus que dans cinq jours, et le temps était toujours à la douceur. Il n'y avait pas de neige dans l'air ni de verglas dans les rues.

— Vous en êtes sûre ? lui redemanda Squeaky.

— Sûre et certaine.

— C'est un progrès, observa-t-il avec un hochement de tête admiratif, sans la regarder. Maintenant, est-ce qu'on arrivera à lui faire répéter ça devant la police... ou au tribunal, si les choses en viennent jusque-là.

Il grinça des dents.

— Ils ne jugeront pas Tregarron pendant les fêtes de Noël, mais ils le feront sans doute juste après, ne serait-ce que pour s'en débarrasser. Dommage que cet abruti n'ait pas quitté le pays, maugréa-t-il. J'aurais dû le retrouver. Et le pousser à partir. Décidément, je ne sers plus à rien... J'ai perdu la main. Quand je pense que c'est ça que vous appelez la respectabilité !

Il avait l'air si écœuré que Claudine eut de la peine pour lui.

— Si Tregarron était à Douvres, vous ne l'auriez jamais retrouvé là-bas. Et puis vous avez appris des choses sur sa vie, lui fit-elle remarquer.

— Oui, qu'on ne l'a jamais vu lever la main sur une femme, rétorqua Squeaky en lui jetant un regard amer. Et alors ? À quoi ça sert ? De toute façon, vous ne l'avez jamais cru coupable.

— Je ne l'ai pas cru coupable parce que je ne voulais pas qu'il le soit, répliqua Claudine avec une franchise qui la surprit.

Elle n'avait pas eu l'intention de le confier à Squeaky.

— Je le sais, car c'est un comportement que vous avez eu vous aussi.

— Ah oui ? Et qu'est-ce que ça change ? Qui ira croire des gens comme vous ou moi ?

L'idée que sa parole ne valait guère plus que celle d'un ancien tenancier de bordel laissa Claudine sidérée. Mais il avait sûrement

raison.

— Alors nous devons convaincre Alphonsine de témoigner, dit-elle avec fermeté. Mais ce sera difficile, elle devra expliquer où elle était.

— Pourquoi ?

— Parce qu'elle devra raconter ce qu'elle a vu, à savoir que ce n'est pas Tregarron qui a frappé Winnie Briggs, mais est incapable de dire lequel des jeunes gens a porté le coup.

— Comment ça ? tonna Squeaky en clignant des yeux. Ça n'a aucun sens !

— Si, ça en a si on sait où elle se trouvait. Elle a vu Tregarron au moment où Winnie a été frappée, et elle affirme que ce n'est pas lui car il était trop loin d'elle. Et quand il s'est rendu compte de la gravité de la situation, il s'est avancé pour intervenir, seulement la pauvre était déjà à terre.

— Est-ce que quelqu'un le saura ?

— Mais oui !

Claudine s'impatiente, parce qu'elle voulait qu'il ait raison et qu'il existe un autre moyen de contourner la difficulté.

— Aucun des jeunes gens ne pouvait la voir. Alphonsine se trouvait de l'autre côté de la terrasse, derrière la fenêtre d'une des maisons voisines, expliqua-t-elle. Et comme la terrasse était éclairée, elle les voyait très bien.

— Donc, elle-même était dans le noir ?

— Oui. Elle... elle avait un rendez-vous. Elle n'était pas seule.

Squeaky retourna cette dernière phrase dans sa tête pendant plusieurs secondes.

— Elle ne peut pas dire qu'elle était là ?

Claudine lui jeta un regard cinglant.

— Et ce qu'elle y faisait ?

— Elle y faisait quoi ?

— Pourquoi se serait-elle retrouvée toute seule dans le noir dans une maison voisine en train de regarder par la fenêtre la terrasse de chez elle ? lança-t-elle avec autant de patience qu'elle le put – fort peu en fait.

Sa voix était fébrile et tendue.

Squeaky encaissa sans sourciller.

— Que se passerait-il si elle racontait simplement la vérité ?

— Ses fiançailles avec Ernest Halversgate seraient compromises. Il

saurait au mieux qu'elle ne l'aime pas, au pire qu'elle fréquente quelqu'un d'autre. Et qu'il le sache serait déjà terrible, mais que tout le monde l'apprenne serait insupportable ! C'en serait fini de leur histoire.

— N'avez-vous pas dit qu'elle n'avait même pas commencé ?

Squeaky la regarda en biais.

— Pas officiellement. Mais, officieusement, c'est comme si leur union était gravée dans le marbre.

— Et il romprait parce qu'elle l'aurait trompé ?

Les us et coutumes de la société bourgeoise l'ennuyaient décidément toujours autant.

— Est-ce qu'il l'aime ?

— J'en doute... Cependant, il héritera un jour d'une grosse fortune grâce à elle.

— Alors, s'il a quelque chose dans le crâne, il lui pardonnera dans toute sa mansuétude et maintiendra le mariage, affirma Squeaky. À propos, c'est sans grande importance, mais de qui est-elle amoureuse ? À moins qu'elle ne veuille ni de l'un ni de l'autre...

— Je pense qu'elle préférerait l'autre, sauf qu'il n'a pas d'argent.

— Est-ce que c'est un gars bien ?

Il la fixa d'un air perplexe.

— Je ne sais pas. Je devrais me renseigner... Mais, quoi qu'il en soit, tout dépendra de son père.

— Est-ce qu'elle dit la vérité ? demanda Squeaky en la regardant d'un œil méfiant.

Sa question étonna Claudine.

— Vous avez des doutes ?

— Ma foi, elle est plus ou moins coincée. Son père lui a imposé ce mariage qui lui déplaît et dont elle ne voit pas comment s'échapper. Et, là, elle a l'occasion de jouer un sacré coup en racontant qu'elle était avec un autre homme et qu'elle a vu une partie suffisante de la bagarre pour affirmer que Dai Tregarron n'est pas le coupable. Si elle veut avoir bonne conscience, elle devra le dire, quitte à ce que ce fiancé dont elle ne veut pas veuille encore moins d'elle ! Il rompra, elle n'y pourra rien. Peut-être qu'elle découvrira alors que le seul homme qui voudra bien d'elle est celui qu'elle veut.

Claudine le dévisagea d'un œil horrifié.

— Mieux, renchérit Squeaky, elle pourrait même se rendre compte

à la dernière minute, après qu'on l'en aura suffisamment persuadée, que c'est en réalité son fiancé qui a frappé la pauvre Winnie Briggs, et que, bien que ça lui répugne, l'honneur l'oblige à témoigner.

Il s'agissait là d'une idée épouvantable, à laquelle Claudine n'avait même pas osé penser. Elle la repoussa et chercha une raison pour laquelle ce ne pouvait être vrai. Sans succès. Ce que suggérait Squeaky était tout à fait possible.

À la vérité, plus Claudine réfléchissait, plus elle se rendait compte qu'Ernest Halversgate aurait de toute façon des ennuis, étant donné qu'il avait déclaré que c'était Dai Tregarron l'agresseur. Il avait menti à la police, soit parce qu'il était lui-même impliqué, soit parce qu'il était prêt à envoyer un innocent à la potence pour sauver un de ses amis qui était coupable. Ce qui revenait à commettre une sorte de meurtre, du moins du point de vue moral.

Squeaky, qui l'observait, voyait ses pensées se refléter sur son visage à mesure qu'elles se succédaient.

— Désolé, dit-il avec une soudaine douceur avant de détourner en vitesse les yeux.

Une idée encore plus épouvantable traversa l'esprit de Claudine. Et si, à force d'insister, elle avait sans le vouloir incité Alphonsine à mentir ? Peut-être que Dai Tregarron était coupable et que, en revenant à la charge et en répétant qu'il devait exister une autre solution, elle avait poussé Alphonsine à fabriquer cet édifice de mensonges dont personne ne réchapperait. Qu'avait-elle fait en allant se mêler de cette histoire ?

Wallace avait raison : elle aurait dû laisser la justice suivre son cours et rester en dehors de tout ça. Elle n'avait aucune compétence ni aucun savoir, et très peu de bon sens. Un sentiment de honte l'envahit.

— Vous allez faire quoi ? interrogea Squeaky sans cesser de l'observer.

De toute évidence, il n'avait pas envisagé qu'elle puisse ne rien faire du tout.

— Je ne sais pas.

— Vous ne pouvez pas en rester là ! Maintenant que vous avez embrouillé les choses, à vous de les débrouiller !

Claudine le foudroya du regard. Elle savait ce qu'il en était – elle n'avait nul besoin qu'un tenancier de bordel plus ou moins repentí le lui rappelle ! Soudain, elle vit son air inquiet, et qu'il n'avait aucune

idée que son expression le trahissait aussi ouvertement. Elle en éprouva une sincère émotion. Squeaky n'était pas indifférent. Leur amitié avait beau être bizarre – et être venue peu à peu, après un début dans un dédain réciproque –, elle n'en était pas moins réelle.

Mais il était inutile de l'embarrasser en le précisant.

— Je vais retourner voir Alphonsine, déclara-t-elle. Et la convaincre de dire la vérité. Peut-être aura-t-on besoin aussi que cet autre jeune homme témoigne...

L'ombre quitta le regard de Squeaky.

— Vous feriez bien de vous y mettre tout de suite ! conclut-il d'un ton bourru. Si vous n'avez rien à faire, moi oui ! Au cas où vous l'auriez oublié, je vous rappelle que c'est bientôt Noël.

Alphonsine ne parut pas étonnée de revoir Claudine. Cette dernière lui rendit visite sous prétexte de lui présenter ses vœux de Noël, mais toutes deux savaient bien que la raison était autrement plus sérieuse. Elles s'installèrent au petit salon. Ni l'une ni l'autre n'avait envie qu'on vienne les déranger. De toute façon, à cette heure de la journée, Oona serait en train de faire des visites de son côté.

— Vous devez savoir que Mr. Tregarron a été arrêté.

Claudine alla droit au but et évita de prolonger la tension en parlant de choses frivoles dont aucune d'elles ne se souciait à l'instant.

— Oui, ma belle-mère m'en a informée, dit Alphonsine, les yeux fixés sur le tapis. J'avoue que je me suis demandé si elle était au courant de... de ce que je sais au sujet de l'incident. En tout cas, elle a tenu à m'en parler.

— Étant donné que ce drame a eu lieu chez vous, elle doit être angoissée... Et elle ne peut pas ne pas s'intéresser à l'issue de cette affaire.

— Il sera reconnu coupable et pendu, vous me l'avez dit, murmura Alphonsine. À moins que j'explique à la police, et peut-être devant le tribunal, ce que j'ai vu, et que ce n'est pas Mr. Tregarron qui a frappée Winnie.

La jeune femme regarda Claudine comme quelqu'un qui est en train de se noyer et qui sait être déjà trop loin du rivage.

— Je crains que ce ne soit la vérité. J'aimerais trouver une autre solution... J'ai d'ailleurs essayé.

— Mon père sera fou de rage ! se lamenta Alphonsine, qui continuait à se débattre et n'arrivait pas à se décider. Il est ami avec

les Halversgate depuis de très longues années.

— Oui, dit Claudine sans s'appesantir sur cette remarque. J'imagine qu'il n'aurait pas aimé vous savoir liée à une famille inconnue en qui il n'aurait pas confiance.

Elle espéra qu'Alphonsine allait en profiter pour réagir si elle pensait que c'était Ernest qui avait frappé Winnie. Elle scruta son regard avec attention pour voir s'il exprimait la duplicité que Squeaky avait imaginée possible. Mais elle ne vit que l'envie désespérée de trouver une issue à cette histoire, et de plus en plus d'affolement.

— Il me méprisera, dit tout bas la jeune femme.

— Votre père ? Ou Ernest ?

Claudine ne voulait surtout pas se méprendre.

— Les deux...

— Votre père, peut-être, mais vous savez qu'il vous aime, quoi qu'il advienne. Et si Ernest ne vous aime pas, vous pourriez prendre en compte le fait qu'il était présent sur la terrasse au moment fatal. Et que bien qu'il sache que ce n'est pas Dai Tregarron qui a tué Winnie, il est prêt à le laisser être jugé et pendu pour ce crime. Est-ce parce qu'il est lui-même coupable et veut échapper aux conséquences ? Ou parce que peu lui importe le prix à payer, pourvu que ce ne soit pas lui qui le paie ? Ou bien est-ce pour protéger un de ses amis qu'il sait être coupable, et que cette amitié a plus d'importance à ses yeux que l'honneur et la justice ? Aurait-il peur, s'il dit la vérité, de le payer en termes de réputation – aussi peu que vaille celle de personnes qui se comportent ainsi ? Ou que ses amis ne s'en prennent à lui et ne le lui fassent regretter de façon immédiate et plus personnelle ? Est-ce cet homme que votre père souhaiterait que vous épousiez et entre les mains duquel il voudrait placer votre avenir ?

— Non ! Bien sûr que non...

Alphonsine esquissa un pâle sourire.

— Mais vous oubliez deux choses. La première, c'est que j'étais dans la maison voisine avec John avant de découvrir qu'Ernest était un faible.

Elle grimaça.

— Et ce n'était pas la première fois ! Mon père appréciera... Et la deuxième, c'est qu'il est très probable que personne ne me croira. Creighton, Cecil et Ernest affirmeront tous les trois que c'est Tregarron qui a frappé Winnie dans le but de se disculper. Et c'est ce que tout le

monde préférera croire. Ni vous ni moi n'y pouvons rien. Ne devinez-vous donc pas ce qu'ils diront de moi ? N'est-ce pas évident ?

En effet, ça l'était, et Claudine y avait déjà réfléchi. Elle avait conscience de ce qu'elle demandait à Alphonsine. Il était presque certain qu'elle devrait renoncer à ses projets de mariage. En outre, si jamais elle remettait en cause la réputation de leurs fils, ou pire, elle s'attirerait l'inimitié des Halversgate, sans parler de celle des Foxley et des Crostwick. Ils avaient tous menti. Ils se battraient jusqu'au bout pour démontrer qu'Alphonsine était une menteuse, en même temps qu'une jeune fille perdue dont la vertu était loin d'être celle qu'elle prétendait.

Se taire serait beaucoup plus simple. Tout le monde approuverait ce choix. La jeune fille ferait un mariage solide et prospère, ses parents seraient satisfaits, et la vie reprendrait son cours comme avant, sans que rien de plus qu'un regrettable incident soit venu assombrir ces quelques jours que les fêtes de Noël s'empresseraient d'effacer.

Ils ne se douteraient jamais de ce qu'Alphonsine avait fait pour eux, puisqu'ils ignoraient qu'elle avait assisté au drame, et, de toute manière, leurs parents ne la croiraient pas.

Quant à Dai Tregarron, il ne saurait jamais que la jeune fille aurait pu le sauver de la potence. Il ne lui en voudrait même pas.

En un sens, cette solution serait également plus facile pour Claudine, plus confortable. Dans le cas contraire, les familles des jeunes gens lui en tiendraient rigueur à elle aussi, et sans doute lui en voudraient davantage, estimant qu'elle était plus âgée et plus capable de présager des effets catastrophiques que le témoignage d'Alphonsine aurait sur leur existence à tous. Wallace afficherait un air content de lui de façon répugnante. Elle l'entendait déjà s'exclamer : « Je t'avais bien dit que ce Tregarron était coupable ! Pourquoi as-tu été la seule à ne pas vouloir le voir ? »

Tregarron était-il coupable ? Alphonsine mentait-elle dans l'espoir d'échapper à ce mariage qu'elle redoutait ?

Claudine observa la douleur et l'indécision que trahissait le visage de la jeune fille à mesure qu'elle comprenait ce qu'il lui en coûterait de parler. Elle vit aussi qu'elle commençait à mieux comprendre quel serait le prix de son silence. Peut-être entrevoyait-elle les longues années pendant lesquelles elle devrait regarder Ernest Halversgate en face en sachant ce qu'il avait fait, et qu'il était prêt à mentir pour sa

propre tranquillité, quitte à laisser pendre un innocent.

Se sentirait-elle jamais en paix ? Ne risquerait-elle pas de laisser échapper un jour par inadvertance ce qu'elle avait vu sur la terrasse ? Qu'arriverait-il alors ?

— Alphonsine, je ne peux pas vous dire ce que vous devez faire ou pas, dit doucement Claudine. Je peux en revanche vous avertir de ce qu'il vous en coûtera, quel que soit votre choix.

La jeune fille leva sur elle un regard affolé et attendit la suite.

— Si vous êtes certaine de ce que vous avez vu, à mon avis, vous n'avez pas d'autre solution que de le dire maintenant. Sinon, préparez-vous à vivre avec votre silence et les conséquences qui s'ensuivront le restant de votre vie. Vous épouserez Ernest Halversgate en sachant qu'il connaît la vérité comme vous et qu'il a préféré se taire. Vous devrez prendre garde à ne jamais lui révéler que vous connaissez cette vérité vous aussi. Les choses étant ce qu'elles sont, il devra témoigner et donc prêter serment. Personne ne vous demandera de venir témoigner parce que personne ne sait que vous avez vu quelque chose. Supporterez-vous de vivre avec le poids de ce silence, et croyez-vous que l'homme que vous aimez, et avec lequel vous étiez ce soir-là, se taira ? Il sait que vous avez vu ce qui s'est passé. Peut-être même l'a-t-il vu lui aussi... Quel genre d'homme est-il ?

Alphonsine respira un grand coup, puis relâcha un soupir.

— C'est un honnête homme, répondit-elle dans un murmure. Il dira la vérité. Et ce qui me fera du mal au-delà de ce que je pourrai supporter, il me méprisera, si je ne dis rien. Ma décision est prise. M'accompagnerez-vous ?

— Bien entendu. Qui irons-nous voir d'abord ?

— John. Il s'appelle John Barton.

Organiser un rendez-vous entre Alphonsine et John Barton en présence de Claudine n'était pas des plus aisés. La chose exigerait une certaine dose de subterfuge, et plusieurs déplacements en fiacre ici ou là. Claudine n'osait pas prendre sa propre voiture. Si Wallace demandait au cocher où il avait passé la journée pour que les chevaux soient si couverts d'écume, la réponse poserait encore plus de problèmes. Heureusement, elle avait de quoi payer un fiacre pour elle et Alphonsine.

Ce fut donc tard ce soir-là qu'elles allèrent rencontrer John Barton. Il avait quitté un repas avec des amis en prétextant une affaire

personnelle urgente à régler.

Ils se retrouvèrent en train de marcher sous la pluie le long du Mall. Ils croisèrent plusieurs personnes qui s'esclaffaient de rire en se battant tant bien que mal avec leur parapluie que le vent s'ingéniait sans cesse à retourner.

— Je suis désolée, commença par dire Claudine à John Barton – un jeune homme au demeurant très sympathique.

Il n'était pas vraiment beau, mais, peut-être était-ce mieux, son visage respirait la bonne humeur et la franchise, ainsi qu'une grande intelligence. Si elle avait eu l'âge d'Alphonsine, elle l'aurait préféré à Ernest Halversgate sans hésiter, quelle que puisse être leur différence en termes d'espérances ou de qualités.

Cependant, Claudine était plus âgée, et plus sage. Elle avait vécu pendant des années un mariage prosaïque qui s'était transformé en une détestation mutuelle. Elle aurait pris le risque, aurait volontiers échangé les réceptions mondaines et les conversations de salon, les bals et les soirées au théâtre, les attelages et les domestiques contre quelques privations pour connaître le rire et l'affection.

Non qu'elle prenne le confort à la légère. Il était facile de s'y habituer, et même en très peu de temps de le considérer comme normal. Cependant, les choses avaient une valeur différente à mesure qu'on avançait en âge et que s'évanouissait la chance de recommencer sa vie.

— Mr. Barton...

Claudine s'adressa au jeune homme dans une allée où nul ne pouvait les entendre. Les arbres les protégeaient un peu et il était possible de fermer le parapluie pour discuter plus à son aise.

Il se tourna vers elle et lui accorda toute son attention.

Claudine lui résuma la situation concernant la bagarre et la mort de Winnie Briggs, puis rappela que Tregarron avait été arrêté et allait être accusé de meurtre.

— Je crois savoir qu'Alphonsine et vous avez assisté à une partie de ces événements dramatiques.

C'était plus une affirmation qu'une question, mais elle observa sa réaction.

John Barton comprit aussitôt.

— Vous voulez dire que le jeune homme a menti ? demanda-t-il d'un air grave en s'immobilisant sur les graviers.

— Oui. Si toutefois ce qu'affirme Alphonsine est exact et que ce ne soit pas Dai Tregarron qui a frappé Winnie Briggs.

— Ce n'est pas lui ! affirma Barton en jetant un bref regard à la jeune fille. Je l'ai vu moi aussi. J'ignore qui a porté le coup, et je ne connais pas assez bien ces jeunes messieurs pour les distinguer les uns des autres. Mais Tregarron est plus âgé... et sa silhouette très reconnaissable. Il se tenait à l'écart. Ce n'est pas lui.

Claudine reprit sa respiration. Elle n'osait pas regarder Alphonsine, qu'elle s'apprêtait à mettre très mal à l'aise, cependant elle n'avait pas d'autre solution.

— Mr. Barton, je me demande si vous avez envisagé pleinement les conséquences qu'aurait un tel acte.

— Je réalise qu'ils se battront contre nous, Mrs. Burroughs. Ils feront tout ce qui sera en leur pouvoir pour nous discréditer et faire valoir que nous nous sommes trompés. J'ignore quel mobile ils pourraient nous attribuer... Nous n'avons rien à gagner et nous risquons de perdre beaucoup. Mais Mr. Tregarron, lui, perdra la vie. C'est inacceptable. Aucun homme honnête ne saurait le tolérer !

Son ton n'avait rien de prétentieux. Il ne se vantait pas d'être vertueux, il se contentait de dire ce qui lui apparaissait comme un simple fait.

— Et avez-vous pensé à ce que Miss Gifford risquait de perdre ? demanda Claudine, aussi doucement qu'elle le put, mais assez fort pour couvrir le bruit de leurs pas sur les graviers et le bruissement de leurs jupes dans le vent.

John Barton parut embarrassé. Pour la première fois, il eut de la peine à trouver ses mots.

Claudine répondit à sa place.

— Mr. Halversgate ne l'épousera pas.

— Il semble incontestable qu'il sait qui a tué cette pauvre fille... et qu'il a menti pour protéger ses amis en accusant un homme innocent ! rétorqua Barton. À moins qu'il ne l'ait tuée lui-même de façon accidentelle... Après ça, et quelle que soit la vérité, je ne pense pas que le père d'Alphonsine autorisera le mariage.

La jeune fille leur tourna le dos à tous les deux pour qu'ils ne voient pas son trouble.

— Vous n'avez pas compris, Mr. Barton, insista Claudine, tout en s'en voulant de le faire. Mr. Halversgate ne l'épousera pas parce

qu'elle avait un rendez-vous galant avec un autre homme... et cela même si personne ne vous croit, qu'Ernest s'en sort sans dommage et que Dai Tregarron est pendu ! Quoi qu'il advienne, si Alphonsine témoigne, sa réputation sera anéantie.

Barton eut l'air d'avoir reçu un coup de poing dans le ventre qui lui avait coupé le souffle. Il demeura immobile et ne chercha même pas à répondre.

— Ni lui ni personne ne l'épousera, conclut Claudine.

Le jeune homme allait-il accepter ça ? Aimait-il Alphonsine autant qu'elle semblait l'aimer ?

Barton blêmit – mais ce n'était pas le moment de s'apitoyer. Claudine attendit.

— J'épouserai Alphonsine le jour où elle voudra bien de moi, Mrs. Burroughs, finit par dire John Barton. Sauf que son père ne le permettra pas. Il l'a déjà avertie.

— Si vous témoignez contre Cecil Crostwick, Creighton Foxley et Ernest Halversgate, il n'est pas impossible qu'il change d'avis, répliqua Claudine. Il se pourrait qu'il n'ait plus d'autre choix.

Elle faillit ajouter qu'elle espérait de tout cœur qu'il n'avait pas imaginé cette hypothèse dès le départ, mais elle décida de n'en rien dire. Au contraire, elle plaida la thèse inverse.

— Et il va de soi que les familles des trois jeunes gens, qui jouissent d'un pouvoir considérable dans le milieu des affaires et dans la société, ne vous le pardonneront pas... Vous risquez de payer très cher votre honnêteté, Mr. Barton. J'ignore quelles sont vos ambitions dans la vie, mais agir ainsi y mettrait un terme définitif.

— Chercheriez-vous à me dissuader, Mrs. Burroughs ? demanda-t-il, la gorge serrée.

— Non, Mr. Barton, je m'efforce seulement d'être juste.

Claudine était soulagée qu'il n'ait pas nié avoir voulu utiliser Alphonsine dans ce but. Elle préféra penser qu'une telle idée ne lui avait jamais effleuré l'esprit.

— Et vous l'avez été, Mrs. Burroughs, dit le jeune homme d'un air sombre. À présent, allons faire notre devoir... Quoi qu'il arrive, le prix du silence serait trop cher à payer, pour Mr. Tregarron, mais également pour moi.

Claudine pria le ciel de toutes ses forces pour qu'il ait raison, néanmoins elle se contenta de lui sourire, puis se tourna vers

Alphonsine.

— Je suis prête, déclara celle-ci d'une voix cassée.

Une heure plus tard, trempés et frissonnant de froid, tous trois prirent place dans le salon des Gifford face à Oona. Tendus d'appréhension, ils s'efforcèrent de ne pas perdre courage.

— Je crois que vous feriez mieux de m'expliquer ce qui se passe, dit calmement Oona, après le départ de la bonne qui venait d'apporter du thé et des crumpets.

La nuit était tombée, et il était tard, trop tard pour prendre ce genre de collation, cependant aucun d'eux n'avait rien mangé depuis le déjeuner, et l'heure du dîner était déjà passée.

Alphonsine posa les yeux sur l'homme qu'elle aimait, puis sur sa belle-mère, et enfin sur Claudine.

— Je vous en prie, que l'un ou l'autre d'entre vous commence, ajouta Oona.

La tâche sembla échoir tout naturellement à Claudine. Elle s'exécuta avec le plus de brièveté possible, détailla les faits et ce qu'elle pensait qui arriverait si Alphonsine et John Barton allaient dire la vérité à la police, ainsi que s'ils se taisaient et décidaient de ne rien faire. Elle n'omit aucune des conséquences, que celles-ci soient bonnes ou mauvaises, inévitables ou problématiques. Aucun d'eux ne l'interrompt.

— Je comprends, dit enfin Oona.

Alphonsine la dévisagea. Elle avait l'air seule, effrayée et extrêmement jeune. Claudine se demanda tout à coup combien de temps elle avait été privée d'une présence maternelle entre le moment où sa mère était décédée et celui où son père s'était remarié. Sans doute trop longtemps pour continuer à croire que plus jamais elle ne se sentirait seule au monde sans raison.

Oona posa sa main sur celle d'Alphonsine en souriant.

— Tu as apparemment réfléchi. Tu es sûre que c'est ce que tu veux faire, alors que tu sais ce que ne manqueront pas d'être les conséquences ? Je pense que Claudine a raison, et qu'ils réagiront comme elle l'a dit. Qu'il soit innocent ou coupable, et qu'il t'aime ou pas, Ernest Halversgate refusera de t'épouser une fois qu'il saura. Et même s'il y tenait, je doute que sa mère l'y autoriserait...

Un vague sourire releva les coins de ses lèvres. À cet instant,

Claudine comprit qu'Oona soutenait entièrement sa belle-fille et qu'elle la comprenait peut-être mieux que n'en aurait été capable sa propre mère. Sans doute parce que la peur qu'elle avait pour la jeune fille était moindre. Oona ne l'avait pas connue lorsqu'elle n'était encore qu'une enfant et ne la voyait pas comme telle.

John Barton prit la parole.

— J'ai déjà rencontré Mr. Gifford, madame. Il connaît mes sentiments pour Alphonsine. Et il m'a fait comprendre poliment mais sans ambiguïté que je n'étais pas un bon parti pour sa fille. Je... je suis désolé.

— C'était avant, observa Oona. Il semblerait que les circonstances aient changé du tout au tout... Je vais lui parler. Vous n'avez qu'à attendre ici au salon. Finissez le thé et les crumpets... Claudine et moi allons discuter de ce que l'on peut faire.

Claudine fut étonnée. Outre qu'elle n'était pas une amie de la famille, elle n'avait pas son mot à dire dans cette histoire. Oona comptait-elle le lui rappeler et la renvoyer avec toute l'indignation qu'elle s'était appliquée jusqu'alors à dissimuler ?

Tandis qu'elle la suivait dans le vestibule, puis dans le grand couloir qui menait au bureau de Forbes Gifford, Claudine sentit la tête lui tourner. Son état de tension était tel qu'elle craignit de trébucher, ou même de s'évanouir.

Oona frappa à la porte du bureau et entra aussitôt.

Forbes Gifford était assis au coin du feu, un livre à la main. La pièce était chaleureuse en raison de la température qui y régnait, mais aussi des fauteuils en cuir et velours, du bois ciré et du magnifique tapis.

Voir sa femme sembla lui faire plaisir. Puis il réalisa qu'elle n'était pas seule et se leva d'un bond.

— Il s'est passé quelque chose ? demanda-t-il, le regard inquiet.

Dès que Claudine fut entrée, Oona referma la porte.

— Oui, je crains que oui, mon chéri... Je pourrais te l'expliquer, mais je le ferais avec moins de lucidité que ne le fera Claudine, si tu le permets. Il n'est malheureusement pas possible d'attendre que se présente un meilleur moment.

— Très bien, s'il le faut, allons-y ! Puis-je vous offrir quelque chose à boire, Mrs. Burroughs ? Vous avez l'air un peu... mouillée. Avez-vous froid ? Voulez-vous vous asseoir près du feu ?

Claudine accepta. À la vérité, elle frissonnait. Et ce n'était pas à cause de la température, mais de sa nervosité. À la demande de Gifford, elle raconta encore une fois l'histoire de l'agression de Winnie Briggs et ce qu'Alphonsine lui en avait dit. Au fur et à mesure qu'elle parlait, le visage de Forbes s'assombrit. Plusieurs fois, il jeta un coup d'œil à Oona, qui confirma ce qu'elle disait d'un signe de tête.

Lorsqu'elle eut terminé, Claudine demeura assise dans l'attente que se déchaîne la tempête.

— Et vous le croyez ? s'enquit Forbes Gifford en plissant les yeux.

Elle envisagea une seconde d'éluder la question, sauf que ça ne servirait à rien, elle le savait. Elle comprenait très bien ce qu'il sous-entendait, et il n'apprécierait pas qu'elle cherche à tergiverser.

— Oui, répondit-elle. Je me suis évidemment demandé s'il ne s'agissait pas de sa part d'un récit opportuniste élaboré en vue de ruiner les chances d'Alphonsine d'épouser Ernest Halversgate, ou qui que ce soit qui serait à la hauteur de ses attentes. Cependant, je crois qu'Alphonsine a bien assisté à la scène, et que ce n'est pas Tregarron qui a déclenché la bagarre, pas plus que ce n'est lui qui a frappé Winnie Briggs.

— Et vous pensez que ma fille avait un rendez-vous avec John Barton au moment de l'agression ? insista Gifford. Avez-vous le moyen de prouver qu'elle était là-bas, et non là où elle aurait dû être, en train de s'entretenir avec nos invités ?

— Je n'ai pas essayé, reconnut Claudine. Mais si vous le souhaitez, vous n'aurez qu'à interroger vos domestiques. Ce qu'Alphonsine m'a décrit correspond en effet à ce qu'elle aurait pu voir de la fenêtre voisine. J'ai vu la même chose, mais de l'autre côté, quand je suis sortie quelques instants après l'agression. Mr. Tregarron avait quitté l'endroit où Alphonsine l'avait vu, et tentait de secourir la jeune femme qui gisait sur les pierres. Toutes les autres personnes présentes étaient bien où elle me les a décrites. Dites-moi, Mr. Gifford, vous connaissez Alphonsine depuis qu'elle est née. La croyez-vous capable d'inventer une telle histoire pour faire libérer un homme qu'elle penserait coupable d'un meurtre ? Et de condamner au scandale, sinon à la potence, trois jeunes gens dont les familles sont de vos amis ? Et tout cela dans le but de se détruire socialement, et d'épouser un jeune homme qui n'a pas d'argent et peu de perspectives correspondant à ce à quoi elle est habituée ?

— Je crois que ma fille est jeune et amoureuse... et qu'elle n'a aucune idée des réalités de l'existence, répondit-il avec prudence. Elle a toujours vécu dans le confort, a toujours eu toutes les robes et les distractions qu'elle désirait, ainsi que tous les amis et toutes les possibilités de faire ce qu'elle voulait. Elle ne peut pas avoir idée de ce que signifierait perdre tout cela.

Claudine respira à fond, puis poussa un soupir. Quelle que soit sa honte, quoi que cela lui en coûte, le moment était venu de parler. Elle le fit pour Alphonsine comme elle l'aurait fait pour sa propre fille.

— Mr. Gifford, nous aimons tous vivre dans un certain luxe. Il y a des choses que nous apprécions, mais sans lesquelles nous pourrions survivre. Comme le font la majorité des gens. Une des femmes les plus heureuses que je connaisse est mariée à un homme qui gagnait très peu d'argent lorsqu'ils ont commencé à vivre ensemble. Elle venait d'une excellente famille et aurait pu épouser un homme fortuné, mais elle a choisi un homme au passé compliqué et à l'avenir incertain, parce qu'elle l'aimait, et qu'elle était aussi sûre qu'on peut l'être qu'il l'aimait. Cette décision remonte à plus de dix ans, et je ne crois pas qu'elle l'ait regrettée un seul jour ! Elle dirige une clinique pour les femmes qui sont à la rue, où je travaille souvent et pour laquelle je cherche sans cesse des financements. Ce travail m'apporte les plus grandes joies qui soient.

Forbes Gifford la dévisagea avec une extrême attention, les yeux remplis de questions que le savoir-vivre le retenait de formuler.

Claudine savait qu'elle devait y répondre. C'était difficile. Avouer la vérité lui faisait honte, surtout devant ces gens dont elle aurait aimé qu'ils aient une bonne opinion d'elle.

— J'ai épousé un homme convenable, poursuivit-elle tout bas. Il l'était aux yeux de mes parents, et après qu'ils eurent mûrement réfléchi. Il semblait être honnête, sobre, travailleur, doué, et il me serait fidèle. Et il avait en effet toutes ces qualités... Mais je ne devrais pas parler au passé, car il les a toujours.

Forbes Gifford eut l'air encore plus perplexe. Claudine semblait défendre une position semblable à la sienne, et à l'opposé de ce qu'elle avait laissé entendre.

Elle se força à se ressaisir. Lorsqu'elle reprit la parole, ce fut d'une voix enrouée.

— Mais il est aussi mauvais, dit-elle. Au début, il était rare qu'il

me fasse des reproches en face, pourtant c'était toujours là dans un coin : l'éloge des autres qu'il comparait à moi, les explications condescendantes de choses que je ne saisisais pas immédiatement... et pour me rappeler ensuite que c'était lui qui me les avait apprises ! J'ai fini par n'avoir que du mépris pour ma personne et par croire que j'avais un comportement désagréable avec lui, voire avec la plupart des gens.

Forbes Gifford se rembrunit. Son regard plein de douceur semblait de plus en plus désemparé par l'histoire qu'elle lui racontait. Claudine sentit qu'il était inutile qu'elle s'étende davantage.

— Il ne m'aimait pas, résuma-t-elle. Et je ne l'aimais pas non plus. Il y a longtemps que nous ne partageons plus aucun plaisir, ni même la moindre affection. Nous ne rions pas des mêmes choses, nous n'admirons pas les mêmes instants de beauté. Bien que je ne lui souhaite aucun mal, je suis plus heureuse quand je ne suis pas obligée de le voir ou de lui parler. Et je pense qu'il ressent la même chose à mon égard. Peut-être ne suis-je pas la femme que j'aurais pu être si j'avais cru en moi et en ma propre valeur. L'humilité a beau être une vertu appréciable, n'avoir aucun espoir ni confiance en soi n'aboutit qu'à la destruction. En trouver est beaucoup plus difficile quand on est malheureux.

Elle vit dans son regard qu'il fallait qu'elle s'explique un peu mieux.

— Alphonsine est une jeune fille charmante, et je ne parle pas de son physique, que nous pouvons tous apprécier, mais de son esprit. Je vous en supplie, ne la poussez pas à faire une chose qu'elle sait être néfaste pour elle dans le but de sceller une union avec un homme qu'elle n'aime pas et qui ne l'aime pas. Et si vous en avez l'intention malgré tout, parce que vous jugez que c'est dans son intérêt pour son avenir, demandez-vous jusqu'à quel point cet homme prêt à mentir et à laisser pendre un innocent pour un crime qu'a commis un de ses amis, veillera sur son épouse si cela devait le déranger d'une façon ou d'une autre...

— Vous en avez dit assez, l'interrompit Gifford. Faire ce que vous préconisez sera fort déplaisant, mais je ne vois pas d'autre solution. Je vous remercie de votre honnêteté. Cela n'a pas dû être facile. Votre propre exemple est le meilleur argument en faveur de la vertu et contre l'opportunisme.

Il jeta un regard à sa femme, puis se retourna vers Claudine.

— Merci, Mrs. Burroughs. Nous allons faire ce que vous suggérez.

Envahie soudain par le soulagement, la gratitude et un étrange sentiment de liberté, Claudine se sentit trop émue pour lui répondre.

— Eh bien, vous feriez mieux de vous occuper du reste ! grommela Squeaky lorsque Claudine lui rapporta la conversation le lendemain matin.

— Le reste ?

Elle ne voyait pas de quoi il parlait.

— Alphonsine va parler à la police – au sergent Green ou à je ne sais qui – et les accusations contre Mr. Tregarron seront aussitôt levées.

— S'ils la croient ! objecta-t-il d'un air sceptique.

— À nous de faire en sorte qu'ils la croient, répliqua Claudine, sans trop savoir ce qu'elle voulait dire.

L'idée d'être arrivée aussi loin – et à un tel prix – pour abandonner maintenant lui paraissait insupportable. Était-elle convaincue que c'était la vérité, assez pour le jurer sous serment ? Convaincue au-delà de tout doute possible ?

— D'accord, dit Squeaky. Et pourquoi la croirait-on ?

Claudine s'énerva. Elle était fatiguée et avait été gênée de révéler à Forbes Gifford autant de pans douloureux de sa vie. Jamais encore elle ne s'était formulé les choses ainsi et en parler de cette manière l'avait blessée au-delà de ce qu'elle aurait pu imaginer. Son histoire était celle d'un échec complet. Et voilà que Squeaky doutait d'elle lui aussi, dans cette clinique où elle se sentait plus en sécurité que n'importe où ailleurs, y compris chez elle.

— Très bien, si vous ne le croyez pas, je ferais mieux de continuer sans vous ! s'emporta-t-elle en se levant.

— Attendez, vous n'allez pas jouer les sensibles avec moi ! Je vous crois, seulement il va falloir en convaincre la police. Je voudrais juste que vous réfléchissiez à la façon dont vous allez vous y prendre...

Il plissa les yeux.

— Qu'est-ce qui vous arrive ? Vous n'avez pas l'air en forme.

— Ces derniers jours n'ont pas été faciles...

Elle ne lui en dirait pas davantage. Squeaky était plus perspicace qu'elle ne l'avait cru.

— Je ne sais pas comment faire pour que la police me croie, sinon en déclarant qu'Alphonsine et Mr. Barton disent la même chose sur l'endroit où se trouvaient les personnes présentes et que ça correspond à ce que j'ai vu.

— Vous feriez mieux d'aller voir si Tregarron dit la même chose,

contra-t-il d'une voix atone. Je vais vous arranger ça.

Claudine lui jeta un regard incrédule.

— Et comment ? Je ne suis pas de sa famille... On ne me laissera pas lui rendre visite en prison. Et, pour l'amour du ciel, prenez garde à ce que vous dites ! N'allez pas...

Squeaky l'arrêta d'un regard indigné. Lentement, il se leva.

— Je vous préviens où, une fois que ce sera fait ? demanda-t-il en haussant les sourcils. Et ne posez pas de questions dont vous ne voulez pas connaître la réponse.

La visite fut fixée au lendemain. Claudine se rendit à la prison et un gardien la conduisit dans une cellule où elle serait autorisée à s'entretenir pendant quinze minutes avec Dai Tregarron.

Elle avait répété maintes fois dans sa tête ce qu'elle lui dirait. Chaque fois, c'était différent, et rien ne lui paraissait convenir ou être satisfaisant. Sa nervosité était telle qu'elle en avait les doigts tout crispés. Ses jambes tremblaient, et elle avait l'impression d'avoir de la peine à respirer.

Lorsque Tregarron arriva, il lui parut plus petit que dans son souvenir, et un peu éteint, comme si la poussière et la lumière crue l'avaient privé de son éclat. Mais surtout, il avait l'air exténué : les rides s'étaient creusées sur son visage et il semblait ne plus avoir la moindre énergie.

Il s'arrêta sur le seuil, hésitant à entrer. Claudine comprit que la voir dans cet endroit le mettait mal à l'aise.

Elle tergiversa quelques instants, puis se jeta à l'eau.

— J'ai très peu de temps, Mr. Tregarron. Veuillez venir vous asseoir pour que je puisse vous parler sans avoir à forcer la voix au risque que quelqu'un m'entende.

— Si vous êtes désolée pour moi, ne le soyez pas, dit-il en avançant de deux pas. Et si vous êtes venue ici dans l'idée de sauver mon âme...

— Pas du tout. Si vous voulez sauver votre âme, vous devrez vous en occuper vous-même. Ce qui m'intéresse, c'est de sauver votre cou. Si toutefois ce n'est pas vous qui avez donné à Winnie Briggs le coup qui l'a tuée...

— Ce n'est pas moi ! se défendit Tregarron en avançant et en posant les mains sur le dossier de la chaise en bois. Mais personne ne

le croira. Soit c'est moi le coupable, soit c'est un de ces jeunes gens qui viennent de familles riches et distinguées... D'après vous, qui croira-t-on ? Qui pensez-vous qu'ils peuvent se permettre de ne pas croire ? Je regrette, Olwen, mais vous vivez dans vos rêves...

— Je n'ai pas le temps de discuter avec vous ! s'impatienta Claudine. Asseyez-vous, s'il vous plaît... Vous m'obligez à lever les yeux, et c'est inconfortable. J'ai besoin de savoir ce qui s'est passé. Et je vous prie d'être très précis.

— Pourquoi ? Ça ne changera rien.

Il avait l'air las et désespéré, comme s'il s'était usé à force de réfléchir, de démêler mentalement un nœud qui ne pouvait que se resserrer davantage.

— Il y a deux témoins, expliqua Claudine. Si ce que vous dites correspond à leur déposition, on vous croira. Alors, cessez de nous faire perdre le peu de temps dont nous disposons et parlez-moi !

Elle n'ajouta pas que ni Alphonsine ni John Barton n'avait vu qui avait frappé Winnie Briggs.

— Des témoins ?

Tregarron écarquilla les yeux. L'espoir qui éclaira son regard une seconde laissa vite place à l'incrédulité.

— Non, il n'y en a pas. Personne d'autre n'était sur la terrasse. S'il y avait eu quelqu'un, il aurait déjà parlé... Et il n'y avait aucun endroit où se cacher. Quelqu'un ment, qui a sûrement ses raisons. Cette hypothèse ne tiendra pas face à un tribunal.

L'abattement l'emporta sur la brève lueur d'espoir.

— Les témoins étaient derrière une fenêtre, dans une pièce où ils n'auraient pas dû se trouver, dit Claudine. Maintenant, arrêtez de discuter et de gâcher les quelques minutes qui nous restent... Vous voulez qu'on vous pendre pour ce crime ?

Elle était brutale, mais elle avait peur que le gardien ne revienne la chercher et qu'il ne soit trop tard.

— Que s'est-il passé ?

Tregarron avala sa salive, comme s'il avait quelque chose coincé au fond de la gorge.

— J'avais amené Winnie parce qu'ils voulaient une compagnie distrayante. Et, pour être honnête, je crois qu'ils avaient envie de choquer quelques personnes. Ils pensaient que ce serait drôle...

Un peu de couleur s'étala sur ses joues pâles en voyant le dégoût et

l'impatience dans le regard de Claudine.

— Nous étions en train de rire, de nous comporter comme des idiots... et Winnie n'était pas la dernière ! C'est qu'elle avait la langue bien pendue et beaucoup d'esprit... Ils l'aimaient bien. Et puis Foxley a réclamé davantage, il a voulu l'embrasser, mais elle l'a prié d'attendre. Il a cru qu'elle le repoussait et a insisté. Crostwick s'en est alors mêlé, mais avec tant de maladresse que ça n'a fait qu'aggraver les choses... Foxley, qui était déjà de méchante humeur, a pensé que Crostwick se croyait mieux que lui et l'a bousculé, assez violemment. C'est là que Halversgate est intervenu. Un verre de vin s'est brisé... en projetant des éclats de verre aussi effilés que des poignards.

Sa voix se cassa.

— J'ai demandé à Winnie de se calmer, ce qu'elle a fait, seulement Foxley l'a empoignée. Elle l'a repoussé. À ce moment-là, je crois qu'elle a pris peur... Foxley s'est énervé et s'est défoulé sur elle. Il l'a attrapée d'une main, avec peut-être plus de fermeté qu'il ne le voulait, mais elle est tombée. Sa tête a heurté les dalles en pierre et elle n'a plus bougé. Sur l'instant, personne n'y a prêté attention. Ils étaient trop occupés à s'énerver les uns contre les autres... Et quand j'ai voulu m'approcher d'elle, Crostwick m'a flanqué un coup, très fort. Pris de panique, Halversgate a essayé de faire quelque chose, mais Foxley l'a frappé à son tour, et il est parti en arrière en titubant.

Tregarron regarda Claudine avec des yeux hantés.

— J'en ai profité pour m'approcher de Winnie. J'ai cru qu'elle était juste évanouie, mais quand j'ai cherché son pouls, je ne l'ai pas trouvé. Je devais être trop affolé. Mes mains tremblaient comme si j'avais la fièvre... C'est là que vous êtes arrivée. La suite, vous la connaissez.

— Je vous remercie, dit Claudine en ressentant un soudain soulagement. Votre version correspond à ce que les témoins ont déclaré avoir vu. Vous êtes certain que c'est Creighton Foxley qui l'a frappée ?

— Oui.

— L'avez-vous dit au sergent Green ?

— À quoi bon... Ils ont tous prétendu que c'était moi.

— Il va de soi qu'ils ne vont pas avouer que c'était eux !

Elle se leva.

— Merci. Je vais voir comment procéder... Ne perdez pas espoir,

Mr. Tregarron !

— Des fleurs... des fleurs blanches, dit-il tout bas.

Claudine se retourna sur le pas de la porte.

— Quelles fleurs blanches ? De quoi parlez-vous ?

Il lui sourit.

— Dès qu'Olwen entre quelque part, des fleurs blanches jaillissent sous ses pas.

Brusquement, les yeux remplis de larmes, elle tapa sur la porte pour que le gardien la fasse sortir. Elle ne voulait pas que Tregarron voie son regard, de peur qu'il ne lise en elle comme dans un livre. Décidément, elle se comportait comme une vraie sotte !

Wallace était scandalisé. Planté au milieu du tapis devant l'âtre, il la fusilla du regard comme s'il n'arrivait pas à croire ce qu'elle venait de lui raconter.

— C'est absolument hors de question ! Aurais-tu perdu la tête ? As-tu idée de ce que sera notre réputation si tu te lances dans une démarche aussi absurde ? Je ne comprends pas comment tu peux être aussi déraisonnable... À qui as-tu parlé de tout ça ? À t'écouter, on dirait que la moitié de Londres est au courant !

— À Forbes Gifford et à Oona, répondit Claudine.

Elle était debout elle aussi, et elle n'irait pas s'asseoir tant qu'il lui ferait la morale comme si elle était une écolière à l'esprit obtus.

— Je n'ai pas eu le choix, puisque Alphonsine est le témoin qui a vu ce qui s'est réellement passé.

Wallace balaya son argument d'un geste.

— Bon sang, Claudine, cette fille a quoi... dix-neuf ans ? Elle ne sait rien de la vie... La preuve, elle est prête à jeter un très bel avenir qui lui offrirait tout ce qu'elle peut souhaiter, parce qu'elle s'imagine amoureuse de je ne sais quel godelureau qui n'a pas un sou, mais qui lorgne sans doute sa fortune ! Ça ne sert à rien d'écouter ce que raconte une telle écervelée !

— Alphonsine est tout à fait capable de rapporter de façon honnête et lucide ce qu'elle a vu, tout comme l'est Mr. Barton, rétorqua Claudine avec froideur. Et tout comme moi. Ce qu'ils décrivent correspond à ce que j'ai vu quand je suis arrivée. Et c'est au détail près ce que décrit Mr. Tregarron.

— Allons bon ! Et comment le sais-tu ? s'enquit Wallace, le regard

luisant de défi.

Claudine venait de se piéger elle-même. Il lui était impossible d'esquiver. Sans s'excuser ni rester dans le flou, elle fit face à son mari.

— Parce que je lui ai demandé. Si ce qu'il avait raconté était différent, il serait inutile d'aller en informer la police.

— Tu as fait quoi ? s'écria-t-il d'un air atterré.

— Je lui ai demandé, répéta-t-elle. Ce n'est pas ce que tu espérais que je dise ?

— J'espérais m'être trompé... et qu'il y avait une autre explication, dit-il en secouant la tête de dépit. Apparemment, tu as perdu le peu de bon sens que tu as jamais eu... Comprends-tu seulement ce que tu as fait ?

Puisqu'il semblait attendre une réponse, Claudine lui en donna une, tout en sachant qu'elle ne lui plairait pas.

— Je vais fournir à la police les témoignages dont elle a besoin pour libérer un innocent et, si possible, accuser ceux qui sont coupables !

— Ne dis pas n'importe quoi ! s'emporta Wallace, rouge de colère. Tu t'es mêlée de choses qui ne te concernent en rien... Résultat : tu vas ruiner ta réputation et, ce qui est plus grave, la mienne ! Et du même coup, tu pourrais très bien détruire la vie du jeune Foxley... Il a peut-être des amis pour le protéger, et une certaine influence, mais cela reste à voir !

Il reprit sa respiration.

— Tu feras aussi du mal à Cecil Crostwick, et par conséquent à sa famille, si tu laisses entendre qu'il a menti pour dissimuler son rôle dans la mort de cette fille ou pour protéger ses amis ! Cela mettra fin aux chances d'Alphonsine Gifford de faire un beau mariage... Car si elle reconnaît avoir eu un rendez-vous inconvenant avec un autre, Halversgate ne pourra plus l'épouser. À dire vrai, aucun homme digne ne le lui proposera !

— Ce n'était pas un rendez-vous inconvenant, c'était un rendez-vous, rectifia Claudine. L'inconvenance n'existe que dans ton imagination. Je suis toutefois d'accord sur un point : Halversgate ne lui proposera pas de l'épouser pour la bonne raison qu'il sait qu'il serait éconduit. C'est un menteur et un lâche, Forbes Gifford ne l'accepterait pas. Quant à savoir si un autre la demanderait en

mariage... il est probable que non. Mais, à mon avis, Alphonsine sera très heureuse de dire oui à Mr. Barton.

— Qui n'a pas un sou et aucun avenir ! se moqua Wallace.

— Il t'a peut-être échappé que c'est elle qui a de l'argent, pas Mr. Halversgate, lui rappela Claudine.

Il se rengorgea.

— En tout cas, je suis sûr que ça n'a pas échappé au jeune Mr. Barton !

— Il n'espérait pas l'épouser. À moins que tu ne veuilles suggérer que toute cette histoire – inviter une fille de la rue à une soirée, au cours de laquelle Creighton a perdu la tête et l'a frappée d'un coup mortel, et où Ernest Halversgate a menti pour le protéger – a été organisée afin que Mr. Barton et Alphonsine soient en bonne et due place pour y assister ? Que c'était un complot qu'il a mis sur pied dans le but de créer un scandale dont il tirerait profit ? S'il est assez malin pour faire ça, il devrait se lancer en politique ! Il aurait sûrement un brillant avenir devant lui !

Le teint de Wallace vira à l'aubergine.

— Tu es ridicule ! tonna-t-il. Je vais consulter un médecin au sujet de ta santé mentale... Et je t'interdis de retourner à la clinique de Mrs. Monk ! Cet endroit et celles qui le fréquentent t'ont manifestement troublé l'esprit.

Claudine n'avait plus rien à perdre.

— Pourquoi ? Est-ce vraiment ce que tu penses, Wallace ? Que si Tregarron avait trop bu, avait perdu la raison et frappé cette pauvre fille assez sauvagement pour la tuer, il devrait être pendu ? Mais que si, en revanche, le même acte avait été commis dans les mêmes circonstances par Creighton Foxley, il faudrait le laisser accuser quelqu'un d'autre et le pendre à sa place pour que lui-même s'en sorte sans dommage ? C'est l'idée que tu te fais de la justice et de ce qui est bon pour la société ? Et tu mentirais toi aussi pour être certain que les choses se passent ainsi ? Ou, au mieux, tu resterais aveugle et ferais semblant que tu ne savais pas ? Tu es comme Ernest Halversgate : un menteur et un lâche !

Wallace se balança d'un pied sur l'autre, le visage congestionné.

— Je t'en prie, dis-moi qu'il n'en est rien, l'implora Claudine. Je sais que nous avons peu de choses en commun, encore moins que je ne voulais le croire jusqu'à l'année dernière, mais il nous reste encore le

sens de l'honneur... Me serais-je trompée là-dessus également ?

Son mari resta coi.

Si elle comptait lui faire part de ce qui lui torturait l'esprit, le moment ne pouvait pas être mieux choisi. En fait, elle n'en aurait pas d'autre. Elle décida de brûler sa dernière cartouche.

— Tu voulais un Noël tranquille et confortable, pendant lequel tout ce qui rappelle la pauvreté, l'injustice et les peines des autres serait hors de ta vue et ne viendrait pas gâcher ton petit plaisir. Mais Noël, ce n'est pas ça, Wallace ! Noël, c'est la bonne nouvelle qu'il existe de l'espoir pour tout un chacun, pas uniquement pour ceux qui nous ressemblent ! Noël, c'est pour tout le monde, les riches, les pauvres, les amis et les inconnus. Dès l'instant où tu exclus quelqu'un, tu t'exclus toi-même. Je vais aller voir Tolly Halversgate pour lui demander si elle veut bien m'aider à convaincre Ernest d'assumer ses responsabilités.

Claudine passa devant son mari et sortit de la pièce sans se retourner. Dans le vestibule, elle demanda au valet de faire atteler la voiture pour partir dans un quart d'heure. Elle avait conscience de l'heure tardive, mais peu lui importait. Le lendemain matin, rendre visite à qui que ce soit ne conviendrait pas, et, l'après-midi, il serait trop tard. Les Halversgate seraient sans doute sortis, mais ils finiraient par rentrer, et elle était prête à les attendre.

Claudine eut de la chance. Tolly avait décidé de passer la soirée chez elle afin de veiller aux derniers préparatifs de Noël. Elle voulait que sa famille proche, y compris les divers oncles et tantes qu'elle avait invités, garde un souvenir mémorable de ce dîner. La visite de Claudine parut la surprendre, et elle manifesta une certaine déconvenue, mais elle ne trouva pas d'excuse pour ne pas la recevoir.

La salle à manger était décorée de guirlandes composées de houx, de lierre et de pommes de pin. Il y avait des cônes à pointe d'argent dans un panier, des fleurs séchées et des feuillages d'automne flamboyants dans deux immenses vases. Une délicieuse odeur de cannelle mélangée à d'autres épices flottait dans l'air. Un feu flambait dans la cheminée, assez bas, car le temps était toujours d'une clémence aussi absurde.

Claudine s'imposait de façon impardonnable, mais elle avait beau se sentir gênée, elle n'hésita pas et décida encore moins de reculer.

— Je suis désolée, s'excusa-t-elle dès que le valet s'éloigna à pas

feutrés sur le parquet du vestibule.

Tolly se força à sourire.

— Je suppose que vous ne seriez pas venue chez moi à cette heure si vous n'aviez pas une excellente raison...

— Une excellente raison, en effet, et d'une extrême urgence, confirma Claudine.

Elle se dirigea vers un fauteuil près du feu et s'assit sans attendre d'y avoir été conviée.

Tolly n'eut d'autre choix que de l'imiter.

— De quoi s'agit-il ? demanda-t-elle avec une certaine froideur en croisant les mains sur ses genoux.

— Je serai brève... La malheureuse dispute qui a eu lieu sur la terrasse des Gifford et au cours de laquelle la jeune femme, Winnie Briggs, a été frappée d'un coup mortel a été vue des fenêtres d'une maison voisine. On vient seulement de l'apprendre, mais on sait à présent exactement ce qui s'est passé.

Tolly leva des sourcils étonnés.

— Ma chère Claudine, cette histoire ne m'intéresse vraiment pas ! Je ne comprends pas pourquoi vous semblez penser le contraire... surtout à cette heure de la soirée et à deux jours de Noël ! Si vous estimez que ça me concerne, une lettre aurait été plus appropriée.

Elle rassembla ses jupes, prête à se lever.

— Ce n'est pas ainsi que se comporterait une amie, fit valoir Claudine en restant assise. Ou toute personne honnête. C'est que, voyez-vous, la déposition qu'a faite Ernest est sérieusement erronée...

Tolly se figea, raide comme un I.

— Il me semble juste de lui donner l'occasion d'aller de lui-même à la police de manière à la rectifier, plutôt que de le laisser être accusé par la suite d'avoir signé de fausses déclarations, ce qui, il doit en être conscient, entraînerait une injustice irréversible.

Cette fois, Tolly se leva, le teint livide.

— Comment osez-vous ? Ce que vous racontez là est grotesque ! Qui sont ces... témoins ? Pourquoi n'ont-ils pas parlé plus tôt ? Je ne vous crois pas...

— Si, vous me croyez, dit Claudine en se levant à son tour. Ernest a sans doute été poussé à couvrir ses amis, mais il n'en est pas du tout heureux, car il est au fond de lui honnête. S'il maintient son mensonge sous serment devant un tribunal, il s'engagera sur une voie où il n'y

aura pas de retour en arrière. Plus jamais la culpabilité ne le quittera, elle rongera tout ce qu'il touchera... Il aura provoqué la mort atroce d'un homme qu'il sait être innocent. Le savoir ne le hantera-t-il pas chaque jour de sa vie ? S'il se marie et s'il a des enfants, que leur dira-t-il ? Leur mentira-t-il à eux aussi ? Que penseront-ils de lui lorsqu'ils apprendront la vérité ?

Tolly éluda la question essentielle.

— Mais oui, il se mariera ! Il va se fiancer très bientôt avec Alphonsine Gifford...

— Elle ne voudra pas de lui. Son père est déjà au courant qu'Ernest a menti sur l'identité de celui qui a frappé cette femme. Et je doute fort qu'Ernest voudra encore d'Alphonsine quand il saura qu'elle est l'un des deux témoins !

Tolly la fixa d'un regard noir et demeura bouche bée.

— Je suis désolée, reprit Claudine, étonnée de le penser avec sincérité.

Elle était réellement désolée. Tolly n'avait qu'un seul fils, qu'elle aimait d'une façon sans doute trop protectrice. Et à l'instant, il était impossible de ne pas voir à quel point elle était vulnérable.

— Mais il n'est pas trop tard pour réparer, enchaîna-t-elle. Ernest se retrouve face à une grande décision. Sera-t-il l'homme qu'il désire être, ce qui est à mon avis de se comporter avec honneur et droiture, même s'il doit pour cela faire preuve d'un immense courage ? Ce ne sera pas facile, car je ne doute pas que les Foxley lui rendront la chose aussi difficile qu'ils en sont capables.

— Les Foxley ?

Tolly n'avait pas encore été confrontée à l'inévitable.

— C'est Creighton Foxley qui a frappé cette pauvre femme, même si ce n'était pas dans l'intention de la tuer, expliqua Claudine. Il n'empêche qu'il devra répondre de son geste.

— Ce n'est pas possible ! s'écria Tolly en secouant la tête. Et que faites-vous de ce Tregarron ? Cet homme est un ivrogne et un séducteur !

— Tout comme Creighton Foxley. Il n'en est peut-être pas aussi loin, mais il a un tempérament plus violent. Vous n'avez qu'à demander à Ernest si ce n'est pas vrai.

Tolly hésitait encore, sans parvenir à se décider.

— La vertu n'est pas toujours facile ni confortable, poursuivit

Claudine. Elle se paie parfois au prix fort. Sans doute est-ce une des raisons pour lesquelles nous admirons tant cette qualité. Si Ernest désire être ce qu'il semble être – je n'ose pas dire ce qu'il *prétend* être –, il se doit de faire davantage que s'exprimer comme il faut. Il doit aussi agir comme il faut. Le moment est venu ce soir pour lui de décider s'il dira la vérité, quitte à ce que celle-ci aille contre ses amis, ou s'il mentira en vue de couvrir leurs faiblesses. Non, ce n'est pas tout à fait exact... Alphonsine a eu le courage de dire la vérité en dépit de ce qu'il lui en coûte, tout comme en a eu le courage le jeune homme qu'elle aime. Et je suis moi-même arrivée sur la scène du drame au bout de quelques minutes. Nous dirons tous ce que nous avons vu. Ernest risque de se retrouver accusé de tromperie, et pas seulement par rapport aux faits, mais aux yeux de l'opinion publique. Je suis certaine que vous ferez tout ce que vous pourrez pour le convaincre de ne pas faire un tel choix.

Tolly papillonna des cils et frissonna en dévisageant Claudine.

— Je me rends compte que je ne vous connaissais pas du tout... Vous êtes effrayante.

— C'est la vie qui est effrayante. En même temps que merveilleuse et pleine d'occasions aussi étranges qu'inattendues.

— Je parlerai à Ernest, déclara Tolly, à peine plus haut qu'un murmure. Il devrait être rentré d'ici une demi-heure.

— Très bien, rétorqua Claudine en lui souriant. Je vais l'attendre avec vous.

Elle retourna s'asseoir dans le fauteuil au coin du feu.

Ernest ne chercha pas à lutter contre l'inévitable plus de quelques instants. Le poids des preuves qui pesaient sur lui était accablant – et la chance de jouer les héros trop belle pour qu'il la laisse passer. L'air honteux, il reconnut que la vérité était bien celle qu'avait racontée Alphonsine. Et si apprendre qu'elle aimait un autre homme le fit souffrir, il le dissimula à la perfection. Claudine pensait qu'il était davantage blessé dans sa fierté que dans son cœur, cependant il affronta la réalité avec plus de dignité qu'elle ne l'aurait supposé.

Et si ce serait un coup dur par rapport à ses attentes sur le plan financier, il n'aborda pas le sujet non plus.

Claudine n'aurait pu l'affirmer, mais elle avait l'étrange impression qu'une petite part de lui serait soulagée d'échapper à la prison que

représentait son amitié avec Creighton et Cecil. Et s'ils le détesteraient pour ce qu'ils considéreraient comme une trahison, ils pourraient bien aussi être ceux qui auraient le plus de respect pour lui. Au moins Ernest serait-il désormais libre d'être lui-même : moins audacieux, moins scandaleux, mais plus fidèle à ce qu'il avait en lui de meilleur.

Le lendemain, Forbes Gifford accompagna Alphonsine et John Barton à la police pour qu'ils témoignent de ce qu'ils avaient vu le soir de l'agression. Claudine confirma ce qu'elle avait vu en arrivant sur la terrasse, et qui correspondait à leur déposition.

Après quoi, non sans quelque embarras et un peu de honte, Ernest Halversgate demanda s'il pouvait revenir sur ses premières déclarations et avouer ce qui s'était réellement passé. Le sergent Green l'y autorisa, puis le pria de signer sa déposition.

Lorsque ce fut terminé, et que les charges contre Dai Tregarron eurent été abandonnées, ce dernier fut libéré. Alors qu'il sortait de la prison, il aperçut Claudine, qui n'était pas prête à considérer une chose comme accomplie tant qu'elle ne l'avait pas constatée par elle-même.

Il s'immobilisa devant elle en clignant des yeux, comme si c'était la première fois qu'il voyait la lumière du jour.

— Merci, lui dit-il simplement. Vous avez cru en moi plus que je n'ai cru en vous. Il y avait très longtemps que cela ne m'était pas arrivé.

L'idée la traversa qu'elle devrait dire une phrase histoire de l'humilier un peu, au cas où il s'imaginerait qu'elle avait agi ainsi parce qu'elle avait succombé à son charme. Mais soudain, elle vit la souffrance dans son regard et comprit que Dai Tregarron n'avait nul besoin d'une telle mise en garde. Il était déjà bien assez conscient de ses propres faiblesses.

— Ne recommencez pas, lui dit-elle gentiment. Je pense que nous avons eu beaucoup de chance, cette fois.

— Je vous enverrai des fleurs blanches, Olwen, dit-il tout bas.

Sur ces mots, il la salua d'un signe de tête, puis se retourna et s'éloigna dans la rue.

Claudine parlerait à Wallace le moment venu, mais elle voulait d'abord aller à la clinique de Portpool Lane pour prévenir Squeaky

Robinson. Il le méritait et, en plus, elle avait très envie de partager la bonne nouvelle avec lui.

Elle le trouva à son bureau, des pages remplies de chiffres étalées devant lui, les doigts maculés d'encre.

— Eh bien, qu'y a-t-il ? demanda-t-il lorsqu'elle eut refermé la porte.

— Je me suis dit qu'il fallait que je vous prévienne. Nous avons réussi ! Les charges contre Mr. Tregarron ont été abandonnées. Il est libre.

Squeaky s'efforça de demeurer impassible, sans vraiment y parvenir. Il ne put empêcher un sourire de s'étaler sur son visage, un sourire si large qu'il eut de la peine à parler. Il se leva vivement, fila ouvrir un placard près de la cheminée et en sortit une bouteille de whisky et deux verres dépareillés. Après avoir versé une dose généreuse dans chacun des verres, il en tendit un à Claudine.

Elle n'aimait pas le whisky, mais elle le prit quand même.

— À vous ! s'exclama Squeaky en poussant un long soupir. Vous n'avez pas une once de bon sens, mais vous avez tout le courage du monde... Vous venez de sauver la vie à un homme et, en plus, vous lui avez donné la chance de sauver son âme. Espérons qu'il saura la saisir !

— Allons, qu'est-ce que vous racontez ? rétorqua Claudine, bien qu'elle se sente rougir de plaisir. J'ai néanmoins appris quelque chose d'intéressant sur moi... Je suis capable de tenir tête à des personnes qui ont plus de pouvoir que je n'en ai et de me battre pour ce en quoi je crois.

Elle but une gorgée et grimaça en sentant l'alcool lui brûler la langue. Le goût n'était pas du tout agréable.

— À Noël ! s'exclama-t-elle, la voix un peu fêlée. Et à la renaissance de nos rêves !

Squeaky la regarda d'un air ébahi.

— À vous, Mrs. B. !

Puis il vida son verre d'un trait et savoura le whisky qui glissa dans sa gorge comme de la soie.

traduire par « empreinte, trace blanche ». (*N.d.T.*)

Sur l'auteur

Anne Perry, née en 1938 à Londres, est aujourd'hui célébrée dans de nombreux pays comme la reine du polar victorien grâce au succès de ses deux séries, les enquêtes du couple Charlotte et Thomas Pitt, et celles de l'inspecteur amnésique William Monk. Elle s'est depuis intéressée à d'autres périodes historiques telles que le Paris de la Révolution française (*À l'ombre de la guillotine*), la Première Guerre mondiale (la saga des Reavley), ou encore Byzance au ^{xiii}^e siècle (*Du sang sur la soie*). Anne Perry partage sa vie entre Inverness (Écosse) et Los Angeles.

Titre original :
A Christmas Candle

© Anne Perry, 2013.

© Éditions 10/18, Département d'Univers Poche, 2015,
pour la traduction française.

Photo © Yolande de Kort | Arcangel Images

ISBN numérique 978-2-823-82426-1

« Cette œuvre est protégée par le droit d'auteur et strictement réservée à l'usage privé du client. Toute reproduction ou diffusion au profit de tiers, à titre gratuit ou onéreux, de tout ou partie de cette œuvre, est strictement interdite et constitue une contrefaçon prévue par les articles L 335-2 et suivants du Code de la Propriété Intellectuelle. L'éditeur se réserve le droit de poursuivre toute atteinte à ses droits de propriété intellectuelle devant les juridictions civiles ou pénales. »

Ce document numérique a été réalisé par [Nord Compo](#).